

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Robert Lepage

Kanata - Épisode I - La Controverse

Service presse :

Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal - assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

ÉCOUTER

(au 20 décembre 2018)

SEPTEMBRE 2018

Mercredi 5 septembre 2018 :

Radio Ici Première / Le 15-18 / Annie Desrochers – de 15h à 18h

Sujet : Le maintien de *Kanata* dans la chronique actualité de Simon Jodoin

→ <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/le-15-18/segments/chronique/85858/simon-jodoin-kanata-liberte-expression>

DÉCEMBRE 2018 :

Samedi 15 décembre 2018 :

ICI radio Canada / Culture Club / René Homier-Roy – de 14h à 16h

Sujet : Un retour de Katia Chapoutier sur la première de *Kanata*.

→ <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/culture-club/segments/chronique/99113/kanata-robert-lepage-katia-chapoutier-paris>

Dimanche 16 décembre 2018 :

ICI radio Canada / Desautel le dimanche / Michel Desautel – de 10h à 12h

Sujet : Un retour de Maya Cousineau-Mollen sur la première de *Kanata*.

→ <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/desautels-le-dimanche/segments/entrevue/99086/premiere-piece-kanata-paris-theatre-du-soleil-robert-lepage-maya-cousineau-mollen>

Deutschlandfunk / Kultur Heute / Spreng Eberhard – 19h

Sujet : *Kanata*.

→ <https://classic.ardmediathek.de/radio/Kultur-heute-Beiträge/Robert-Lepage-Inszeniert-in-Paris-Kanat/Deutschlandfunk/Audio-Podcast?bcastId=21554344&documentId=58658988>

Lundi 17 décembre 2018 :

98.5 Montréal / La chronique de Kim O'Bomsawin – 8h

Sujet : Une critique de *Kanata*.

→ <https://www.985fm.ca/nouvelles/showbiz/175767/premiere-de-kanata-a-paris-j-ai-trouve-ca-tres-superficiel-kim-o-bomsawin>

Mardi 18 décembre 2018 :

RFI / Le chronique de Muriel Maalouf

Sujet : *Kanata*.

→ <http://www.rfi.fr/culture/20181218-kanata-episode-1-controverse-cartoucherie-theatre-soleil> (texte de la chronique)

Lundi 24 décembre 2018 :

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte – de 19h à 20h

Sujet : *Kanata* de Robert Lepage.

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute>

VOIR
(au 20 décembre 2018)

Mardi 18 décembre 2018 :

Arte / Agenda Coups de cœur / « Robert Lepage et le Théâtre du Soleil »

Sujet : *Kanata*.

→ <https://www.arte.tv/sites/coupsdecoeur/2018/12/18/robert-lepage-et-le-theatre-du-soleil/>

PRESSE
(au 20 décembre 2018)

Télérama.fr – 21 août 2018

La Repubblica – 25 août 2018

Agence France Presse – 5 septembre 2018

Envedette.ca – 5 septembre 2018

Lapresse.ca – 5 septembre 2018

Lefigaro.fr – 5 septembre 2018

Libération.fr – 5 septembre 2018

Télérama.fr – 5 septembre 2018

La-croix.com - 6 septembre 2018

Lapresse.ca - 6 septembre 2018

Lemonde.fr - 6 septembre 2018

Theglobeandmail.com - 6 septembre 2018

Toutelaculture.com - 6 septembre 2018

Le Figaro – 7 septembre 2018

Newstank.fr - 7 septembre 2018

Le Monde Supplément – 8 septembre 2018

Olyrix.com – 8 septembre 2018

Présent – 11 septembre 2018

Wsws.org – 11 septembre 2018

Deliafrancais.com – 18 septembre 2018

La Lettre du Spectacle – 21 septembre 2018

Télérama – du 22 au 28 septembre 2018

Ça m'intéresse – Octobre 2018

Éléments – Octobre / Novembre 2018

Arcadienouvelle.com – 11 octobre 2018

La Vie – Hors Série numéro 26

LHD info – Novembre 2018

L'express – 8 novembre 2018

Nonfiction.fr – 29 novembre 2018

i/o Gazette – Décembre 2018

La Terrasse – Décembre 2018

Culturebox.francetvinfo.fr – 12 décembre 2018

Iciradio-Canada.ca – 12 décembre 2018

Lapresse.ca – 12 décembre 2018

Politis – 13 décembre 2018

Le Monde – 15 décembre 2018

Lapresse.ca – 16 décembre 2018

Sceneweb.fr - 16 décembre 2018

CBC.ca - 17 décembre 2018

Le Figaro - 17 décembre 2018

Ledevoir.com - 17 décembre 2018

Nytimes.com - 17 décembre 2018

Le Monde - 18 décembre 2018

Les Echos - 18 décembre 2018

Libération - 18 décembre 2018

Mediapart.fr - 18 décembre 2018

Globalnews.ca - 19 décembre 2018

Pourquoi nous ne verrons pas “Kanata”, le nouveau spectacle de Robert Lepage

Joëlle Gayot | Publié le 21/08/2018.



Programmées dans le cadre du Festival d'Automne, les représentations de “Kanata” ont été annulées. Sous la pression des critiques qui lui reprochent l'absence de comédiens amérindiens dans cette pièce sur les relations entre colons blancs et peuples des Premières Nations, le metteur en scène québécois a jeté l'éponge.

Du 15 décembre au 17 février 2019, à la Cartoucherie de Vincennes, le public aurait dû assister à *Kanata*, mis en scène par le québécois [Robert Lepage](#). Programmé au Théâtre du Soleil, ce spectacle ne verra pas le jour. Fin juillet, Robert Lepage a jeté l'éponge et annulé les représentations. En cause ? L'absence totale, dans sa distribution, d'acteurs autochtones canadiens, et ce, alors même que son spectacle rejouait l'histoire des relations entre les colons blancs et les peuples des Premières Nations.

Sujets sensibles

Dans *Kanata*, il devait être question des persécutions subies par les Indiens et les Amérindiens qui furent les victimes d'une assimilation forcée et d'un déni de leur culture. Dans les faits, cela se traduisit au milieu du 19^e siècle par l'envoi massif en pensionnat chrétien des enfants autochtones sous l'impulsion des autorités gouvernementales de l'époque. Et plus près de nous, dans les années 80, par les disparitions jamais élucidées de près de 1 200 femmes autochtones. Autant de sujets sensibles que l'artiste comptait aborder en dirigeant, sur scène, les acteurs du Théâtre du Soleil.

Tribune au vitriol

Ces derniers n'avaient jusqu'alors jamais été mis en scène par d'autres qu'Ariane Mnouchkine. On se réjouissait donc de ce rendez-vous singulier, installé en bonne place dans le programme du [Festival d'Automne](#). Hélas. Le 14 juillet, une tribune collective signée par des artistes, des intellectuels, des universitaires canadiens paraissait dans les pages du journal *Le Devoir*. On y lisait ces lignes écrites au vitriol : « *Notre invisibilité dans l'espace public, sur la scène, ne nous aide pas. Et cette invisibilité, Madame Mnouchkine et Monsieur Lepage ne semblent pas en tenir compte, car aucun membre de nos nations ne ferait partie de la pièce.* » Il n'en fallait pas plus pour mettre le feu aux poudres, et ce d'autant plus qu'au début de l'été, Robert Lepage avait déjà été contraint de procéder à une annulation. Une salve de critiques avait en effet fustigé la quasi-absence d'interprètes noirs dans *SLAV*, spectacle qui parlait de l'esclavage afro-américain. Entrecroisée l'une avec l'autre, ces deux polémiques ont flambé. Entre elles, une même allumette : l'appropriation culturelle que dénoncent légitimement des minorités excédées qu'on parle d'elles en leur nom et à leur place.

Enjeu artistique

En France, ce même débat fait rage. Il se traduit souvent par cette emblématique question : a-t-on le droit de distribuer un acteur blanc dans le rôle d'*Othello* (le Maure) de Shakespeare ? [Ariane Mnouchkine](#) qui s'est rendue à Montréal le 19 juillet n'a pas pu éteindre le feu. Elle avançait pourtant des propositions constructives : programmer dans ses murs un festival de théâtre Autochtone, ajouter un volet à la trilogie *Kanata*, qui serait joué par des acteurs Autochtones. Mais elle n'a pas cédé (et Robert Lepage avec elle) sur un point essentiel : ses acteurs ne laisseraient pas leur place. On ne peut suspecter la patronne du Soleil (troupe réunissant pas loin de trente nationalités) de vouloir exclure qui que ce soit de la scène. Dans son refus, se glisse un enjeu artistique majeur. Qu'est-ce que l'acteur sinon celui qui sait et peut se glisser dans la peau d'un autre qui n'est pas lui et ne lui ressemble pas ? Perdre cela de vue, n'est-ce pas perdre de vue la raison d'être du théâtre ?

Heurts et merveilles dans le théâtre de Robert Lepage



Photo: Jacques Nadeau Le Devoir Dans la controverse, le Festival international de jazz de Montréal a annulé les représentations du spectacle «SLAV» de Robert Lepage et Betty Bonifassi, qui se voulait une «odyssée théâtrale à travers les chants d'esclaves».

Joël Des Rosiers

25 août 2018

IDÉES
Idées

« Et si l'on était un Indien, prêt sur-le-champ et fendant les airs sur son cheval lancé, on ne cesserait de frémir sur la terre frémissante, jusqu'à larguer les éperons il n'y avait pas d'éperons, jusqu'à lâcher les rênes il n'y avait pas de rênes et on verrait à peine devant soi la terre pareille à la lande fauchée à ras, désormais sur un cheval sans tête et sans encolure. »



– Franz Kafka (trad. : J. Darras)

Plus que tout autre art, du fait de sa proximité immédiate avec le public, le théâtre est le genre littéraire le plus apte à exposer la matrice des relations humaines, comme si l'écriture théâtrale garantissait la réciprocité constitutive et nécessaire des acteurs et des spectateurs, les uns cavaliers, les autres montures, pour reprendre le motif de la cavalcade fantastique de Kafka, « sur un cheval sans tête et sans encolure » à travers les géographies « américaines », si l'on songe non seulement à la figure de l'Indien mais aussi à son roman *Amerika*.

Le prestige du théâtre s'autorise de ce pacte affectif qui lui a longtemps servi de catalyseur et de baromètre du changement social. De temps à autre, l'état de grâce se rompt. L'été 2018 restera la date extravagante de décharges, de mécompréhension, d'invectives, quand ce ne sont pas des flèches dans l'oeil soupçonneux des bien-pensants.

L'annulation des deux spectacles *SLĀV* et *Kanata* montés par le dramaturge québécois Robert Lepage enraye la belle mécanique de l'alliance tectonique lorsque se heurtent aux présupposés esthétiques du metteur en scène les races imaginaires noire et amérindienne, âmes primitives rassasiées d'exclusion, de marginalisation et de ségrégation. Bien que la notion de race soit parfaitement invalidée d'un point de vue scientifique, pour autant les effets sociaux de ses déterminants – la couleur de la peau, par exemple – demeurent puissants et influent sur l'accès au marché du travail, au marché immobilier, à l'éducation et à l'égalité devant la loi.

Le monde de l'art secrète une résistance aussi vaine que prétentieuse à méconnaître la race et les constructions raciales comme une réalité sociale. Lacan avait prévu la montée de la haine dans le champ social et politique dès 1967 : « Notre avenir de marchés communs, disait-il, trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation. »

Suprême ironie

Les grands débats culturels contemporains se conjuguent sous diverses formes d'autant plus paradoxales qu'elles surgissent au coeur des champs sociaux voués à inclure et à insérer, à collectiviser, qu'il s'agisse d'éduquer, de soigner ou d'émouvoir. L'affaire *SLĀV* survient, suprême ironie, au moment où le Musée des beaux-arts de Montréal « invite à une réflexion sur les enjeux liés à la “décolonisation du regard” » et aux perceptions identitaires, esthétiques et culturelles à travers deux expositions : *D'Afrique aux Amériques : Picasso en face-à-face, d'hier à aujourd'hui* et *Nous sommes ici, d'ici : l'art contemporain des Noirs canadiens*, présentées en continuité. Nathalie Bondil, la

commissaire de l'exposition, en précise la portée : « Ce siècle se déroule ici comme un livre quand l'émancipation d'un continent entier raconte l'émancipation des regards, d'appropriations en réappropriations. [...] L'eurocentrisme culturel est à revoir dans une histoire de l'art à réinventer. » Tout se passe comme si les établissements muséaux de Paris à Toronto défendaient une éthique de l'art débarrassée de la nostalgie coloniale.

Robert Lepage sort meurtri de l'algarade où retentissent les cris d'Indiens mêlés aux cris des Maures, désabusé qu'une sorte de mise en abyme parodique et exténuée ait dévoyé son intention poétique. À la question de savoir de quelle couleur doit être la peau de quiconque se hasarde à représenter le malheur des peuples, il est permis de répondre que le retrait des deux spectacles n'a rien à voir avec l'absence d'intérimaires noirs ou amérindiens. Le Festival de jazz de Montréal fut contraint d'annuler la représentation au risque d'être englouti par cette mer houleuse, si l'on considère que le jazz, fabrique de symphonies improvisées, n'est rien d'autre qu'un chant d'esclaves. Et l'esclave, dès lors qu'il chante, est un homme ou une femme libre.

Histoire coloniale

Entre *SLĀV* et *Kanata* subsistent une homogénéité thématique inscrite dans la longue durée, une réversibilité des discours dont la lisibilité immédiate prévaut sur les couleurs de peau, les convictions religieuses et les particularismes culturels, qu'il s'agit de neutraliser pour atteindre l'homme idéal, celui qui vit entre deux aéroports.

L'histoire coloniale revient hanter la culture car nous ne parvenons pas à déchiffrer les signes secrets qu'Africains et Amérindiens ont tissés sur la plus misérable des conditions humaines. Les premiers ne furent-ils pas déportés aux Amériques pour remplacer les seconds décimés par le génocide, la maladie et le travail forcé ?

Face à l'alliance des meilleurs sangs, Robert Lepage se comporterait comme un prophète faillible, féticheur dont les oeuvres sont des vestiges de l'histoire, contrôlé de loin par des producteurs post-nationaux et tout contre par des agitateurs afro-descendants et amérindiens racisés. Légitimés par la dépossession de leurs chants de gorge, ceux-ci portent dans leurs corps labourés les traces immanentes des luttes pour la dignité.

Depuis *Circulations*, pièce écrite en trois langues, suivie par *Les sept branches de la rivière Ota*, Lepage a été à l'avant-garde des expérimentations dramaturgiques qui déconstruisent les notions d'identité et d'appartenance, de domination et de subordination. Cette esthétique propulse le spectateur en position de proscrit hors de sa propre culture, abandonné aux fatalités ironiques de zoulous, d'Autochtones ou d'immigrants. Néanmoins, le dramaturge serait-il devenu le *Deus* d'une mécanique (Ex Machina est le nom de sa compagnie de théâtre) désormais dérégulée ? Peut-être est-ce tout cela à la fois chaque fois qu'un artiste foule le sol brûlant de l'Histoire.

Cartographe de la culture mondialisée, pris dans les rets de son meilleur rôle, celui fascinant de briser les tables, de mettre la hache dans des oeuvres pertinentes pour notre temps, Robert Lepage a voulu réinventer la façon de fabriquer l'Histoire, l'héritage, le lieu commun de souffrances serti du malheur absolu de la colonisation. Ce moment de malaise dans la culture restera la représentation emblématique de la manière insolente dont l'angoisse de ceux qui n'ont pas de bouche envahit la scène éditoriale et brusque les consciences avec leurs histoires offusquées. L'épreuve au sens littéral deviendra précieuse pour l'oeuvre de Robert Lepage, qui affronte la passion vitale de ceux qui ne se résignent pas à l'oppression, quand bien même serait-elle symbolique.

40

la Repubblica

Sabato
25 agosto
2018



IL CASO

S
P
E
T
T
A
C
C
O
L
I

NON CI SONO I NATIVI? IN SCENA NON SI VA PIÙ

Laura Putti

Due registi di grande fama, uno dei festival più importanti del mondo, una compagnia teatrale con attori di trenta nazionalità, giornali, università, istituzioni: tutti coinvolti in un affare che, se non fosse vero, sarebbe totalmente surreale. La notizia: *Kanata*, lo spettacolo che Robert Lepage avrebbe dovuto presentare a Parigi dal 15 dicembre al 17 febbraio 2019 con la compagnia di Ariane Mnouchkine nel suo teatro, la Cartoucherie, è stato annullato. Dopo tre anni di lavoro, il regista canadese e il suo coautore Michel Nadeau, il Festival d'Automne, Mnouchkine e il Théâtre du Soleil (che per la prima volta in assoluto, dal '64, sarebbe stato diretto da un altro regista) sono a spasso. Una perdita immensa. Artistica, ma anche finanziaria, dato che lo spettacolo avrebbe dovuto girare il mondo fino alla fine del 2020. Annullato perché? La risposta è stupefacente, soprattutto di questi tempi: perché in uno spettacolo che racconta la storia del Canada partendo dalla colonizzazione non ci sono attori nativi. Come se Amleto non potesse essere che bianco, Otello soltanto nero, o a Carlo Cecchi fosse vietato di recitare una delle *Serve* di Genet. «È un fatto gravissimo» dice Marie Collin, direttrice artistica della programmazione teatrale del Festival d'Automne. «Mette in causa, non solo il mestiere dell'attore, ma anche quello dell'autore. È la morte dell'immaginazione, la prigione della fantasia. Come se d'ora in poi, della schiavitù, potesse parlare solo un drammaturgo africano». Attraverso tre storie, *Kanata* avrebbe raccontato due secoli di storia di un paese. Dalle persecuzioni e la cristianità forzata dei coloni sugli autoctoni nell'800, fino alla misteriosa sparizione di 1200 donne native negli anni 80. Ma le compagnie teatrali autoctone canadesi non hanno gradito non essere parte dello spettacolo. A niente è servito l'intervento di Ariane Mnouchkine: la regista si è precipitata a Montreal, ha riunito le compagnie di nativi e ha proposto loro un festival alla Cartoucherie, come una vetrina del teatro delle "Premières Nations" a Parigi. All'inizio la proposta è stata accettata, poi però, il 14 luglio, i giornali canadesi hanno pubblicato una lettera contro Lepage firmata da intellettuali, professori, gente di teatro. In luglio, il regista era già stato molto criticato perché in un suo spettacolo sulla schiavitù, *SLAV*, non recitavano abbastanza attori neri. «Spero che Ariane Mnouchkine, come Lepage molto provata dall'assurdità della vicenda, trovi la forza di creare uno spettacolo da questa tragedia» dice Marie Collin.

 **Caporedattore**
Spettacoli
Marina
D'Amico

 **Email**
redazione
spettacolirep
@repubblica.it

© RIPRODUZIONE RISERVATA

Une pièce controversée de Robert Lepage maintenue au Théâtre du Soleil

Un projet de pièce du dramaturge québécois Robert Lepage, annulé en juillet en raison d'une polémique sur l'absence de comédiens amérindiens, va être maintenu pour décembre, a annoncé mercredi le Théâtre du Soleil.

Lepage avait annulé le spectacle "Kanata", qui porte sur une relecture de l'histoire du Canada, après un tollé suscité par des Autochtones qui dénonçaient l'absence de comédiens issus de leur communauté.

"Le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Episode I - La Controverse", a indiqué le communiqué dont l'AFP a obtenu copie.

Le célèbre théâtre d'Ariane Mnouchkine a précisé que la pièce "n'appelle ni à la haine (...) ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre (...) ne contient aucune expression outrageante envers une personne ou un groupe".

Le Théâtre a affirmé n'être pas obligé de "céder aux tentatives d'intimidation idéologique en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux".

Le dramaturge et Ariane Mnouchkine avaient déjà refusé de modifier la distribution de la pièce après une rencontre avec des personnalités amérindiennes à Montréal.

Ex Machina, la compagnie de Robert Lepage, avait indiqué en juillet que certains coproducteurs nord-américains avaient retiré leur soutien financier, rendant impossible de compléter la création. Le Théâtre du Soleil n'a pas évoqué l'aspect financier après la décision du maintien de la pièce.

Dans une lettre ouverte en juillet, une vingtaine de personnalités autochtones ainsi que des non autochtones ont affirmé être "saturés d'entendre les autres raconter notre histoire".

"L'un des grands problèmes que nous avons au Canada, c'est d'arriver à nous faire respecter au quotidien par la majorité (...) Nous ne sommes pas invisibles et nous ne nous taisons pas", ont-ils prévenu.

Le Théâtre du Soleil n'a pas précisé si, comme prévu initialement, la pièce allait être aussi présentée plus tard au Canada.

Un autre spectacle mis en scène par Robert Lepage au Québec, une évocation de l'esclavage à travers les chants d'esclaves afro-américains, avait fait également l'objet de critiques et d'accusations d'"appropriation culturelle" car sa distribution était majoritairement blanche. M. Lepage avait déploré que son spectacle ait été "muselé".



ROBERT LEPAGE: KANATA ANNULÉE ICI... MAIS PRÉSENTÉE À PARIS!

EV Par enVedette

5 septembre 2018

Robert Lepage verra finalement sa pièce *Kanata* en action... mais ce sera en France!

Comme vous le savez probablement, **le metteur en scène a annulé cette production théâtrale** après que son annonce ait suscité toute une controverse chez nous.

Un projet qui prendra finalement forme de l'autre côté de l'Atlantique, a annoncé le Théâtre du Soleil ce matin. La compagnie a confirmé que la pièce serait présentée à Paris. Petit changement apporté au titre : elle se nommera maintenant ***Kanata - Épisode I - La Controverse***.

Rappelons qu'avant que cette production de Robert Lepage crée des remous, **sa pièce SLÁV l'a mis dans l'eau chaude à plusieurs niveaux.**

Pour l'instant, la star n'a pas émis de commentaire concernant cette nouvelle.

Kanata sera finalement présentée à Paris



LUC BOULANGER
La Presse

Suivre

Nouveau coup de théâtre dans la saga *Kanata*! Le Théâtre du Soleil a annoncé mercredi que le spectacle mis en scène par Robert Lepage sera présenté à Paris. En accord avec son metteur en scène, la pièce a désormais un nouveau titre: *Kanata - Épisode I - La Controverse*.

Ce titre indique que l'oeuvre sera créée dans une version remaniée, sans doute pour tenir compte des critiques de membres des communautés autochtones. La polémique avait forcé l'annulation de *Kanata*, le 27 juillet dernier.

À ce moment-là, Ariane Mnouchkine avait promis «de répondre, avec les armes non violentes de l'art théâtral, à cette tentative d'intimidation définitive des artistes de théâtre». Or, après mûre réflexion, la directrice de la prestigieuse compagnie de théâtre va ressusciter *Kanata*, aux mêmes dates que prévues, dès le 15 décembre, à La Cartoucherie, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

Pour l'instant, aucune indication ne laisse croire que *Kanata* traversera l'Atlantique. *La Presse* a fait des demandes d'entrevues auprès de la compagnie de Robert Lepage, Ex Machina, ainsi qu'au Théâtre du Soleil. En vain.

«Manifeste» pour la liberté artistique?

Ce matin, la compagnie dirigée par Ariane Mnouchkine a publié un [texte aux allures de manifeste culturel](#) sur son site internet. Le communiqué de presse fustige les «procès d'intention» et les accusations d'appropriation culturelle dont ont fait l'objet les artisans de *Kanata*.

«Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil sont arrivés à la conclusion que *Kanata*, le spectacle en cours de répétition, ne violait ni la loi du 29 juillet 1881 ni celle du 13 juillet 1990 ni les articles du Code pénal qui en découlent, en cela qu'il n'appelle ni à la haine, ni au sexisme, ni au racisme ni à l'antisémitisme; qu'il ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre ni ne conteste aucun crime contre l'humanité; qu'il ne contient aucune expression outrageante, ni terme de mépris ni invective envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, ou une religion déterminée.»

Plus loin, le communiqué affirme que la direction du Théâtre du Soleil ne veut pas «céder aux tentatives d'intimidation idéologique en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux. (...) Après un déluge de procès d'intention tous plus insultants les uns que les autres, (les artistes) ne peuvent ni ne doivent accepter de se plier au verdict d'un jury autoproclamé qui, refusant obstinément d'examiner la seule et unique pièce à conviction qui compte c'est-à-dire l'oeuvre elle-même.»

Réactions d'Ex Machina

En juillet, la compagnie de Québec avait dû se retirer du projet, car elle n'était plus «en mesure d'y participer financièrement en raison du retrait de coproducteurs nord-américains inquiétés par la controverse» autour de *Kanata*. Aujourd'hui, par voie de communiqué mercredi après-midi, Ex Machina affirme que le Théâtre du Soleil va produire *Kanata - Épisode 1 - La Controverse* «avec ses propres moyens et avec l'aide de Robert Lepage qui assurera la mise en scène sans rémunération et à titre personnel. Monsieur Lepage étant actuellement en création à Moscou, il ne lui sera pas possible d'accorder d'entrevues», écrit-on.

Par ailleurs, joint au téléphone, Michel Tremblay s'est réjoui de la nouvelle. «Bravo au Théâtre du Soleil pour cette décision courageuse! Je trouve ça très brillant, très intelligent, d'avoir décidé d'incorporer la controverse à la trame du spectacle.»

Mardi dernier, l'auteur et dramaturge Michel Tremblay avait confié à La Presse canadienne son inquiétude à la suite des controverses ayant mené à l'annulation de deux spectacles de Robert Lepage - *SLĀV* et *Kanata* - parlant même de «censure».

Lisée salue une victoire de la liberté artistique

S'il n'est toujours pas indiqué que la pièce sera présentée au Québec, cette nouvelle émanant de Paris a tout de même réussi à se frayer un chemin jusque dans la campagne électorale québécoise.

De passage à Rivière-du-Loup dans le Bas-Saint-Laurent, le chef du Parti québécois, Jean-François Lisée, a salué une victoire de la liberté artistique.

«On va pouvoir voir, juger, détester ou aimer *Kanata*. C'est une victoire de la liberté artistique sur les censeurs», a dit le chef péquiste.

Il y a quelques jours, alors qu'il présentait sa plateforme culturelle, M. Lisée s'est aussi dit ouvert à financer la production théâtrale si Robert Lepage ne trouvait pas de nouveau producteur (<https://bit.ly/2MOKHQX>).

«Tous ceux qui disent que si tu n'as pas participé à un événement, si tu n'es pas de la bonne couleur, si tu n'es pas de la bonne religion tu ne peux pas parler de ça [ont tort]. La liberté artistique, c'est l'artiste qui peut se saisir de n'importe quel aspect de la grande richesse humaine, la retravailler, l'interpréter et en faire une création qui sera soumise à la critique», a conclu mercredi le chef du PQ.

- Avec Hugo Pilon-Larose, La Presse, à Rivière-du-Loup

Grâce à Ariane Mnouchkine, le spectacle controversé *Kanata* aura bien lieu

Par [Armelle Héliot](#) | Mis à jour le 05/09/2018 à 18:11 / Publié le 05/09/2018 à 15:36



INFO LE FIGARO - En juillet dernier, alors que se poursuivaient à Montréal les répétitions du spectacle coécrit et mis en scène par Robert Lepage, consacré notamment aux premiers habitants du Canada, une violente polémique était née, mettant en cause la légitimité d'une production à laquelle ne participait aucun autochtone.

La troupe du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine qui, depuis quatre ans, à la Cartoucherie de Vincennes ou au Québec, travaillait sous la houlette de Robert Lepage. On reprochait à *Kanata* d'exclure les créateurs issus des Premières Nations. Dans la troupe du Soleil, il y a des artistes venus de vingt-six pays différents, mais, effectivement, aucun descendant des premiers habitants du Canada.

Ariane Mnouchkine avait spécialement traversé l'Atlantique pour s'entretenir, avec Robert Lepage et trente-cinq personnalités autochtones. Mais cela n'avait pas suffi à calmer la véhémence des réactions attisées par les réseaux sociaux. La mort dans l'âme, Robert Lepage, attaqué un peu plus tôt pour un autre spectacle, *Slav*, hommage aux chants des esclaves afro-américains, interprété par la chanteuse Betty Bonifassi. Ce spectacle avait été annulé par la direction du Festival international de jazz de Montréal.

Au cœur de ces polémiques, ce que l'on désigne comme «appropriation culturelle» et qui plaide que seules les personnes concernées dans leur sang, auraient le droit d'évoquer tel ou tel problème, tel ou tel peuple. Seuls les Amérindiens pourraient, selon ce concept, parler de leurs ancêtres et de leur destin.

«L'appropriation culturelle» serait l'exploitation par des personnes appartenant à la culture majoritaire, de biens matériels ou immatériels, issus de minorités mal traitées par ces cultures majoritaires.

Inscrit dans la programmation du Festival d'Automne, *Kanata* semblait perdu. C'était compter sans la détermination d'Ariane Mnouchkine.

Sous le titre «Le ressaisissement», Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil, annoncent donc, qu'en accord avec Robert Lepage et les lois françaises, *Kanata*, spectacle dont les répétitions avaient été interrompues en juillet au Canada, aura lieu aux dates prévues. Dans une version qui prend en compte la controverse.

● ***Voici le texte du communiqué du Théâtre du Soleil et d'Ariane Mnouchkine, en accord avec Robert Lepage.***

«Le ressaisissement. Après avoir, comme ils l'avaient annoncé dans leur communiqué du 27 juillet, pris le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger, Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil sont finalement arrivés à la conclusion que Kanata, le spectacle en cours de répétition, ne violait ni la loi du 29 juillet 1881 ni celle du 13 juillet 1990 ni les articles du Code pénal qui en découlent, en cela qu'il n'appelle ni à la haine, ni au sexisme, ni au racisme ni à l'antisémitisme ; qu'il ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre ni ne conteste aucun crime contre l'humanité ; qu'il ne contient aucune expression outrageante, ni terme de mépris ni invective envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, ou une religion déterminée.

Ne s'estimant assujetti qu'aux seules lois de la République votées par les représentants élus du peuple français et n'ayant pas, en l'occurrence, de raison de contester ces lois ou de revendiquer leur modification, n'étant donc pas obligé juridiquement ni surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologique en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata -Épisode I – La Controverse.

Une fois le spectacle visible et jugeable, libre alors à ses détracteurs de le critiquer âprement et d'appeler à la sanction suprême, c'est-à-dire à la désertification de la salle. Tous les artistes savent qu'ils sont faillibles et que leurs insuffisances artistiques seront toujours sévèrement notées. Ils l'acceptent depuis des millénaires.

Mais après un déluge de procès d'intention tous plus insultants les uns que les autres, ils ne peuvent ni ne doivent accepter de se plier au verdict d'un jury multitudieux et autoproclamé qui, refusant obstinément d'examiner la seule et unique pièce à conviction qui compte c'est-à-dire l'oeuvre elle-même, la déclare nocive, culturellement blasphématoire, dépossédante, captieuse, vandalisante, vorace, politiquement pathologique, avant même qu'elle soit née.

Cela dit, et sans renoncer à la liberté de création, principe inaliénable, le Théâtre du Soleil s'emploiera sans relâche à tenter de tisser les liens indispensables de la confiance et de l'estime réciproques avec les représentants des artistes autochtones, d'où qu'ils soient, déjà rencontrés ou pas encore.

Artistes à qui nous adressons ici notre plus respectueux et espérant salut.»

Le Théâtre du Soleil, 5 septembre 2018

POLÉMIQUE

ARIANE MNOUCHKINE MAINTIENT UN SPECTACLE ACCUSÉ D'APPROPRIATION CULTURELLE

Par Eve Beauvallet (<http://www.liberation.fr/auteur/15306-eve-beauvallet>)

— 5 septembre 2018 à 19:22

Le Théâtre du Soleil a annoncé qu'il confirmait le projet dans lequel il est engagé avec le metteur en scène québécois Robert Lepage, contraint à l'annulation Outre-Atlantique en raison d'un casting qui n'intégrait aucun membre des communautés dont il conte pourtant l'histoire.



«Le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Episode I - La Controverse», a indiqué le théâtre d'Ariane Mnouchkine, par communiqué. Voilà une prise de position qui ne manquera sûrement pas de regonfler – si elle ne l'était pas déjà à bloc – ladite controverse. Celle qui divise le milieu des arts et de la culture à l'international, et ce dans tous les champs de la création à commencer par la mode, autour du concept d'«appropriation culturelle».

Concernant le spectacle du metteur en scène star Robert Lepage, sur lequel avait été jeté l'opprobre en juillet, et contraint à l'annulation de ses représentations canadiennes et de sa tournée française, la question se poserait en ces termes: est-on coupable de racisme inconscient et banalisé lorsque l'on crée une pièce sur l'histoire des Amérindiens sans embaucher d'acteurs de cette communauté ? Même si l'œuvre en question, comme ce *Kanata*, aborde les crimes commis par les Blancs sur cette population ? Y compris si l'on est, comme Robert Lepage, l'un des seuls artistes canadiens à conter leurs sorts ?

La réponse – «évidemment» – était limpide pour une vingtaine de personnalités issues des minorités autochtones, qui publiaient en juillet une lettre ouverte contre la tenue de la pièce où l'on lisait: *«L'un des grands problèmes que nous avons au Canada, c'est d'arriver à nous faire respecter au quotidien par la majorité. [...] Notre invisibilité dans l'espace public, sur la scène, ne nous aide pas. Peut-être sommes-nous saturés d'entendre les autres raconter notre histoire. Nous ne sommes pas invisibles et nous ne nous taisons pas.»* Suite au tollé suscité par ces accusations, des coproducteurs nord-américains avaient retiré leur soutien à la pièce, contraignant Robert Lepage à annuler le projet créé avec la troupe du Théâtre du Soleil, et attendu en France en décembre dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

«Besoin de distance»

Ariane Mnouchkine, censée ouvrir pour la première fois sa troupe à un metteur en scène étranger, et mondialement célébrée pour sa passion des dialogues interculturels, avait fait le déplacement au Canada pour faire part de sa position universaliste aux représentants des communautés. *«Ce sera toujours un acteur qui va jouer Hamlet; et il n'a pas besoin d'être Danois, expliquait-elle dans le Devoir. Je dirais qu'il vaut mieux qu'il ne le soit pas. [...] Parce que le théâtre a besoin de distance, de transformation, de cette quête, de ce chemin de l'imagination.»* Le discours n'est pas passé. Mnouchkine, de son côté, a catégoriquement refusé de changer la distribution de la pièce, et de remplacer des acteurs engagés sur le projet depuis quatre ans.

Dans son communiqué, le Théâtre précise que la pièce *«n'appelle ni à la haine [...] ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre [...] ne contient aucune expression outrageante envers une personne ou un groupe»*. Il a également affirmé n'être pas obligé de *«céder aux tentatives d'intimidation idéologique en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux»*. ◀

Eve Beauvallet

Communiqué

Malgré la polémique, “Kanata” sera bien joué par le Théâtre du Soleil

Joelle Gayot Publié le 05/09/2018. Mis à jour le 05/09/2018 à 19h43.



Dans un communiqué, Ariane Mnouchkine et sa troupe expliquent pourquoi le spectacle Kanata de Robert Lepage sera bien joué par le Théâtre du Soleil, malgré la polémique qui a vu le jour au Canada cet été.

Annulé en juillet par son metteur en scène, le Québécois Robert Lepage, le spectacle *Kanata* interprété par la troupe du Théâtre du Soleil sera finalement bien présenté à la Cartoucherie de Vincennes dans quelques mois. Dans un premier temps, la polémique avait eu raison du projet théâtral de l'artiste : raconter l'histoire du Canada en évoquant l'oppression subie par les indiens et amérindiens peuplant le continent. Aucun acteur autochtone n'étant dans sa distribution, des intellectuels et artistes issus des Peuples Premiers du pays avaient alors vivement fustigé ce qui, pour eux, relève d'une « appropriation culturelle ».

Après quelques semaines d'une intense réflexion, la directrice du théâtre du Soleil et sa troupe viennent de faire une mise au point claire, nette et déterminée. Dans un communiqué que nous présentons ci-dessous dans son intégralité, Ariane Mnouchkine en appelle, rien de moins, aux lois de la République. Pas question, pour elle et les comédiens, qui ne sont coupables de rien sinon de faire leur travail d'artistes, de céder à l'intimidation et de se plier aux interdictions. *Kanata, épisode I, la Controverse*, spectacle modifié suite aux événements récents apportera, sur la scène du théâtre, sa réponse au débat. Il se jouera à la Cartoucherie de Vincennes dans le cadre du Festival d'Automne, du 15 décembre au 17 février.

Télérama reviendra en longueur sur ce dossier et sur la notion d'« appropriation culturelle » dans une édition prochaine. Voici le communiqué intégral du Théâtre du Soleil :

LE RESSAISSEMENT

Après avoir, comme ils l'avaient annoncé dans leur communiqué du 27 juillet, pris le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger, Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil sont finalement arrivés à la conclusion que Kanata, le spectacle en cours de répétition, ne violait ni la loi du 29 juillet 1881 ni celle du 13 juillet 1990 ni les articles du Code pénal qui en découlent, en cela qu'il n'appelle ni à la haine, ni au sexisme, ni au racisme ni à l'antisémitisme ; qu'il ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre ni ne conteste aucun crime contre l'humanité ; qu'il ne contient aucune expression outrageante, ni terme de mépris ni invective envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, ou une religion déterminée.

Ne s'estimant assujetti qu'aux seules lois de la République votées par les représentants élus du peuple français et n'ayant pas, en l'occurrence, de raison de contester ces lois ou de revendiquer leur modification, n'étant donc pas obligé juridiquement ni surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologique en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata – Episode I – La Controverse.

Une fois le spectacle visible et jugeable, libre alors à ses détracteurs de le critiquer âprement et d'appeler à la sanction suprême, c'est-à-dire à la désertification de la salle. Tous les artistes savent qu'ils sont faillibles et que leurs insuffisances artistiques seront toujours sévèrement notées. Ils l'acceptent depuis des millénaires.

Mais après un déluge de procès d'intention tous plus insultants les uns que les autres, ils ne peuvent ni ne doivent accepter de se plier au verdict d'un jury multitudinieux et autoproclamé qui, refusant obstinément d'examiner la seule et unique pièce à conviction qui compte c'est-à-dire l'œuvre elle-même, la déclare nocive, culturellement blasphématoire, dépossédante, captieuse, vandalisante, vorace, politiquement pathologique, avant même qu'elle soit née.

Cela dit, et sans renoncer à la liberté de création, principe inaliénable, le Théâtre du Soleil s'emploiera sans relâche à tenter de tisser les liens indispensables de la confiance et de l'estime réciproques avec les représentants des artistes autochtones, d'où qu'ils soient, déjà rencontrés ou pas encore. Artistes à qui nous adressons ici notre plus respectueux et espérant salut.

Le Théâtre du Soleil

Arts & Scènes

Canada

théâtre

Polémique

Colonisation

Théâtre du Soleil

Robert Lepage

Ariane Mnouchkine

Le Théâtre du Soleil accueillera finalement la pièce controversée de Robert Lepage

Quentin Bas Lorant , le 06/09/2018 à 14h31

Fin juillet, des accusations d'appropriations culturelles formulées par des représentants d'Autochtones canadiens avaient contraint le dramaturge à renoncer à sa pièce qui devait être jouée à La Cartoucherie du bois de Vincennes. Elle aura finalement bien lieu.



Répétitions de *Kanata - Episode 1 - La Controverse*, de Robert Lepage, qui sera donnée à La Cartoucherie de Vincennes en décembre. / David Leclerc

La pièce controversée du dramaturge québécois Robert Lepage, « *Kanata* », sera finalement bien jouée par la troupe du Théâtre du Soleil à partir du 15 décembre, et ce malgré l'annonce de son annulation fin juillet.

Ce retournement a été annoncé **par un communiqué** sur le site de la troupe d'Ariane Mnouchkine. Intitulé « *Le ressaisissement* », le texte balaye les accusations formulées cet été par des représentants d'Autochtones canadiens qui fustigeaient l'absence de comédiens amérindiens dans la distribution.

Pour justifier son choix, la troupe avance des arguments juridiques, et estime que le spectacle « *n'appelle ni à la haine, ni au sexisme, ni au racisme, ni à l'antisémitisme ; qu'il ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre ni ne conteste aucun crime contre l'humanité ; qu'il ne contient aucune expression outrageante, ni terme de mépris ni invective envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, ou une religion déterminée* » peut-on lire.

La décision a donc été prise, « *en accord avec Robert Lepage* », précise le communiqué, de maintenir la programmation du premier épisode de « *Kanata* », dont le sous-titre, ironie de l'histoire, n'est autre que « *La Controverse* ».

Mnouchkine et Lepage s'en remettent au public

Les deux auteurs estiment qu'une fois visible, seul le public pourra être juge de la pièce : « *libre alors à ses détracteurs de le critiquer âprement et d'appeler à la sanction suprême, c'est-à-dire à la désertification de la salle* », précise encore le communiqué.

Reste qu'au mois de juillet, Robert Lepage avait annoncé son retrait du projet pour des raisons financières. Des producteurs s'étaient en effet retirés à la suite de la polémique suscitée. Le communiqué du Théâtre du Soleil ne dit rien de cet aspect pécuniaire.

Toutefois le journal québécois *Le Devoir* nous apprend de son côté qu'un communiqué d'Ex Machina, la compagnie de production de Robert Lepage, affirme que le Théâtre du Soleil produira *Kanata* « *avec ses propres moyens* », et que le dramaturge prendra en charge la mise en scène sans rémunération et à titre personnel.

Il n'a pas été cependant précisé pour l'instant si la pièce allait bien être également jouée au Canada à partir de 2020, comme cela était initialement prévu.

Quentin Bas Lorant

Kanata: l'histoire d'une controverse

LA
PRESSE
.CA



La pièce *Kanata* en répétition

PHOTO DAVID LECLERC, TIRÉE DU SITE DU THÉÂTRE DU SOLEIL



MARIO CLOUTIER
La Presse

Retour en neuf dates sur la polémique qui a secoué le milieu du théâtre cet été.

4 juillet

Après seulement quatre représentations du spectacle *SLĀV* de Robert Lepage et de Betty Bonifassi, le Festival international de jazz de Montréal (FIJM) le retire de l'affiche à la suite d'accusations d'appropriation culturelle, de manifestations et de la décision du chanteur Moses Somney d'annuler sa présence au FIJM.

11 juillet

En entrevue au *Devoir* à propos de l'absence d'acteurs autochtones dans *Kanata*, pièce mise en scène par Robert Lepage, la directrice du Théâtre du Soleil de Paris, Ariane Mnouchkine, déclare: «Ce sera toujours un acteur qui va jouer Hamlet; et il n'a pas besoin d'être danois. Je dirais qu'il vaut mieux qu'il ne le soit pas.»

14 juillet

Une trentaine d'artistes autochtones dénoncent, dans une lettre ouverte, le fait que le spectacle de Robert Lepage et du Théâtre du Soleil se fasse sans la participation d'artistes des Premières Nations.

16 juillet

Robert Lepage et Ariane Mnouchkine annoncent qu'ils rencontreront les artistes autochtones pour parler de *Kanata*. Une invitation au dialogue bien accueillie.

19 juillet

Une rencontre de plusieurs heures a lieu entre les artisans de *Kanata* et les artistes autochtones. Même si la pièce sera maintenue sans participation autochtone, les deux parties se disent satisfaites d'un pas fait dans la bonne direction quant à de futures collaborations.

21 juillet

La directrice du Théâtre du Soleil de Paris, Ariane Mnouchkine, déclare que si la pièce *Kanata* était modifiée, cela équivaldrait à de la «censure artistique».

25 juillet

Plusieurs médias dévoilent qu'en 2016, un jury du Conseil des arts du Canada n'avait pas retenu le projet *Kanata*, en vue du 150^e anniversaire du Canada, puisque des collaborateurs autochtones n'étaient pas nommés dans la demande de subvention.

26 juillet

On annule la présentation de *Kanata*, prévue pour le mois de décembre à Paris, en prétextant le retrait d'un producteur américain du projet. Ariane Mnouchkine affirme qu'elle répondra à cette «intimidation» avec les propres outils du théâtre.

5 septembre

Le Théâtre du Soleil revient sur sa décision et annonce qu'il présentera *Kanata* de décembre à février prochains comme prévu au départ. Robert Lepage assurera la mise en scène sans être rémunéré.

M Scènes

Malgré la polémique, Ariane Mnouchkine et Robert Lepage maintiennent finalement leur spectacle « Kanata »

La pièce, qui se tiendra à la Cartoucherie de Vincennes cet automne, avait été annulée en juillet sous la pression de minorités autochtones canadiennes.

LE MONDE | 06.09.2018 à 16h22 - Mis à jour le 06.09.2018 à 16h36

Abonnez vous à partir de 1 €

👍 Réagir ⭐ Ajouter 🖨️ ✉️

f Partager (6)

🐦 Tweeter



Après avoir décidé, le 27 juillet, sous la pression de minorités autochtones canadiennes, d'annuler les représentations prévues de la pièce *Kanata*, qui devait être donnée cet automne à la Cartoucherie de Vincennes, Ariane Mnouchkine, directrice de la troupe du Théâtre du Soleil, et Robert Lepage, metteur en scène québécois de la pièce, ont fait le choix de maintenir leur spectacle, qui sera présenté en décembre.

Dans un communiqué publié le 5 septembre et titré « Le ressaisissement », les deux artistes disent « *ne pas vouloir céder aux tentatives d'intimidations idéologiques* ». La pièce évoque les persécutions subies par les Indiens et les Amérindiens, victimes d'un déni de leur culture. « *Notre invisibilité dans l'espace public, sur la scène, ne nous aide pas. Et cette invisibilité, Madame Mnouchkine et Monsieur Lepage ne semblent pas en tenir compte, car aucun membre de nos nations ne fera partie de la pièce* », avaient dénoncé, dans une tribune publiée le 14 juillet dans *Le Devoir*, un collectif d'artistes et d'intellectuels canadiens.

→ LIRE ICI CETTE PUBLIÉTÉ

Ariane Mnouchkine et Robert Lepage ont changé le nom de la pièce pour sa présentation dans le cadre du Festival d'automne. Ils l'ont renommée *Kanata – Episode I – La Controverse*. Le Théâtre du Soleil n'a pas précisé si, comme prévu initialement, la pièce serait aussi présentée plus tard au Canada.



Sur le Web : www.theatre-du-soleil.fr



OPINION

Robert Lepage's battle-scarred *Kanata* will finally be staged – defiantly – in Paris



ROBERT EVERETT-GREEN >
PUBLISHED 1 DAY AGO

Not many theatre companies announce a future production with a defiant statement that the show won't violate laws against hate speech and war crimes. But that's just what Paris's storied Théâtre du Soleil (TS) did on Wednesday, in an angry screed about why it will go ahead after all with *Kanata*, a play by Robert Lepage that was cancelled in rehearsal in both Canada and the United States after a heated debate in July about cultural appropriation.

The celebrated writer-director, whose slave-history *SLAV* was pulled from a Montreal stage this summer under similar circumstances, will direct the *Kanata* reboot for no pay. The revived version, which will run in Paris from Dec. 15 to Feb. 17, 2019, is called *Kanata – Episode 1 – the Controversy*.

The first version was billed as "the story of Canada through the prism of relations between whites and Indigenous people." Incredibly, no Indigenous artists were included in the creative team or cast. A group of Indigenous theatre artists and others protested in an open letter, and at a meeting with Mr. Lepage and TS director Ariane Mnouchkine.

"It was a history of relations with Indigenous people," said Kevin Loring, artistic director of Indigenous Theatre at the National Arts Centre in Ottawa. "Why do that without us?"

On July 26, Mr. Lepage announced through his company Ex Machina that the show was dead because North American co-producers had dropped out and taken their money with them. On Wednesday, a spokesperson from Ex Machina said TS will cover production costs on its own, and Mr. Lepage will stage the show "in a personal capacity and without financial remuneration."

TS's statement lists a number of French laws the show won't break, including those banning racially motivated crimes. It adds that the theatre will not bend to unattributed charges of "cultural blasphemy," and is "obliged neither legally nor morally to submit to other injunctions, however sincere, and even less to give way to attempts at ideological intimidation."



Robert Lepage in May
NAM PHI DANG/THE GLOBE AND MAIL

There's no mention of the lost North American partners, or whether they had buckled under "ideological intimidation." New York's Park Avenue Armory was to have presented *Kanata*, but hasn't replied to numerous Globe and Mail requests to say why it didn't.

TS and Ex Machina didn't offer anything to illuminate the play's new subtitle. *Episode 1 – the Controversy* implies the show will absorb and reflect complaints against the old one, and that there will be a sequel.

The hauteur and militant tone of the TS release suggests that Ms. Mnouchkine hasn't budged from her initial position in July, that the only issue is Mr. Lepage's freedom of speech. Mr. Lepage couldn't be reached for comment on whether the new version represents a change of heart or a doubling down.

Neither director has acknowledged the core complaint against *Kanata*: that the play's history of white-Indigenous relations was bound to be a phony dialogue, with whites explaining and representing the Indigenous side. That's been going on since the arrival of Europeans in North America. For centuries, whites have been telling stories about Indigenous people that have mostly been false and self-serving. Why cling to that harmful, deplorable tradition?

Bizarrely, TS's combative statement ends on a suddenly pacific note, with a salute to Indigenous artists, "to whom we address our most respectful greetings." Just as long, apparently, as they stay in their lane.

FOLLOW ROBERT EVERETT-GREEN ON TWITTER

[@ROBERTEG_](#)

ACTU

APRES L'ABDICATION ARIANE MNOUCHKINE SE « RESSAISIT » ET DONNE FINALEMENT SA CHANCE À « KANATA »

6 septembre 2018 Par
Lisa Bourzeix

Nouvel épisode dans l'affaire Kanata d'Ariane Mnouchkine et Robert Lepage. En effet après des semaines de silence, une annulation annoncée, l'heure est désormais au » ressaisissement » comme le déclare Ariane Mnouchkine dans un communiqué daté du 5 septembre 2018.



En effet après de nombreuses réflexions la pièce sera finalement jouée au Théâtre du Soleil comme cela était prévu. Le dernier communiqué sur l'affaire Kanata datait du 27 juillet dernier et réagissait à la violente polémique dont Robert Lepage et la compagnie du Théâtre du Soleil avaient été victimes. Le reproche qui leur était fait était d'aborder un sujet concernant une culture qui n'est pas la leur tout en ne faisant pas jouer des membres de ces sociétés autochtones dans la pièce. Ils avaient alors été targués de faire de l'appropriation culturelle et avait d'ailleurs fait l'objet d'une pétition qui avait pour but de faire avorter le projet.

Après avoir pris le temps de réfléchir à la situation, le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine décide de s'allier à la cause de Robert Lepage et de ne pas céder à la pression des réseaux sociaux en maintenant les représentations du spectacle. Cette volonté est exprimée dans un communiqué intitulé « Le ressaisissement » qui exprime de manière très claire les raisons pour lesquelles la pièce est, à leurs yeux, tout aussi légitime qu'une autre.

Ariane Mnouchkine s'affirme dans un premier temps de manière très ferme assenant chaque nouvelle loi française comme un coup de plus à ses détracteurs : « [...] le spectacle en cours de répétition, ne violait ni la loi du 29 juillet 1881 ni celle du 13 juillet 1990 ni les articles du Code pénal qui en découlent, en cela qu'il n'appelle ni à la haine, ni au sexisme, ni au racisme ni à l'antisémitisme ; qu'il ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre ni ne conteste aucun crime contre l'humanité ; qu'il ne contient aucune expression outrageante, ni terme de mépris ni invective envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, ou une religion déterminée. « . Elle continue d'ailleurs en affirmant que les seules lois auxquelles ils se plieront ne seront pas celles de celui qu'elle nomme « un jury multitudinieux et autoproclamé » mais bien les « seules lois de la République votées par les représentants élus du peuple français » .

Il est important de noter qu'elle précise que la pièce sera présentée « sous le titre Kanata -Épisode I – La Controverse » qui n'est pas le titre qui était initialement prévu. Cette déclaration témoigne du fait qu'elle a pris en compte les nombreux débats ayant eu lieu à propos de la pièce et qu'ils feront désormais partie intégrante de celle-ci. Elle souligne malgré tout le fait que de la même manière qu'ils n'ont pas souhaité se censurer la critique sera à son tour libre et acceptée quel que soit le verdict final des spectateurs : « Une fois le spectacle visible et jugeable, libre alors à ses détracteurs de le critiquer âprement et d'appeler à la sanction suprême, c'est-à-dire à la désertification de la salle » .

La saga Kanata ne semble pas sur le point d'être close et les rebondissements risquent d'être encore nombreux aux vues des attentes qui entourent Robert Lepage depuis SLAV. Rendez-vous lors des premières représentations au Théâtre du Soleil en décembre 2018...

Visuel : Attribution-ShareAlike 2.0 Generic (CC BY-SA 2.0)

De sacrées têtes d'affiche !

THÉÂTRE Du « Tartuffe » par Peter Stein à « La Nuit des rois » par Thomas Ostermeier, les spectacles des grands noms de la mise en scène internationale marquent le début de saison.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Autant commencer par un coup de théâtre: Kanata, le spectacle conçu par Robert Lepage pour la troupe du Théâtre du Soleil qui a failli disparaître complètement des écrans en juillet dernier, aura bien lieu. Un communiqué publié avant-hier sous l'intitulé très clair « *Le ressaisissement* » l'annonce. Ils l'avaient dit le 27 juillet: Ariane Mnouchkine et le Soleil se donnaient « *le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger* ». Au Japon, pays où depuis sa jeunesse, elle s'est souvent ressourcée, la grande artiste a conçu très vite l'essentiel: faire de la controverse même matière à réflexion théâtrale.

C'est sur la loi que le Soleil appuie sa décision. Sur la lecture du Code pénal pour mieux répliquer: « *N'étant donc pas obligé juridiquement et surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologiques en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Épisode 1 - La Controverse.* »

Année culturelle oblige

Une belle victoire de l'intelligence et de la légitimité artistique! Une très bonne nouvelle pour le public et pour le Festival d'Automne qui avait mis *Kanata* à son programme. Marie Collin, chargée du théâtre, et Emmanuel Demarcy-Mota, le directeur, ont toujours été aux côtés d'Ariane Mnouchkine, de Robert Lepage et de la troupe. Un festival, qui, cette saison, renoue d'une manière puissante avec sa grande tradition: de très grands noms de la scène internationale sont présents, tout comme de jeunes pousses en devenir. Mais la part de l'art dramatique est impressionnante!



Félicien Juttner, Pierre Arditi et Jacques Weber (de gauche à droite), dans *Le Tartuffe*, monté par Peter Stein au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris à partir du 14 septembre.

Clin d'œil au Soleil et à ses inoubliables *Richard II* et *Henry IV* à la samouraï, l'Empire des signes est très présent, année culturelle « Japonismes » oblige. Si les choix sont parfois dictés par la diplomatie, la haute qualité des productions impressionne. *Grand Kabuki Shochiku* à Chaillot, Hiroshi Sugimoto à l'Espace Cardin-Théâtre de la Ville, Kurô Tanino puis Shû Matsui à Gennevilliers, Toshiki Okada au Centre Pompidou.

Parmi les phares de la mise en scène en Europe, eux aussi au rendez-vous de l'Automne, citons le Polonais Krystian Lupa et *Le Procès* d'après Kafka à l'Odéon, le Suisse Milo Rau et *La Repri-*

se. Histoire(s) du théâtre (I) à Nanterre-Amandiers, les Flamands du tg STAN à la Bastille, le Français Claude Régy, dont on reprend *Rêve* et *Folie* de Trakl à Nanterre-Amandiers et, dans le même théâtre, le rare Alain Cavalier dans sa *Conversation* avec Mohamed El Khatib. Quant à Tiago Rodrigues il offre sa profonde et sa fantaisie lusitaniennes avec *Sopro* à Chelles et à la Bastille, ce bijou qu'est *By Heart* à Saint-Ouen, et il est encore présent par la grâce d'un merveilleux spectacle de Thomas Quillardet, *Tristesse et joie dans la vie des girafes* qui fera une tournée de Paris à ses environs. Une histoire qui enchan-

te les enfants et ravit les adultes. En cette rentrée 2018-2019, le jeune public n'est pas oublié. Emmanuel Demarcy-Mota et ses proches ont ce souci. Antoine Vitez en avait fait une règle, Olivier Py se passionne pour ce répertoire que servait si bien le regretté Richard Demarcy.

Regardons plus loin: c'est en juin, aux Nuits de Fourvière que sera créé le spectacle le plus attendu de l'année, un projet de Robert Wilson à l'instigation d'Emmanuel Demarcy-Mota, également directeur du Théâtre de la Ville: *Jungle Book* ou *Le Livre de la jungle* en lumière, musique et jeu. Mais ce n'est

pas tout. La grande nouveauté de cette saison, c'est la présence d'un des plus grands metteurs en scène européens, l'Allemand Peter Stein, dans deux salles prestigieuses du circuit privé: dès septembre il monte *Le Tartuffe* avec notamment Pierre Arditi et Jacques Weber, à la Porte Saint-Martin et un peu plus tard *Le Misanthrope* au Comédia avec Lambert Wilson, Pauline Chevallier, Brigitte Catillon.

Salle Richelieu, c'est Thomas Ostermeier qui fait une entrée éclatante avec sa mise en scène de *La Nuit des rois*. Bref, Paris est la capitale mondiale du théâtre. ■

Théâtre du Soleil : la pièce « Kanata » de Robert Lepage finalement jouée du 15/12/2018 au 17/02/2019

Paris - Publié le jeudi 6 septembre 2018 à 13 h 40 - Actualité n° 128075

Poursuivre la création du spectacle « Kanata » et le présenter au public aux dates prévues (du 15/12/2018 au 17/02/2019) sous le titre "Kanata - Épisode 1 - La Controverse", telle est la décision prise par le Théâtre du Soleil, « en accord avec Robert Lepage », annoncée le 05/09/2018. Le spectacle, mis en scène par Robert Lepage et joué par les comédiens de la compagnie d'Ariane Mnouchkine, a pour objet de « retracer l'histoire du Canada à travers le prisme des rapports entre Blancs et Autochtones ». Le metteur en scène québécois avait décidé d'annuler ce spectacle après la publication, le 14/07/2018, d'une lettre ouverte de communautés autochtones canadiennes regrettant qu'« aucun membre de [leurs] nations ne [fasse] partie de la pièce ».

« Après avoir pris le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger, Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil sont finalement arrivés à la conclusion que le spectacle en cours de répétition, ne violait ni la loi du 29/07/1881 ni celle du 13/07/1990 ni les articles du Code pénal qui en découlent. (...) », indique le Théâtre du Soleil qui « ne [s'estime] pas obligé juridiquement ni surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologique en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux ».

« Une fois le spectacle visible et jugeable, libre alors à ses détracteurs de le critiquer âprement et d'appeler à la sanction suprême, c'est-à-dire à la désertification de la salle. Tous les artistes savent qu'ils sont faillibles et que leurs insuffisances artistiques seront toujours sévèrement notées. (...). Mais après un déluge de procès d'intention tous plus insultants les uns que les autres, ils ne peuvent ni ne doivent accepter de se plier au verdict d'un jury multitudinieux et autoproclamé qui, refusant obstinément d'examiner la seule et unique pièce à conviction qui compte c'est-à-dire l'œuvre elle-même, la déclare nocive, culturellement blasphématoire, dépossédante, captieuse, vandalisante, vorace, politiquement pathologique, avant même qu'elle soit née », poursuit le Théâtre du Soleil.

« Sans renoncer à la liberté de création, principe inaliénable, le Théâtre du Soleil s'emploiera sans relâche à tenter de tisser les liens indispensables de la confiance et de l'estime réciproques avec les représentants des artistes autochtones, d'où qu'ils soient, déjà rencontrés ou pas encore », conclut la troupe.

Sous le signe du lien

Pour sa 47^e édition, la manifestation francilienne mise sur le décloisonnement et la quête d'horizons nouveaux

Malgré son nom, le Festival d'automne à Paris se joue des frontières comme des saisons. La manifestation francilienne, point de départ de la saison culturelle dans la région, a pris ses aises dans les théâtres et lieux d'art d'Ile-de-France – 23 en banlieue, 22 dans la capitale pour cette 47^e édition – et étire sa programmation pluridisciplinaire jusqu'aux premiers jours de février 2019, occupant le devant de la scène pendant près de cinq mois.

De frontières, il en sera encore beaucoup question cette année lors de cette manifestation qui met un point d'honneur à accueillir des créations venues de tous les horizons. Frontières entre fiction et réel, frontières du corps, frontières du temps et de l'Histoire, frontières intimes... Voilà ce qui pourrait rassembler les artistes

d'Automne : l'envie d'explorer de nouveaux territoires ou de revisiter ceux que l'on croit connaître pour mieux disséquer notre monde. Il en va ainsi des chorégraphies d'Anne Teresa De Keersmaeker, fil rouge de cette édition avec plus d'une dizaine de spectacles ; des pièces de Milo Rau (*La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*), de Julien Gosse-lin (*Joueurs, Mao II, Les Noms*) ou du Polonais Krystian Lupa avec son très politique *Procès* adapté de Franz Kafka ; ou encore de l'inclassable Laetitia Dosch, « *la bizarre de la famille* », comme la comédienne l'explique dans le portrait que nous lui consacrons à l'occasion de sa pièce *Hate*, réjouissant duo femme-cheval.

Cette année, l'autre grand invité d'Automne est un pays. Après la Corée du Sud en 2015, c'est au tour du Japon de se donner en spectacle dans le cadre de la saison « Japonismes 2018 ». Théâtre traditionnel ou contemporain, danse ou perfor-

mance, les artistes japonais seront sur toutes les planches, à l'image d'Hideto Iwai, qui viendra au T2G de Gennevilliers présenter sa deuxième pièce en France – *Wareware no moromoro (nos histoires...)* –, inspirée de son passé de *hikikomori*, ces personnes qui volontairement vivent recluses chez elles. Autre registre mais même singularité avec le théâtre aux tonalités surréalistes de Kurô Tanino, artiste multifacette qui cite Marcel Duchamp comme source d'inspiration.

Passé et présent

Raconter un pays, tisser des liens entre les peuples, entre passé et présent, c'est aussi ce que proposera le metteur en scène québécois Robert Lepage à partir du mois de décembre, au Théâtre du Soleil, avec sa nouvelle création, *Kanata. Episode 1. La Controverse*. Un spectacle qui a failli ne pas voir le jour après la violente

polémique née au Canada à propos de cette pièce dont le sujet est l'oppression subie par les Amérindiens peuplant le continent. Après avoir décidé, fin juillet, sous la pression de minorités autochtones canadiennes qui ont fustigé l'absence de comédiens autochtones et parlé d'« *appropriation culturelle* », de suspendre les représentations prévues à la Cartoucherie de Vincennes, Ariane Mnouchkine, directrice de la troupe du Théâtre du Soleil, et Robert Lepage ont finalement fait le choix de maintenir leur spectacle, refusant de « *céder aux tentatives d'intimidations idéologiques* ». C'est aussi cela, Automne. Un festival dont les frontières sont perméables aux éclats de l'actualité. ■

GUILLAUME FRAISSARD

Ce supplément a été réalisé dans le cadre d'un partenariat avec le Festival d'automne à Paris.

ACTU DES OPÉRAS

Festival d'automne à Paris 2018 : Vivier lyrique

Le 08/09/2018

Par Charles Arden



Présentation du fort versant musical et lyrique pour la 47ème édition du Festival d'Automne à Paris (dédiée au grand mélomane et indéfectible soutien de l'opéra, Pierre Bergé) :

Le Festival d'automne à Paris met à l'honneur la création contemporaine depuis 1972. Fortement marquée par la pluridisciplinarité, la manifestation est née par l'union de la danse et de la musique (matérialisant l'union du Festival international de la danse -de Jean Robin- et des Semaines musicales internationales de Paris -de Maurice Fleuret-). D'autant que le Festival devient rapidement un temps fort dans la saison théâtrale mais également les arts plastiques, le cinéma et la littérature.



Toujours international et curieux de nouveautés, parcourant cette année 45 lieux franciliens avec une soixantaine d'artistes internationaux, le Festival affirme à nouveau "la diversité des êtres, le refus des frontières, l'appel de l'ailleurs, de l'inconnu et de l'étranger" notamment par son programme musical.

L'art des sons et du temps est ainsi mis à l'honneur par deux nouveaux "Portraits" complétant la série de monographies d'artistes lancée en 2012. La première célébrée est la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker dont seront données dans une vingtaine de lieux, une douzaine de pièces, de 1982 à aujourd'hui (et dont le *Così fan Tutte* de Mozart avait servi d'hommage à Pierre Bergé, sans oublier également le projet Bach/Keersmaecker représenté à l'Opéra de Lille).

Le Festival portraiture également, pour une première monographie en France, le compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983), disciple de Karlheinz Stockhausen, proche de Gérard Grisey (avec lequel il partagera des programmes de concerts, comme ses contemporains Tristan Murail et Pascal Dusapin ainsi que la trentenaire Clara Iannotta, mais également les références Alban Berg et Gustav Mahler).

Le Festival composera cinq programmes puisés parmi la cinquantaine d'œuvres de ce globe-trotter, avec un "rituel de mort" pour *Kopernikus*, dont il est l'auteur et que mettra en scène Peter Sellars au Théâtre de la Ville-Espace Cardin et au Nouveau théâtre de Montreuil. Avant cela, l'hommage commencera par un portrait collectif à l'Auditorium de Radio France : Alban Berg (avec *Sept Lieder de jeunesse*) Pascal Dusapin (*Apex*, solo n°3) Claude Vivier (*Orion*) et Gustav Mahler (*Adagio de la Dixième Symphonie*) par la mezzo-soprano Charlotte Hellekant et l'Orchestre National de France (direction Cristian Macelaru).

La soprano Marion Tassou, Wilhem Latchoumia au piano et l'Ensemble L'Instant Donné menés par Aurélien Azan-Zielinski, proposeront le concert-rencontre à l'Espace Cardin entre Clara Iannotta (avec sa pièce *paw-marks in wet cement*) et Claude Vivier (*Pulau Dewata, Bouchara et Shiraz*).

Ce sont la mezzo-soprano Alice Coote, le ténor Michael Schade et la flûtiste Anne-Sophie Neves qui défendront à l'Auditorium de Radio France : *Unanswered Questions* de Tristan Murail, *Siddhartha* de Claude Vivier et *Le Chant de la terre* de Mahler avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigé par Olari Elts.

Le Festival invitera également David Christoffel, médiateur d'une rencontre "entre musique, poésie et création sonore" au Théâtre des Abbesses.

L'automne jouera les prolongations avec ce Festival protéiforme dont les événements sont amenés à durer et à être repris : le programme court ainsi jusqu'à mi-décembre et même jusqu'au 17 février avec *Kanata* au Théâtre du Soleil qui (exceptionnellement et même pour la toute première fois) n'est pas dirigé par Ariane Mnouchkine mais Robert Lepage avec sa compagnie Ex Machina pour ce spectacle "relisant l'histoire du Canada à travers le prisme des rapports entre Blancs et Autochtones". Une production qui a déclenché de très vives polémiques au Québec, le spectacle se voyant accusé par certains d'appropriation culturelle étant donné qu'il n'emploie pas d'acteur des "Premières Nations" (peuples autochtones canadiens).

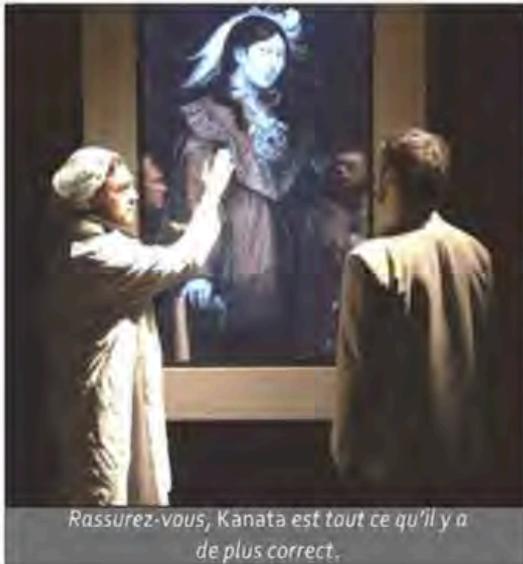


Canada "Kanata" : quand l'antiracisme se mord la queue

■ Rémi Tremblay
remi-tremblay@present.fr

Correspondant
permanent au Canada

LA PIÈCE DE THÉÂTRE *Kanata* de Robert Lepage, qui n'avait pas été présentée au Québec au début de l'été à la suite d'une tempête média-



Rassurez-vous, Kanata est tout ce qu'il y a de plus correct.

tique, sera jouée en décembre à Paris au Théâtre du Soleil, comme prévu originellement.

Rappelons-le : si la pièce n'avait pas été présentée au Québec, ce n'est pas parce que le sujet de la pièce ou son traitement seraient controversés, ils sont assez convenus. C'est pour une raison « raciale », soit parce qu'aucun acteur autochtone ne faisait partie de la distribution, que le spectacle avait été annulé. Robert Lepage, en parlant de la misère des Amérindiens faisait, aux yeux de ses détracteurs, preuve « d'appropriation culturelle », concept oiseux voulant que seul un Noir puisse parler des Noirs et que seul un Amérindien puisse parler des Amérindiens.

Conscient de la controverse qui entourait ce spectacle au Québec, le théâtre d'Ariane Mnouchkine tint, dans un communiqué publié le 5 septembre, à souligner que le spectacle « ne violait ni la loi du 29 juillet 1881, ni celle du 13 juillet 1990, ni les articles du Code pénal qui en découlent, en cela qu'il n'appelle ni à la haine, ni au sexisme, ni au racisme ni à l'antisémitisme ; qu'il ne fait l'apologie d'aucun crime de guerre ni ne conteste aucun crime contre l'humanité ; qu'il ne contient aucune expression outrageante, ni terme de mépris ni injektive envers une personne ou un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, ou une religion déterminée. »

Voilà une mise en garde plutôt étoffée pour une pièce se conformant en tout point à « l'historiquement correct » et contre laquelle le seul reproche formulé est la couleur de peau de ses acteurs.

Québec: l'affaire SLĀV-Kanata et la politique réactionnaire de l'identité

Par Richard Dufour
11 septembre 2018

Fin août, le bus électoral du Parti québécois (PQ) faisait un arrêt remarqué dans la capitale du Québec pour y présenter la politique culturelle du parti en vue de l'élection provinciale du 1er octobre. Le lieu du point de presse était hautement symbolique: le Théâtre La Bordée, dont le directeur artistique Michel Nadeau est également co-auteur de la pièce Kanata, du metteur en scène et dramaturge québécois bien connu Robert Lepage.

Kanata, décrite par ses créateurs comme une «relecture de l'histoire du Canada à travers le prisme des rapports entre Blancs et autochtones» et d'un point de vue «très critique du Canada», devait être présentée d'abord à Paris en décembre, au Théâtre du Soleil dirigé par Ariane Mnouchkine, puis au Québec en 2020.

La pièce a été annulée fin juillet suite à des dénonciations incessantes d'«appropriation culturelle» lancées par des artistes et autres représentants auto-proclamés des peuples autochtones qui exigeaient la présence d'acteurs d'origine autochtone. Cette campagne de dénigrement d'un projet artistique sérieux n'aurait toutefois pas réussi à couler Kanata sans le soutien actif des médias de la grande entreprise et le silence complice de tout l'establishment politique, y compris le PQ.

Un autre projet de Robert Lepage avait d'ailleurs connu un sort similaire quelques semaines plus tôt, dans des circonstances comparables.

Son spectacle «SLĀV: une odyssée théâtrale à travers les chants d'esclaves», monté en collaboration avec la chanteuse Betty Bonifassi, était à l'affiche au Théâtre du Nouveau Monde (TNM) du 26 juin au 14 juillet dans le cadre du Festival de Jazz de Montréal. Il a été annulé par les organisateurs du Festival après seulement deux représentations, suite à des manifestations organisées à l'entrée du TNM à l'initiative de divers artistes et activistes se décrivant comme les représentants de la «communauté noire».

Les manifestants dénonçaient la présence de «blanches» interprétant des chants d'esclaves du sud des États-Unis comme une «appropriation» de l'héritage culturel afro-américain et le spectacle même comme une exploitation de ce même héritage à des fins lucratives – ce qui aurait été tout à fait acceptable à leurs yeux si des «noirs» avaient été invités dès le début à participer au projet en tant que partenaires et surtout actionnaires.

Il n'est pas surprenant dans un tel contexte que la controverse autour de SLĀV et Katana ait occupé une place importante dans le point de presse du chef péquiste Jean-François Lisée.

Politique identitaire vs lutte de classe

Cette controverse est le produit de la politique identitaire qui est encouragée par la classe dirigeante – au Canada comme aux États-Unis et ailleurs dans le monde. Dans le contexte d'un sentiment anti-capitaliste grandissant et d'une résurgence des luttes ouvrières sur une échelle internationale, des différences secondaires de race, genre, ethnicité ou orientation sexuelle sont présentées comme les principales divisions au sein de la société contemporaine.

Cette campagne pour bannir du discours public toute référence à la véritable division fondamentale de la société – la division en classes sociales antagonistes – est une composante idéologique essentielle de l'assaut tous azimuts de la classe dirigeante sur les emplois, les salaires, les pensions et les services publics. Elle sert à détourner l'attention de la pauvreté de masse et des inégalités sociales, et à cacher la cause profonde non seulement des attaques de la grande entreprise sur les acquis des travailleurs, mais aussi du sort tragique

des couches les plus opprimées de la population telles que les populations autochtones, à savoir: la faillite du système capitaliste. De plus, la politique identitaire est devenue inséparable d'un assaut frontal sur la liberté d'expression et d'autres droits démocratiques fondamentaux.

Lisée a parlé dans son point de presse d'une «tension» entre la «volonté légitime des minorités sous-représentées d'avoir leur place au soleil» et une «nouvelle censure qui veut repousser la liberté artistique».

En fait, la véritable «tension» réside d'une part dans les efforts conflictuels d'éléments aisés des classes moyennes pour acquérir des privilèges et faire avancer leurs propres carrières en invoquant les prérogatives de tel ou tel «groupe» défini de manière arbitraire. Et d'autre part, dans le fait que l'élite dirigeante, bien que généralement prête à utiliser ces éléments petits-bourgeois égocentriques pour enterrer les questions de classe et garder la classe ouvrière sous contrôle, est divisée sur précisément quelle «identité» devrait être encouragée.

Des sections importantes de la classe dirigeante – représentées en premier lieu aujourd'hui par le gouvernement fédéral du premier ministre libéral Justin Trudeau – pratiquent depuis des décennies la politique réactionnaire du «multiculturalisme» canadien. Son objectif est de bloquer toute résistance ouvrière commune contre l'austérité capitaliste par le maintien de divisions artificielles entre diverses «communautés culturelles» et le soutien d'éléments privilégiés parmi celles-ci afin de donner une couverture «démocratique» au capitalisme canadien et saper la solidarité de classe entre travailleurs.

D'autres sections de l'establishment, que ce soient les nationalistes québécois du PQ ou les ultra-nationalistes canadiens très présents au sein du parti conservateur, dénoncent le «multiculturalisme» et invoquent de manière démagogique la «liberté d'expression» parce qu'elles favorisent une autre identité – l'identité nationale. Les premiers invoquent la défense de la langue française et du «peuple québécois» pour justifier un discours de plus en plus xénophobe et réclamer l'érection d'une république capitaliste du Québec. Les seconds invoquent les traditions conservatrices et militaires du Canada pour exiger un militarisme canadien plus agressif et la défense des «valeurs canadiennes» par le biais d'une agitation démagogique de droite contre l'immigration.

La controverse culturelle de cet été est le produit direct de l'extension de la politique identitaire au domaine de l'art. Elle a servi à polluer le débat public avec la promotion assidue des vues les plus rétrogrades et anti-démocratiques sur l'art et la glorification d'éléments égoïstes et sans principes qui jouent les victimes pour réclamer, à hauts cris et sans la moindre gêne, «leur» part du marché de l'art et du *show business*.

Une grande part de responsabilité retombe sur l'establishment politique en son ensemble. Les membres de la Commission jeunesse du Parti libéral, par exemple, ont réclamé «un processus d'octroi des subventions plus rigoureux afin d'inciter les producteurs et scénaristes à inclure davantage les communautés minoritaires et les autochtones». Quant à Manon Massé, co-porte-parole du parti supposément «de gauche» Québec solidaire (QS), elle s'est également associée à la campagne réactionnaire contre Lepage en déclarant que «les critiques soulevées contre SLĀV sont la pointe de l'iceberg de la sous-représentation des noirs et des minorités sur les scènes québécoises».

Un rôle particulièrement néfaste a été joué par les grands médias qui, conformément à la promotion incessante de la politique identitaire par l'élite dirigeante, ont ouvert leurs colonnes et leurs émissions à des «représentants des minorités» complètement indifférents à l'art et motivés par le seul appât du gain, tout en relayant sans la moindre critique leurs idées les plus réactionnaires et anti-démocratiques.

Le déroulement de la controverse

La chasse-aux-sorcières contre SLĀV a commencé avec une pétition où les signataires se disaient «choqués que la production se basant sur des chansons d'esclaves afro-américains soit coordonnée par un groupe de personnes blanches [et] jouée par un groupe majoritairement blanc». Ce fut la raison invoquée par le chanteur californien Moses Sumney pour annuler en grande pompe son spectacle prévu le 3 juillet au Festival de Jazz de Montréal.

Une certaine Émilie Nicolas, cofondatrice de Québec inclusif, a condamné «une appropriation historique»

de la «culture» des «populations noires et autochtones», avant d'ajouter, dans une note qui résume le côté mercenaire de toute cette couche sociale: «Certaines personnes décident de reproduire cette culture, sans donner de crédit ou de récompense financière aux gens qui l'ont créée».

Du temps d'antenne a été accordé à l'organisateur du rassemblement anti-SLĀV, Lucas Charlie Rose, membre actif de *Black Lives Matter* à Montréal, qui a pu déclarer sans crainte d'être contredit: «Les chants d'esclaves n'ont pas été écrits pour que des personnes blanches fassent un profit sans inclure des personnes noires».

Webster, un rappeur et historien «spécialisé dans l'histoire des Noirs au Québec», a eu droit à un article d'opinion sur le site web de CBC, la chaîne publique de radio-télévision canadienne, pour exiger «que le sujet de l'esclavage soit traité avec sensibilité», c'est-à-dire présenté d'abord et avant tout comme «une question de race».

Cela fait fi de la réalité historique de l'esclavage en tant que système socio-économique d'exploitation qui a existé dans différentes sociétés et à différentes périodes de l'histoire. C'est justement le fait que le spectacle SLĀV suggérait, dans sa conception même, que l'esclavage ne pouvait être réduit au racisme, qui lui a valu l'opprobre de groupes tels que *Black Lives Matter*. Ces groupes nient que le racisme s'est développé historiquement comme justification idéologique de l'esclavage introduit dans les Amériques par le capitalisme naissant. Ils cherchent ainsi à détacher la discrimination raciale de sa source objective qu'est le capitalisme, et à enlever la seule base viable de toute lutte contemporaine contre le racisme et d'autres formes de discrimination, à savoir la lutte des travailleurs contre le capitalisme.

Les dénonciations de SLĀV ont été relayés avec bienveillance dans les médias de masse, tandis que la voix du principal accusé pouvait à peine se faire entendre – bien que Robert Lepage soit l'un des dramaturges les plus prolifiques du Québec. Même isolé, ce dernier a maintenu une position de principe sur l'art, écrivant par exemple sur sa page Facebook: «À partir du moment où il ne nous est plus permis de nous glisser dans la peau de l'autre, où il nous est interdit de nous reconnaître dans l'autre, le théâtre s'en trouve dénaturé, empêché d'accomplir sa fonction première, et perd sa raison d'être.»

La campagne pour discréditer Kanata ressemblait étrangement à un *remake* de l'affaire SLĀV. Un article du *Devoir* en date du 11 juillet annonçant le projet Kanata contenait une entrevue avec Ariane Mnouchkine qui a littéralement fait bondir les «leaders autochtones».

«Nous, nous sommes acteurs, rien de ce qui est humain ne nous est indifférent», déclarait Mnouchkine. «Si "Nous, Juifs", si "Nous, Noirs", on commence à entrer dans ces schémas-là, par légitime amertume, par légitime indignation du passé», a-t-elle prévenu, «on va reproduire et d'une façon aussi irrémédiable des souffrances folles, absurdes.»

Trois jours plus tard, une vingtaine d'artistes et activistes autochtones publiaient une lettre ouverte intitulée «la réplique à Ariane Mnouchkine», qui a été abondamment citée dans les médias de masse sans une once d'esprit critique.

Après avoir exigé la présence d'acteurs autochtones, les signataires ne se gênent pas dans leur lettre pour exercer une forme de chantage à la recherche de subventions étatiques: «La compagnie Ex Machina profite déjà de financements du Conseil des arts et lettres du Québec et du Conseil des arts du Canada», écrivent-ils. «Nous savons qu'elle peut également obtenir des subventions dédiées aux projets culturels en collaboration avec les Autochtones».

Les deux semaines qui ont suivi la publication de cette lettre ouverte ont été dominées par une campagne systématique dans les médias, où des «représentants» autochtones défilaient les uns après les autres dans les stations radio, studios de télévision et bureaux de rédaction pour adresser un ultimatum à Lepage et Mnouchkine: vous engagez des artistes autochtones ou pas de pièce!

Les enjeux plus larges

Revenant sur l'affaire après l'annulation de Kanata annoncée fin juillet, Ariane Mnouchkine a souligné que ce n'était pas simplement son projet conjoint avec Robert Lepage qui était en jeu. «Si on laisse dire qu'il n'y

a que telles communautés, tels peuples qui peuvent jouer leur histoire», a-t-elle averti, «un jour, des grands patrons vont dire qu'on n'aura plus le droit de jouer un président, un roi.»

Cette défense courageuse par Mnouchkine de la mission universelle de l'art aura sans doute contribué à la décision de Lepage, annoncée la semaine dernière, de maintenir les représentations de Kanata initialement prévues en décembre à Paris (celles au Québec demeurant annulées).

Mais la controverse SLĀV-Kanata a une signification sociale plus large. Comme l'a expliqué le *World Socialist Web Site* en janvier 2017, en réponse à une campagne similaire aux États-Unis sur la proportion de films et d'acteurs afro-américains qui auront droit à des Oscars ou la légitimité pour un acteur blanc de jouer le rôle de Michael Jackson:

«En général, la mise en avant de ces questions ne découle aucunement d'un sentiment démocratique ou politiquement progressiste. Elle ne reflète pas le désir de voir un traitement artistique des conditions de vie des travailleurs noirs, latinos ou immigrés et des pauvres, ou des images plus précises de la vie en général, mais plutôt les efforts de couches déjà prospères de la classe moyenne aisée pour acquérir plus de biens et plus de privilèges. De grosses sommes d'argent, des carrières, des studios entiers et plus encore sont en jeu.»

Un dernier point mérite d'être noté. Faisant référence lors d'une entrevue à l'état de la liberté artistique en France, Lepage rapportait ceci: «Il n'y a pas que les associations réactionnaires de droite, ou la morale, qui essaient de censurer ... l'exercice de création des artistes, il y a également maintenant la gauche», par exemple des associations féministes ou anti-racistes, «qui ont des causes très légitimes ... mais qui exercent à leurs manières une certaine forme de censure».

Lepage est un artiste sérieux, mais il n'est pas un homme politique de qui l'on attend une analyse précise des forces de classe en jeu. «La gauche» qu'il décrit ici avec un certain discernement est en réalité la pseudo-gauche. Celle-ci n'a rien de «gauche», ni de progressiste. Elle est constituée d'éléments privilégiés des classes moyennes qui sont utilisés par la classe dirigeante pour donner une couverture pseudo-humanitaire aux guerres impérialistes et pour désorienter politiquement les travailleurs – en particulier avec la promotion du type de politique identitaire qu'on a pu voir avec l'affaire SLĀV-Kanata.

Kanata et la controverse

Par Vincent Morreale · 18 septembre 2018

Un nouveau coup de théâtre pour la pièce de Robert Lepage, de retour à Paris.



Image par Michel Laurent, Théâtre du Soleil

Suite à la décision initiale d'annuler le projet théâtral *Kanata* de Robert Lepage due à la pression sociale et aux controverses alimentées par les médias ainsi que différents acteurs de la communauté autochtone, celui-ci revoit le jour au Théâtre du Soleil à Paris. Rappelons-nous que la pièce a été sous les feux des projecteurs en raison des polémiques entourant l'absence de comédiens autochtones quand cette même pièce vise à présenter une version de l'histoire du Canada à travers les relations entre les colons et les Premières Nations. Dans une lettre ouverte publiée dans *Le Devoir*, des membres de la communauté autochtone indiquent qu'ils se sentent «invisibles»:

«L'un des grands problèmes que nous avons au Canada, c'est d'arriver à nous faire respecter au quotidien par la majorité, parfois tricotée très serré, même dans le milieu artistique. Notre invisibilité dans l'espace public, sur la scène, ne nous aide pas. Et cette invisibilité, madame Mnouchkine et monsieur Lepage ne semblent pas en tenir compte, car aucun membre de nos nations ne ferait partie de la pièce. Nous ne souhaitons pas censurer quiconque. Ce n'est pas dans nos mentalités et dans notre façon de voir le monde. Ce que nous voulons, c'est que nos talents soient reconnus, qu'ils soient célébrés aujourd'hui et dans le futur.»

Cette lettre est signée par près de vingt autochtones, dont l'auteure Maya Cousineau Mollen, la réalisatrice Kim O'Bomsawin, et André Dudemaine, directeur de *Terre en vue*, un groupe qui fait la promotion de la culture autochtone et organise le festival annuel des Premières Nations.

L'arrivée du Théâtre du Soleil

Dans un communiqué de presse, le théâtre parisien annonce «[avoir] décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création du spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre « Kanata – épisode 1 : La controverse ». De son côté, Ex Machina, la compagnie de Robert Lepage, indique que le Théâtre du Soleil financera lui-même la pièce. En tant que directeur, Robert Lepage s'investira personnellement dans le projet sans profiter d'un cachet quelconque. Selon ce même communiqué, ce n'est qu'après la représentation du spectacle que ses détracteurs seront en mesure de le juger et le critiquer, quitte à en appeler à la sanction suprême, à savoir la «désertion de la salle.»

Le communiqué du Théâtre du Soleil ne précise cependant pas si le spectacle sera présenté au Canada. L'avenir nous dira ce qui adviendra de cette pièce, mais les tenants du travail de Lepage pourront se réjouir de voir la créativité de l'artiste démuselé, lui qui avait déploré que son travail soit accusé d'«appropriation culturelle» car la distribution était intégralement blanche.

Un message encore mal compris

L'artiste multidisciplinaire autochtone Émilie Monnet déplore tout de même le fait que plusieurs malentendus demeurent. Ayant signé la lettre ouverte et participé à la rencontre du 19 juillet, elle rappelle que les autochtones n'ont jamais demandé l'annulation du spectacle. «Malheureusement, malgré l'écoute de Robert Lepage et Ariane Mnouchkine, le public n'a pas vraiment entendu notre point de vue», témoigne celle qui prépare Okinum («barrage» en anishnabemowin), qui sera présenté à la salle Jean-Claude-Germain du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en octobre. «Le danger, c'est de répéter la même histoire qui exclut notre vision des choses, surtout quand il est question de sujets délicats comme les pensionnats et la disparition

LA QUINZAINE

THÉÂTRE

Le Théâtre du Soleil maintient Kanata face aux pressions

Le Théâtre du Soleil présentera bien le spectacle *Kanata* à partir du 15 décembre, dans le cadre du Festival d'automne à Paris. Le projet mené avec le metteur en scène québécois Robert Lepage avait été suspendu fin juillet, après une polémique. Des représentants de communautés autochtones du Canada mettaient en cause l'intention d'évoquer les relations entre les colonisateurs et les autochtones du Canada dans la mesure où le projet n'inclut pas d'artiste autochtone. «*Intimidation inimaginable dans un pays démocratique*», avait réagi Ariane Mnouchkine, face à l'accusation d'appropriation culturelle. La controverse avait conduit au retrait financier de coproducteurs. Le 5 septembre, le Théâtre du soleil a expliqué dans un communiqué que son spectacle ne viole aucune loi, n'outrage personne et que les artistes «*ne peuvent ni ne doivent accepter de se plier au verdict d'un jury multitudinieux et autoproclamé*». Robert Lepage a précisé qu'il ferait la mise en scène «*sans rétribution et à titre personnel*». Ni la polémique ni l'annulation n'ont suscité de débat en France, alors qu'au Québec, les réactions ont été vives.

Dans leur lettre ouverte, les protestataires pointaient l'invisibilité des artistes autochtones. Une tentative de conciliation a eu lieu. Le Théâtre du soleil a proposé d'accueillir un festival de théâtre autochtone. Robert Lepage a promis que les portes du théâtre le Diamant de sa compagnie Ex Machina leur seraient ouvertes. La controverse sur *Kanata* renvoie à une exaspération face aux inégalités de répartition des crédits à la production artistique, au Canada, quand on les analyse avec des critères communautaires. En France, si l'on utilisait des critères d'origine ethnique pour comparer les subventions, on ferait aussi apparaître des inégalités. Les politiques culturelles contournent la difficulté en parlant de rééquilibrage en faveur des «*quartiers*» ou de la jeunesse. C'est un des aspects de l'appel «*Décoloniser les arts*», en janvier 2016, pour sensibiliser les décideurs culturels à la situation des artistes «*racisés*». Ce collectif publie un livre qui mérite un débat. Leïla Cukierman, ancienne directrice de Théâtre d'Ivry-Antoine Vitez, y écrit : «*L'excellence minore les artistes racisés.e.s. Elle les discrimine en quantité. Elle les infériorise en qualité.*» | Y. P.

LE DOSSIER

« LES CULTURES
NE SONT LES
PROPRIÉTÉS
DE PERSONNE »

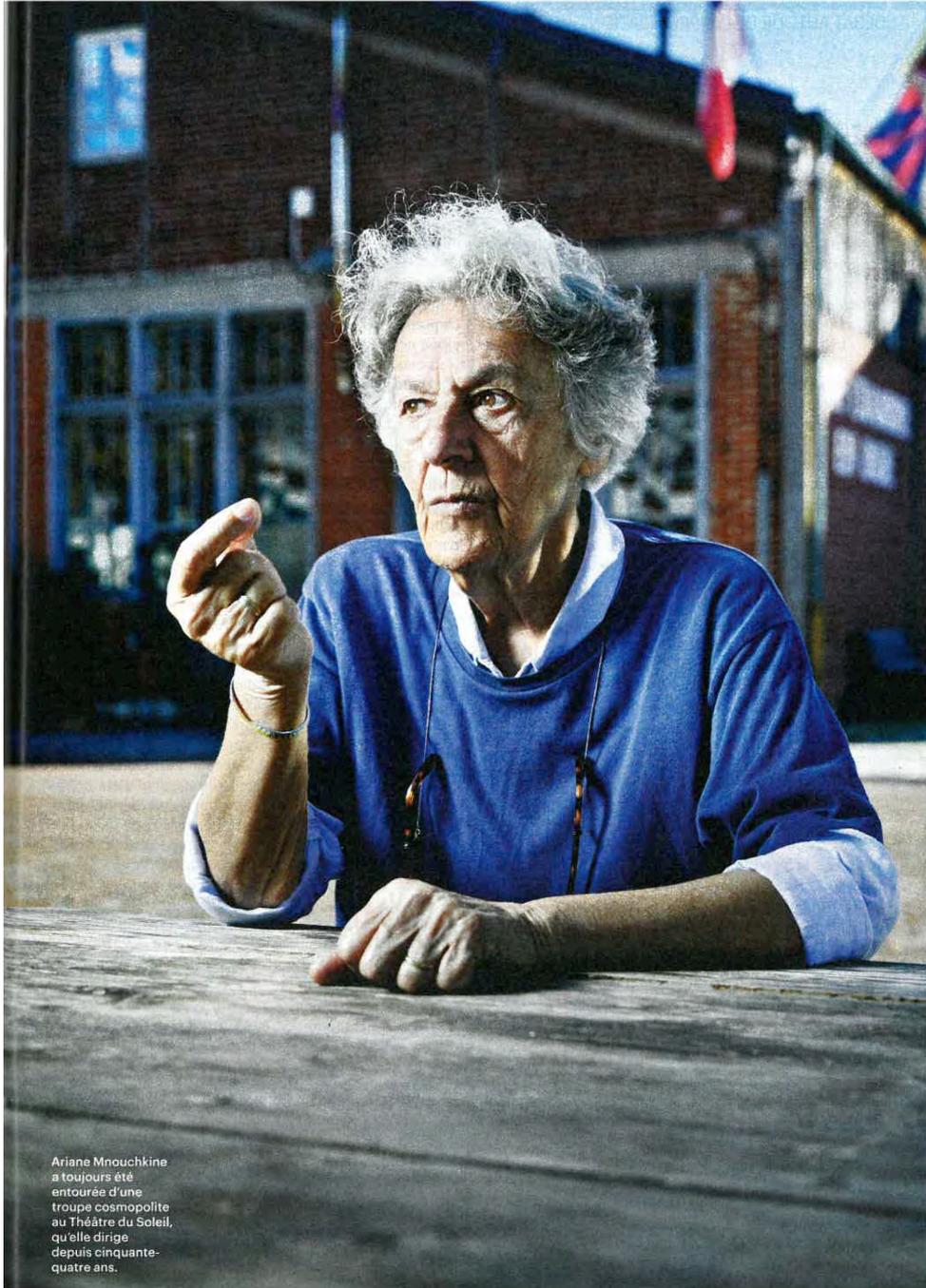
En juillet, alors que le metteur en scène canadien Robert Lepage prépare son spectacle *Kanata*, une lettre, signée par dix-huit artistes et intellectuels autochtones et douze de leurs alliés, non autochtones, déclenche une vive polémique. Le spectacle, joué par les acteurs du Théâtre du Soleil, que dirige Ariane Mnouchkine, doit traverser l'histoire du Canada en abordant les oppressions subies par les autochtones. Face à l'absence sur scène d'acteurs issus de leurs communautés, ces derniers dénoncent une « appropriation culturelle ». Dans la foulée, un coproducteur financier se retire du projet, poussant le metteur en scène à annuler la création de *Kanata* au Théâtre du Soleil, à Paris. C'était sans compter la ténacité de Robert Lepage et la détermination d'Ariane Mnouchkine. Fondatrice et directrice depuis 1964 du mythique Théâtre du Soleil, installé à la Cartoucherie de Vincennes, Ariane Mnouchkine, metteuse en scène, auteur, propose depuis toujours un théâtre généreux et populaire qui place l'humain au centre des représentations. Incarnées par une troupe cosmopolite – ses acteurs sont afghans, brésiliens, français, irakiens, syriens... –, ses créations prennent à bras-le-corps les tragédies, que celles-ci soient grecques ou shakespeariennes, antiques ou contemporaines. L'exil et les migrants, l'intégrisme et l'émancipation des femmes, la montée des dictatures et la résistance des peuples sont autant de sujets déployés au Théâtre du Soleil.

Qu'évoquent pour vous les termes « appropriation culturelle » ?

Ces termes n'évoquent rien pour moi car il ne peut y avoir appropriation de ce qui n'est pas et n'a jamais été une propriété physique ou intellectuelle. Or les cultures ne sont les propriétés de personne. Aucune borne ne les limite, car, justement, elles n'ont pas de limites connues dans l'espace géographique ni, surtout, dans le temps. Elles ne sont pas isolées, elles s'ensemencent depuis l'aube des civilisations. Pas plus qu'un paysan ne peut empêcher le vent de souffler

Une pièce traitant de l'histoire dramatique des autochtones du Canada peut-elle être montée sans leurs représentants ? C'est à cette question devenue polémique que se sont heurtés Robert Lepage, metteur en scène, et Ariane Mnouchkine, directrice du Théâtre du Soleil, à Paris. Celle-ci rappelle que l'histoire de l'humanité appartient à tout le monde.

Par Joëlle Gayot
Photo Léa Crespi pour Télérama



Ariane Mnouchkine a toujours été entourée d'une troupe cosmopolite au Théâtre du Soleil, qu'elle dirige depuis cinquante-quatre ans.

» sur son champ les embruns des semailles saines ou nocives que pratique son voisin, aucun peuple, même le plus insulaire, ne peut prétendre à la pureté définitive de sa culture. Les histoires des groupes, des hordes, des clans, des tribus, des ethnies, des peuples, des nations enfin, ne peuvent être brevetées, comme le prétendent certains, car elles appartiennent toutes à la grande histoire de l'humanité. C'est cette grande histoire qui est le territoire des artistes. Les cultures, toutes les cultures, sont nos sources et, d'une certaine manière, elles sont toutes sacrées. Nous devons y boire studieusement, avec respect et reconnaissance, mais nous ne pouvons accepter que l'on nous en interdise l'approche car nous serions alors repoussés dans le désert. Ce serait une régression intellectuelle, artistique, politique effrayante. Le théâtre a des portes et des fenêtres. Il dit le monde tout entier.

Que s'est-il passé dans l'histoire des autochtones qui puisse expliquer cette polémique ?

Je ne suis pas une historienne de la colonisation du Canada, mais relisons l'histoire. Une spoliation insidieuse, puis violente. Des trahisons sans fin. Des promesses jamais tenues. Des traités jamais respectés. Et, en 1867, au moment de l'indépendance, un traitement génocidaire des Premières Nations. Une exclusion, puis une marginalisation systématique. Et – ce qui a laissé, peut-être, les traces les plus profondes – un véritable assaut de l'Eglise catholique et de l'Etat canadien contre la culture autochtone, en éliminant la participation des parents et de la collectivité au développement intellectuel, culturel et spirituel de leurs enfants au moyen du système de ces tristement célèbres pensionnats où l'on pratiquait, sur les enfants enfermés, une assimilation forcée, imbécile, sadique, abusive, violeuse, inimaginable. Comparable à ce qui s'est passé en Australie avec les enfants aborigènes. Système qui, au Canada, a duré jusqu'en 1996, c'est-à-dire hier. Donc beaucoup de choses effroyables qui, malgré des efforts indéniables ces dernières années, ne se réparent pas d'un claquement de doigts. Les revendications légitimes des autochtones sont légion et dépassent largement cette polémique, qui n'est pas due seulement à un groupe de leurs artistes – qui, d'ailleurs, et je tiens à le redire, ne visait pas l'annulation de *Kanata*, mais aussi, et sinon plus, à un mouvement de pensée vindicatif prônant le « retour du bâton » plutôt que, après celui de la réparation, le long et difficile chemin de la réconciliation que la majorité des autochtones parcourent avec détermination et exigence.

Etes-vous inquiète de la tournure prise par les événements ?

Un peu, je l'avoue. On est en train d'ériger des enclos, à l'intérieur desquels on voudrait séparer les identités réduites à elles seules. Pour mieux les classer ? A l'infini ? Le 22 septembre 1933, à l'initiative de Joseph Goebbels et via la création de la Chambre de la culture du Reich, les artistes juifs

sont exclus du monde culturel et ne peuvent plus se produire que dans des manifestations destinées à des publics juifs. Pas de panique, je ne traite personne de nazi, en l'occurrence, mais lorsqu'on examine ma troupe selon des critères ethniques, je rappelle ce qu'ont fait les nazis. Je sonne un petit tocsin. Attention à certains voisinages de pensée ou de méthode. Même involontaires.

Comment les artistes peuvent-ils réagir ? Appelez-vous à une mobilisation ?

La première des censures est notre peur. Etre accusé de racisme fait très peur, nos accusateurs le savent. Ils en jouent. Mais une fois que nous savons, en conscience, que nous ne le sommes pas et que notre travail, la composition du groupe au sein duquel nous créons des œuvres depuis tant d'années, bref, que toute notre vie le prouve, nous devons refuser qu'à la seule lumière de la composition ethnique de la distribution, avant même d'avoir vu nos spectacles, on nous dise qu'ils sont spoliateurs et racistes, donc criminels. Nous avons tous des yeux, des oreilles, des mémoires, des légendes, donc tous des parentés multiples. Nous ne sommes pas « que » français ou « que » blancs. Ou « que » autochtones. Devons-nous nous résigner à une malédiction atavique, de

« Toutes les cultures, sont nos sources. Le théâtre a des portes et des fenêtres. Il dit le monde tout entier. »

dimension biblique, qui courrait de génération en génération ? Sommes-nous, pour toujours, dans les siècles des siècles, des racistes et des colonialistes, ou sommes-nous des êtres humains, porteurs d'universalité, tout comme les Noirs, les Juifs, les Arabes, les Khmers, les Indiens, les Afghans, les Amérindiens, dont nous voulons parfois raconter les épopées et qui, comme nous, bien avant leurs particularités cultu-

relles, portent en eux cet universel humain ? Et puis, qui a intérêt à déchirer la société, justement de cette façon-là ? En quoi cette tribalisation générale va-t-elle affaiblir le capitalisme sauvage qui ruine notre planète ? En quoi va-t-elle freiner la glotonnerie des multinationales ? A quoi sert-elle ? En quoi va-t-elle nous redonner le sens et l'amour du bien commun ? Pourquoi certains idéologues tentent-ils de duper notre jeunesse en profitant négativement de son idéalisme, de sa générosité et de sa soif de solidarité et d'humanité ?

Qui sont ces idéologues ?

Je n'ai pas à les nommer. Par leurs réponses et leurs attaques, je le crains, ils montreront qu'ils se sont reconnus.

Ne s'agit-il pas d'un dialogue de sourds ?

C'est pis qu'un dialogue de sourds. C'est un procès, où chaque mot de la défense est retourné et ajouté au réquisitoire de procureurs autodésignés. Il faudrait slalomer en permanence entre des mots interdits, de plus en plus nombreux. Comment parler sincèrement, avec confiance, si chaque mot peut devenir, au gré de l'interlocuteur, un indice incriminant, révélateur de notre ignominie ? Sous la surveillance de tels commissaires, comment échapper à la langue de bois, aux clichés, puis à l'hypocrisie et finalement au mensonge obligatoire ?

À VOIR

Kanata – Episode I

– La Controverse, un spectacle du Théâtre du Soleil et de Robert Lepage, du 15 décembre au 17 février, dans le cadre du Festival d'automne, La Cartoucherie de Vincennes, Paris 12^e.

Est-il possible de se soustraire à la culpabilisation ?

Une fois que tous les chemins de réparations matérielles, législatives, symboliques auront été parcourus et que ces réparations, toujours imparfaites et insuffisantes, auront été définitivement obtenues, il nous faudra bien encore reconnaître que nous sommes coupables de beaucoup de choses, mais pas de tout, pas tout le temps et pas pour toujours. Le chemin est identique pour ceux qui sont, ou se pensent, victimes, car il peut y avoir de l'indécence à faire sienne, à trop s'approprier, la souffrance d'un aïeul. Les petits-enfants de déportés, dont je suis, n'ont pas souffert ce qu'ont souffert leurs grands-parents ou arrière-arrière-grands-parents. Je ne peux pas bâtir sur le destin de mes aïeux une amertume et une haine éternelles, haine et amertume que mes grands-parents morts à Auschwitz n'auraient pas voulu me léguer – ils m'aimaient trop, j'en suis sûre, pour vouloir m'infliger la douleur de haïr. Je ne peux pas me targuer de leur héritage pour rendre coupable la terre entière et interdire à une jeune actrice, allemande, innocente de ce qu'a pu commettre son arrière-grand-père à l'égard du mien, de jouer Anne Frank, du moment qu'elle a du talent et la force morale de le faire.

Quel est votre état d'esprit, aujourd'hui ?

Lors d'une réunion à Montréal, en juillet, nous avons cherché, Robert et moi, à nous faire entendre des artistes autochtones qui avaient fait part de leur incompréhension, pour ne pas dire de leur désapprobation, devant l'absence d'acteurs et d'actrices autochtones dans la distribution de *Kanata*. Il nous a fallu rappeler encore et encore que ce spectacle était répété et produit en France, avec des acteurs d'origines très diverses, réfugiés d'abord, puis résidents en France, puis devenus français, pour la plupart, ces dernières années. Bon nombre d'artistes qui nous recevaient ce soir-là avaient entendu vaguement parler du Soleil mais ignoraient tout de son fonctionnement et de ses principes. La réunion s'est déroulée dans une atmosphère respectueuse, de part et d'autre, et je pense que nous avançons sur le chemin difficile de la compréhension et de la réconciliation. Cette rencontre, dont je me souviendrai toute ma vie avec une émotion très spéciale, dura plus de cinq heures et demie, mais il nous aurait fallu, il nous faudra, plus de temps encore. Nous le prendrons, ce temps. Nous l'avons promis. Mais le lendemain matin, attaquèrent et frappèrent tous ceux qui ne voulaient surtout pas que cette réunion, à laquelle ils n'avaient pas assisté, aboutisse à une entente. Et, je l'admets aujourd'hui, Robert et moi avons été en proie à la sidération face à la puissance d'intimidation et de désinformation de certaines tribunes ou blogs et aussi des accusations de toutes sortes qui jaillissaient sur les réseaux sociaux, où sévissent une multitude d'anonymes. Après l'annonce de l'annulation, beaucoup des artistes autochtones rencontrés ce soir-là ne cachèrent pas leur désappointement et même leur désapprobation devant une issue qu'ils n'avaient jamais demandée. Nous nous sommes donc ressaisis et avons décidé que la meilleure réponse serait le premier épisode du spectacle lui-même.

Cosignerez-vous avec Robert Lepage cet épisode du spectacle ?

Non. Mais je cosigne le manifeste que représente le fait de jouer ce spectacle ●



Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 221725



Date : octobre 2018
Page de l'article : p.108



Pas touche à mon Histoire

Il voulait témoigner des souffrances des Afro-Américains et des Amérindiens, mais il a été censuré par ceux-là mêmes qu'il entendait défendre. Coup sur coup, à la suite de pressions et de manifestations, le Québécois Robert Lepage a dû annuler deux spectacles, *Slav* et *Kanata*. Motif : les associations représentant les minorités n'y ont vu que « racisme » et « appropriation culturelle », relate le journal *la Presse*. En clair, on reproche au metteur en scène de faire raconter par des Blancs une histoire qui ne serait pas la leur... Vous avez dit racisme ?



L'entretien de Mathieu Bock-Côté Justin Trudeau, le laborantin du progressisme mondialisé

Propos recueillis par **Alain de Benoist**

Chroniqueur au *Journal de Montréal*, Mathieu Bock-Côté est sans doute l'observateur le plus mordant de la vie politique canadienne. Avec une conviction : le multiculturalisme a d'abord été pensé pour nier l'existence du peuple québécois. Le sociologue a beaucoup à dire sur Justin Trudeau, Premier ministre du Canada depuis novembre 2015.

ÉLÉMENTS : D'où vient donc Justin Trudeau, cet étrange personnage ? Son élection a-t-elle marqué une rupture dans l'histoire politique du Canada ? La comparaison que l'on fait parfois avec Tony Blair, Mario Monti ou Emmanuel Macron vous paraît-elle justifiée ?

MATHIEU BOCK-CÔTÉ. Justin Trudeau est d'abord le fils de Pierre Elliott Trudeau (1919-2000), certainement le Premier ministre canadien (de 1968 à 1979, puis de 1980 à 1984) le plus important de la deuxième moitié du XX^e siècle, dans la mesure où c'est lui qui a refondé le régime fédéral en 1982 en donnant sa propre réponse à la crise constitutionnelle que le Canada traversait depuis les années 1960 et qui a failli le pousser à l'éclatement. C'est lui qui a posé les bases du Canada post-national et multiculturaliste tel que nous le connaissons aujourd'hui. Si j'insiste autant sur la figure du père c'est que, dépouillé de son nom de famille, Justin Trudeau ne serait pas grand-chose. Longtemps, on l'a vu comme un fils à papa

égaré dans la politique fédérale. Rares sont ceux qui imaginaient d'ailleurs sa victoire en 2015 : il a profité d'une conjoncture électorale absolument improbable, qui relève moins du destin que de l'accident. Toutefois, et j'imagine que nous aurons l'occasion d'y revenir, il représente moins une rupture dans l'histoire politique récente qu'une forme de radicalisation du régime canadien de 1982.

Justin Trudeau appartient effectivement à la grande famille du social-libéralisme diversitaire. C'est un progressiste à part entière. Mais la comparaison Macron-Trudeau mérite qu'on la nuance. Les deux sont membres du parti de la mondialisation heureuse, embrassent la « diversité » comme une richesse et se montrent généralement favorables aux différentes réformes sociétales. Mais les deux hommes ne sont pas du même niveau. Pour le dire poliment, Trudeau ne se distingue pas par sa puissance intellectuelle. Il ne sait que répéter des slogans,

toujours les mêmes, et croit par-là penser et inspirer. Il se rapproche davantage de la vedette brillant dans le *star system* mondialisé que de l'homme politique. On ne saurait dire la même chose d'Emmanuel Macron.

ÉLÉMENTS : Le « politiquement correct » règne aujourd'hui partout, du moins au sein de la nouvelle classe politico-médiatique. Mais Trudeau semble en ce domaine être à l'avant-garde, au point d'apparaître dans le monde comme le représentant le plus emblématique d'une société qui se veut tout à la fois « multiculturelle », « diversitaire » et « inclusive ». Incarnation typique ou caricature ? Comment expliquer cette volonté encore jamais vue de faire du Canada le premier pays à refuser d'avoir la moindre identité, le premier laboratoire d'un monde post-national ?
MATHIEU BOCK-CÔTÉ. À l'origine, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, le multiculturalisme canadien avait

Justin Trudeau, nom propre. 1) Schtroumpf du Grand Nord ; 2) néant incarné, aporie soluble dans un capitalisme trans qui nous viendrait du futur ; 3) « Monsieur selfie » ; 4) antiphobe universel : antiraciste, anti-sexiste, anti-homophobe ; 5) avec options : inclusif et intersectionnel.

pour vocation de dissoudre les aspirations nationales du Québec: de peuple fondateur, le Québec devenait minorité ethnique sans droit à l'autodétermination. Mais à partir du début des années 1990, le multiculturalisme est devenu progressivement l'idéologie officielle du Canada. En fait, le Canada contemporain s'est construit en reniant son imaginaire historique dualiste, qui mettait en scène la relation conflictuelle mais fondatrice entre le Canada anglais et le Canada français – on parlerait plutôt aujourd'hui du peuple québécois. Il est passé d'une légitimité historique à une légitimité utopiste. Le Canada en est venu à se percevoir comme le laboratoire de l'utopie diversitaire à la manière du premier pays post-national. Certes, cette vision est toujours portée avec plus d'ardeur par les libéraux, alors que les conservateurs s'y soumettent sans nécessairement y mettre de l'enthousiasme. Lorsque Justin Trudeau a gagné les élections en octobre 2015, le pays venait de trouver un Premier ministre en accord intime avec sa fondation idéologique.

Au lendemain de son élection, Justin Trudeau a expliqué dans un entretien au *New York Times* qu'à son avis, le Canada était un pays sans noyau identitaire qui ne se définirait que par sa diversité, ou devrait-on dire, par sa quête d'une toujours plus grande diversité, ce qui le pousse par exemple à accepter et même à célébrer un symbole comme le *niqab*, qui devient pour la classe politique le symbole de l'ouverture canadienne. Plus largement, le Canada se voit de plus en plus comme une superpuissance morale censée incarner l'avenir radieux d'une humanité réconciliée avec la diversité. Il y aurait un modèle canadien valable pour la Terre entière. Le Canada ne serait pas seulement un meilleur pays que les autres: il représenterait la prochaine étape de l'humanité.

ÉLÉMENTS : L'actualité récente montre que le Québec est encore plus atteint que la France en matière de folies identitaires ethnocistes. En témoigne l'extravagante polémique suscitée cet

été par l'annulation de deux pièces du dramaturge Robert Lepage, qui se voulaient l'une et l'autre une contribution à la « repentance » occidentale, mais qui n'en ont pas moins été critiquées avec la plus extrême virulence au seul motif que leur auteur était un Blanc qui, en défendant la cause des descendants d'esclaves, se rendait coupable d'« appropriation culturelle » (sic) ! Qu'en pensez-vous et quels autres exemples caractéristiques pourriez-vous donner ?

MATHIEU BOCK-CÔTÉ . Il s'agissait d'un grand moment de délire, mais aussi d'un moment révélateur de la régression de la liberté d'expression dont nous sommes témoins en Amérique du Nord, sous la pression d'un politiquement correct qui ne cesse de se radicaliser. Nous sommes témoins d'une racialisation sans précédent des rapports sociaux, qui nous vient pour l'essentiel de l'extrême gauche raciale et identitaire américaine. Comme vous le mentionnez, *SLAV* de Robert Lepage a été annulé parce qu'un groupuscule raciste noir ne tolérerait pas que des Blancs reprennent des chants d'esclaves. Les organisateurs du Festival international de Jazz de Montréal qui avaient programmé la pièce s'en sont même excusés, sous prétexte qu'ils auraient heurté la sensibilité de communautés minoritaires. Par ailleurs, quelques semaines

AU LENDEMAIN DE SON ÉLECTION, JUSTIN TRUDEAU A EXPLIQUÉ QUE LE CANADA ÉTAIT UN PAYS SANS NOYAU IDENTITAIRE QUI NE SE DÉFINIRAIT QUE PAR SA QUÊTE D'UNE TOUJOURS PLUS GRANDE DIVERSITÉ

plus tard, une autre pièce de Lepage, *Kanata*, mettant en scène l'histoire canadienne du point de vue des autochtones, et non du point de vue des « Blancs », mais qui n'intégrait pas d'autochtones à la production, a été annulée.

La logique est toujours la suivante: devant un spectacle, un groupuscule, prétendant représenter une catégorie de la population que la sociologie victimaire présente comme exclue ou discriminée,

s'insurge se dit offensé et exige son annulation. C'est une morale de censure qui s'installe sous le signe de la vertu diversitaire. Les groupuscules en question réclament un droit de veto pour tout projet artistique dans lequel ils se croient concernés. Chacun veut nous imposer sa définition du blasphème, Mais cela peut aussi le pousser à vouloir déboulonner une statue, parce que les souvenirs qu'elle évoque sont désormais jugés insoutenables, comme on l'a vu à Victoria, en Colombie-Britannique, au mois d'août, quand le conseil municipal a fait tomber celle de John A. Macdonald, le plus important des pères fondateurs de la confédération canadienne en 1867, à cause de sa politique amérindienne, par ailleurs terriblement regrettable. Tant qu'à parler le langage de l'époque, forçons un néologisme: nous sommes peut-être témoins d'une montée spectaculaire de l'occidentalophobie.

ÉLÉMENTS : Dans une chronique publiée dans Le Figaro, vous disiez que l'affaire Lepage atteste l'« américanisation mentale de la société québécoise ». Quel sens donnez-vous à ce terme ? Pourquoi depuis maintenant un demi-siècle, toutes les monstruosités engendrées par le « politiquement correct » nous arrivent-elles toujours de l'autre côté de l'Atlantique, avec une nette accélération depuis les années 2000 ? Doit-on l'attribuer à une influence conjoncturelle, qui aurait d'abord pris forme sur les campus, ou bien faut-il y voir tout simplement un avatar postmoderne d'une mentalité puritaine qui n'a finalement guère varié depuis l'époque des sorcières de Salem ?

MATHIEU BOCK-CÔTÉ . Par américanisation mentale, j'entends que nous nous faisons imposer une grille de lecture de notre société absolument étrangère à notre réalité. Pour moi, cette américanisation des mentalités est d'abord portée par l'Université américaine, qui exporte un appareil conceptuel vite repris dans les sciences sociales et les groupes militants, qui parviennent ensuite à l'imposer, avec la complicité des médias, à la société tout entière. Nous analysons de plus en plus la société québécoise à partir de catégories élaborées pour penser la part la plus traumatique de l'expérience américaine.

Appliquée au Québec, cette grille de lecture dénature complètement notre so-



© Prodec Loggare - COMEIO

Les deux font la paire, le président français et le Premier ministre canadien. Mais rendons grâce à Emmanuel Macron, s'il est dangereux, il est loin d'être idiot.

ciété, qui ne s'est pas clivée historiquement selon des lignes raciales mais linguistiques. Il n'y a aucun sens, par exemple, à parler, comme on le fait de plus en plus souvent, de la majorité blanche au Québec, en fondant dans une même catégorie les francophones et les anglophones, surtout quand on sait que les premiers, longtemps, étaient dans une situation de subordination sociale et économique telle qu'un écrivain comme

MÊME SI LES TEMPS N'Y SONT PAS FAVORABLES, L'INDÉPENDANCE DEMEURE UNE NÉCESSITÉ VITALE POUR LE PEUPLE QUÉBÉCOIS. J'OSE CROIRE QUE, TÔT OU TARD, IL REDÉCOUVRIRA LA CONTRADICTION FONDAMENTALE ENTRE LA DÉFENSE DE SON IDENTITÉ ET SON APPARTENANCE AU CANADA

Pierre Vallières a pu les qualifier de « nègres blancs d'Amérique », alors que les seconds étaient comparés par René Lévesque à des Rhodésiens. Et pourtant, on accuse aujourd'hui les Québécois francophones de racisme systémique, on dé-

nonce la blancheur de leurs institutions, et ainsi de suite.

Le racialisme est une lubie : les Québécois ne sont pas des Canadiens anglais, les Russes ne sont pas des Ukrainiens, les Espagnols ne sont pas des Portugais, et ainsi de suite. De même, les Haïtiens ne sont pas des Afro-Américains, qui ne sont pas des Maliens ou des Congolais. Mais puisque ce racialisme vient de « gauche » et justifie surtout le procès haineux des « blancs », on laisse passer.

Cette racialisation des rapports sociaux est non seulement déréalisante : elle est aussi toxique. Laissez-moi vous donner un exemple, naturellement tiré du contexte québécois qui nous ramène à la controverse entourant SLAV. Les jeunes militants qui se sont levés contre la pièce prétendent s'inscrire dans une mémoire transnationale de l'esclavage à laquelle ils rattachent de manière fantasmagorique l'histoire de la Nouvelle-France, parce que de manière tout à fait marginale, il était pratiqué dans la colonie. Ces militants, qui analysent leur situation à la lumière de l'expérience des Noirs américains (de ce point de vue, cette dérive recoupe celle que vous connaissez dans vos banlieues, avec les Indigènes de la République), vivent dans un monde parallèle : la communauté noire présente au Québec s'est formée essentiellement à partir des années 1970 avec l'arrivée chez nous d'immigrants et de réfugiés qui cherchaient au Québec une société prospère protégeant leurs libertés. Leur adhésion à la mé-

moire de l'esclavage, je le redis, est fantasmagique. À travers cela, nous créons artificiellement une question noire au Québec, comme si notre pays n'était qu'un calque enneigé de l'Alabama.

ÉLÉMENTS : Comme vous le savez, le « multiculturalisme », objet de votre avant-dernier livre (*Le multiculturalisme comme religion politique*, Cerf, 2016) n'a pas exactement le même sens en France et ailleurs, puisque parmi les plus chauds partisans de l'ouverture des frontières aux « migrants », on compte chez nous beaucoup de gens qui combattent au nom de la tradition laïque et de l'universalisme « républicain ». Vous qui naviguez constamment entre Paris et Montréal, comment vivez-vous cette contradiction et quels enseignements en tirez-vous ?

MATHIEU BOCK-CÔTÉ . Je crois qu'il est possible, néanmoins, de formuler une définition relativement cohérente du multiculturalisme, valable pour les deux côtés de l'Atlantique. Qu'elle se réclame ou non ouvertement de ce concept, la logique mise de l'avant par le parti diversitaire est celle de l'inversion du devoir d'intégration, et plus largement, de la déconstruction de tous les systèmes normatifs traditionnels, dans la mesure où chaque fois, la norme est pensée comme un principe discriminant créateur d'exclusion. Le multiculturalisme s'accompagne d'une campagne permanente de rééducation idéologique de la population et d'un dispositif de censure pour disqualifier moralement ceux qui le contestent. Pour répondre directement à votre question, je crois que nous arrivons à ce moment très particulier de l'histoire où un certain contractualisme radicalisé se défait sous nos yeux. Une nation ne saurait se définir exclusivement par un texte juridique, non plus que par de simples « valeurs ». La République, si on la réduit à un principe universel désincarné, a peu de chance de contenir le multiculturalisme. On ne saurait plus longtemps occulter la part fondamentale de la culture, qui représente le substrat identitaire d'une nation. Naturellement, des immigrants peuvent se joindre à un pays : une culture n'est pas étanche. Elle n'est pas non plus un flux absolument insaisissable et indéfinissable. C'est en s'y intégrant, selon la vieille maxime qui veut qu'à Rome, on fasse comme les Romains, qu'on s'intègre vraiment à un peuple. Mais cela n'est prati-

quement pas possible dans un contexte d'immigration massive, ce pour quoi il faut urgemment rompre avec ce principe.

ÉLÉMENTS: En France, beaucoup en sont restés au célèbre « Vive le Québec libre! » lancé par de Gaulle lors de sa tournée canadienne de 1967. Depuis, les choses ont beaucoup changé. La priorité pour le maintien de l'identité du Québec n'est plus seulement de se défendre face au monde anglophone, mais de ne pas être considéré comme une minorité parmi d'autres au sein du Canada. Quelles ont été les grandes lignes de cette évolution? Et pourquoi le Québec a-t-il jusqu'à présent échappé à la tentation populiste?

MATHIEU BOCK-CÔTÉ. La Révolution tranquille des années 1960 était d'abord une formidable poussée d'affirmation nationale. Un peuple colonisé décidait de devenir maître chez lui. Deux projets politiques se sont dégagés: l'indépendance du Québec ou l'obtention d'un statut particulier dans la fédération. Résultat: les nationalistes se sont divisés, alors qu'ils représentaient l'immense majorité de la population, et c'est une troisième option, fondamentalement hostile au nationalisme québécois, qui s'est imposée, celle de Pierre Elliot Trudeau, dont nous avons déjà parlé. Pour Trudeau, le nationalisme québécois était rétrograde et il devait être maté et civilisé par le fédéralisme canadien, qui lui imposerait de l'extérieur un cadre démocratique auquel il ne saurait accéder de lui-même. Il fallait que les Québécois se voient désormais comme des Canadiens francophones habitant la province de Québec.

Dans la perspective multiculturaliste, le peuple québécois n'est qu'une communauté ethnique issue de l'immigration parmi d'autres – nous sommes tous des immigrants, c'est la doctrine officielle. Les Québécois se voyaient comme un peuple sur deux, ils ne sont plus qu'une minorité sur mille. Et quand les Québécois tiennent à rappeler qu'ils sont une nation, par exemple en voulant mettre en place un véritable modèle alternatif d'intégration des immigrants, pour qu'ils prennent le pli de la majorité historique francophone, ils sont accusés de suprémacisme ethnique. Le régime canadien repose en quelque sorte sur un procès toujours reconduit contre l'existence même du peuple québécois.

Pour ce qui est de la tentation populiste, les choses sont plus complexes. Il y a eu,

**JE NE PARVIENS PAS À
ACCEPTER QUE LE PEUPLE
QUÉBÉCOIS DEVIENNE CHEZ
LUI UN RÉSIDU HISTORIQUE,
COMME SI LA GRANDE
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE
FRANÇAISE DEVAIT
CULMINER, NON PAS DANS
LA FORMATION D'UN ÉTAT
INDÉPENDANT, MAIS AVEC
UNE EXISTENCE FOLKLORIQUE,
TRISTE À VOIR, CELLE D'UN
PEUPLE MORT**



Mathieu Bock-Côté s'est imposé de part et d'autre de l'Atlantique comme l'un des observateurs les plus avisés de notre temps.

depuis une dizaine d'années, une forme de révolte douce (la crise des accommodements raisonnables de 2006 à 2008 en a été un bon exemple) qui s'exprime de mille manières, à la fois à la radio et dans les urnes, mais cela dans une culture politique globalement tranquille, qui se méfie de la radicalité, et dans le cadre d'un système électoral qui entrave globalement la formation de nouveaux partis. Mais sur le fond des choses, les Québécois préfèrent généralement se réfugier dans l'apolitisme que d'entrer ouvertement en révolte. Ils sont plus doués pour faire le gros dos par gros temps plutôt que pour redresser l'échine.

ÉLÉMENTS: Ceux qui se souviennent de la « loi 101 » de 1977 et des mesures de protection prises par le Parti québécois de René Lévesque restent convaincus de la formidable vitalité de la langue

française au Québec. Vous êtes, je crois, un peu moins optimiste. Sur ce plan, où en est-on?

MATHIEU BOCK-CÔTÉ. Au moment où je vous réponds [26 août 2018], le Parti québécois, le grand parti souverainiste fondé en 1968, se dirige vers une défaite historique. On envisage même son effondrement électoral. S'il parvient à constituer un groupe parlementaire, il poussera un immense cri de soulagement et sera en droit de se réjouir. Cette crise du souverainisme est indissociable d'une décomposition en profondeur de l'identité québécoise, qui a été marquée par les défaites politiques à répétition des dernières décennies. Un peuple n'échoue pas à obtenir son indépendance sans en payer le prix. Certains ressorts intimes de l'identité québécoise semblent aujourd'hui brisés. La vieille tentation de la mort qui hante l'imaginaire historique québécois et dont parlait Jean Bouthillette resurgit. De plus en plus de Québécois voient dans leur identité, non plus une médiation leur permettant d'accéder à l'universel, à partir d'une aventure historique tout à fait particulière, mais un fardeau, dont ils rêvent secrètement de se délivrer pour se fondre dans l'empire américain, comme s'ils n'en pouvaient plus d'incarner la différence en Amérique. À Montréal, les immigrants s'anglicisent et les Québécois francophones eux-mêmes ont souvent tendance à passer au français, qui n'est plus vu comme un marqueur de déclassement social, mais comme un code témoignant d'une participation au cosmopolitisme montréalais. Montréal, en fait, se détache mentalement du reste du Québec.

Mais je refuse de désespérer. Je ne parviens pas à accepter que le peuple québécois devienne chez lui un résidu historique condamné à une forme de survivance misérable, comme si la grande histoire de l'Amérique française devait culminer, non pas dans la formation d'un État indépendant, mais avec une existence folklorique, triste à voir, celle d'un peuple mort. Même si les temps n'y sont pas favorables, l'indépendance demeure une nécessité vitale pour le peuple québécois, qui continue de se préoccuper de son avenir à travers les questions identitaires comme la laïcité ou l'immigration. J'ose croire que tôt ou tard, il redécouvrira la contradiction fondamentale entre la défense de son identité et son appartenance au Canada. ▀

Dans les coulisses du mythique Théâtre du Soleil

Par SYLVIE MOUSSEAU

jeudi 11 octobre 2018



VINCENT MANGADO ET DOMINIQUE JAMBERT DU THÉÂTRE DU SOLEIL OFFRENT UN STAGE DE FORMATION AUX COMÉDIENS ACADIENS. ON APERÇOIT AUSSI SUR LA PHOTO LE DIRECTEUR DE SATELLITE THÉÂTRE MARC-ANDRÉ CHARRON. - ACADIE NOUVELLE: SYLVIE MOUSSEAU

Un Arménien qui joue un Pakistanais, un Chilien qui incarne un Indien ou encore un Français dans la peau d'un Britannique; les cultures n'appartiennent à personne, considèrent les comédiens du Théâtre du Soleil, dont le travail repose beaucoup sur la force créatrice collective.

Fondé à Paris en 1964, le Théâtre du Soleil figure parmi les rares troupes de théâtre qui emploie encore une équipe permanente. Ils sont environ 70 personnes d'une trentaine de nationalités différentes, incluant une quarantaine de comédiens, à oeuvrer au sein de cette compagnie qui propose un théâtre engagé s'appuyant sur le travail collectif. C'est cette compagnie qui crée avec Robert Lepage le spectacle *Kanata* ayant suscité une polémique en raison de l'absence de comédiens autochtones. Invités par Satellite Théâtre, deux comédiens de la troupe Dominique Jambert et Vincent Mangado sont de passage à Moncton afin d'offrir des stages de formation à une quinzaine d'acteurs de l'Acadie.

Les cultures ne sont les propriétés de personne, a affirmé la directrice et fondatrice de la compagnie Ariane Mnouchkine dans une entrevue à Télérama en réponse à la controverse entourant *Kanata* et l'appropriation culturelle.

«L'appropriation culturelle pour nous, c'est abstrait comme l'air qu'on respire. On ne peut pas privatiser ça. La propriété intellectuelle ça existe et c'est très différent, mais la culture c'est autour de nous et ça appartient à tout le monde. Le fait qu'on soit tant de nationalités différentes dans la troupe, je pense que ç'a donné à Robert Lepage la vision de travailler ce projet qu'il avait déjà dans ses tiroirs avec nous», a partagé Vincent Mangado.

Très tôt dans l'histoire du Théâtre du Soleil, des comédiens de l'étranger se sont joints à la troupe, surtout en raison du contexte politique qui régnait dans certains pays.

«D'abord le Théâtre du Soleil a fait une association d'aide internationale aux artistes par laquelle on aidait les gens à obtenir l'asile politique en provenance de pays où ils étaient victimes d'oppression liée à leur profession d'artistes.»

Certains sont restés avec la troupe par la suite. Vincent Mangado souligne que chacun arrive avec son bagage, sa richesse et son trésor dans la troupe.

«Quand on dit que dans une troupe, on est plus fort ensemble que séparément, ça c'est un exemple concret de ce chacun apporte au trésor collectif.»

Le directeur artistique de Satellite Théâtre, Marc-André Charron, a rencontré les deux comédiens lors d'un stage d'observation chez Ex Machina pendant qu'il travaillait à la création de *Kanata*.

«On avait envie d'aller un peu ailleurs et de proposer quelque chose de différent pour nous et pour les gens de Moncton. Puis on s'est dit pourquoi ne pas inviter les amis du Soleil (...). Des troupes permanentes comme le Soleil qui travaillent jour après jour sur les mêmes oeuvres, on en rêve, mais on n'en a pas sur notre territoire», a mentionné Marc-André Charron.

Pendant une semaine, les deux comédiens français se sont installés à la Salle Bernard-LeBlanc à Moncton afin de partager leur façon collective de travailler, à partir de la musique, d'improvisations, tout en explorant la mise en forme et la préparation d'une scène.

«On essaie de partager l'artisanat qu'on pratique. Et notre métier c'est de l'artisanat», a poursuivi le comédien français.

Les gens intéressés à découvrir le travail de ce théâtre peuvent assister à une classe ouverte ce vendredi à 15h30 à la Salle Bernard-LeBlanc.

«C'est magnifique parce qu'ils sont extrêmement généreux. Ils se jettent dans le travail. On leur dit quelque chose, ils prennent, ils retournent, ils ratent et ils continuent le travail. On sent le plaisir qu'ils ont d'être là et ça, c'est nourrissant», a ajouté Dominique Jambert en parlant des comédiens acadiens.

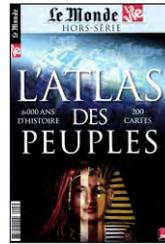
Kanata

Après avoir d'abord été annulé, le spectacle *Kanata* sur l'histoire des Premières nations sera finalement présenté à Paris en décembre. Si la distribution reste inchangée, le titre et le contenu du spectacle ont été modifiés. Il s'intitule désormais *Kanata - Épisode 1-contraverse*.

«Le spectacle ne sera pas le même parce qu'on est passé à travers toutes ces controverses. Le spectacle ne peut pas faire comme s'il n'avait pas vécu ça et nous avec. Ariane et Robert ont décidé de se concentrer sur la troisième partie du spectacle qui porte en elle les graines de la réponse à ça et de développer ça», a indiqué Dominique Jambert qui joue dans le spectacle.

Face au retrait du producteur des États-Unis, la production a perdu des moyens financiers. Robert Lepage signe donc la mise en scène sans rémunération, et le Théâtre du Soleil, qui devient le seul producteur, a dû réduire un peu l'ampleur de la pièce. Vincent Mangado précise que la distribution n'est pas modifiée parce que la composition de la troupe n'a pas changé. Il espère que le spectacle pourra voyager.

«J'espère bien que les coproducteurs qui se sont retirés vont s'en mordre les doigts», a ajouté le comédien.



La lente réhabilitation des peuples autochtones

Adoptée il y a plus de 10 ans à l'Onu, la Déclaration des droits des peuples autochtones a permis de faire bouger les lignes. Et de montrer que la décolonisation n'est toujours pas terminée.

Peut-on encore parler de peuples « premiers » ? Non, depuis le 13 septembre 2007, date à laquelle l'Assemblée générale de l'Onu, après 12 ans de rudes négociations, a fini par adopter la Déclaration sur les droits des peuples autochtones. « Premier », pour les peuples, se dit en français autochtone (qui appartient à la terre qu'il habite) et en anglais, *indigenous* (originaire du pays). Ces droits sont considérables : outre l'impossibilité d'expulser les peuples autochtones, s'y trouvent leur droit à l'autodétermination, permettant le libre choix du statut politique, l'autonomie de gestion des affaires intérieures, la libre recherche des développements économiques, sociaux et surtout culturels... Cette déclaration garantit aussi l'accès aux ressources naturelles. Elle a beau n'avoir aucun effet contraignant, elle a ouvert nombre de situations conflictuelles, voire contradictoires.

publique, a retiré son soutien au spectacle. Ariane Mnouchkine a eu beau proposer d'instituer à Paris un Festival annuel des autochtones et protester au nom de l'universalité du théâtre, Robert Lepage a dû annuler *Kanata*. Mais l'indignation exprimée par Yves Sioui Durand et Catherine Joncas, cofondateurs du théâtre autochtone Ondinnok, n'est pas moins forte : « Les peuples autochtones sont réveillés, mobilisés, déterminés à se réapproprier leur histoire, leur patrimoine esthétique et leurs codes ! Le temps où quiconque se met de longues tresses noires et joue les Indiens est révolu ! » Début septembre, Ariane Mnouchkine affirmait que *Kanata* aurait lieu aux dates prévues, avec un spectacle qui tiendra compte de la controverse. Affaire à suivre !

Novembre 2017. Evo Morales Ayma, premier président amérindien (aymara) d'une république sud-américaine, est autorisé par la justice de son

L'AFFIRMATION DES IDENTITÉS

On rappellera d'abord que le 4 novembre 2018, près de 170 000 Français vont avoir à se prononcer, par référendum, pour ou contre l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie (voir page 72), réclamée par le peuple kanak qui dispose déjà du drapeau de la Kanaky. Hissé pour la première fois en 1984 par le leader indépendantiste Jean-Marie Tjibaou, il comporte une bande bleue pour la mer et l'azur, une bande rouge pour le feu et le sang, une bande verte pour la terre et « notre nickel », principale ressource minière de la grande île. Ce drapeau est frappé d'un cercle jaune d'or – car la Kanaky fait partie des pays du soleil levant – et marqué en silhouette noire d'une flèche faitière traditionnelle avec son « toutoute » (sa conque).

Juillet 2018. Scandale dans les milieux du théâtre, en France et au Canada. Depuis quatre ans, le metteur en scène québécois Robert Lepage prépare un spectacle appelé *Kanata* (première appellation du Canada). Joué par la troupe internationale du Théâtre du Soleil (Ariane Mnouchkine), ce spectacle, prévu pour novembre 2018, raconte les destins des peuples autochtones du Canada. Problème : aucun acteur autochtone ne sera présent sur scène. Les représentants des théâtres autochtones ont si bien protesté qu'outre le recul des sponsors effrayés par la polémique, le Conseil national des autochtones, qui relève du Syndicat de la fonction



pays à se présenter pour un quatrième mandat (2020-2025) : contraire à la Constitution, cette mesure a de plus été refusée par référendum. Ancien berger de lamas et leader syndical, Evo Morales reprenait à la veille de son intronisation en 2006 un slogan du sous-commandant Marcos : *Mandar obedeciendo*, « commander en obéissant ». Outre ses positions antilibérales, ce président a beaucoup fait pour redonner leur dignité aux peuples de Bolivie. Réélu en 2020, il assurerait aux autochtones et aux coopératives un accès aux richesses, mais en violant les règles démocratiques. Le pays est divisé.

DES DEMANDES DE RESTITUTION

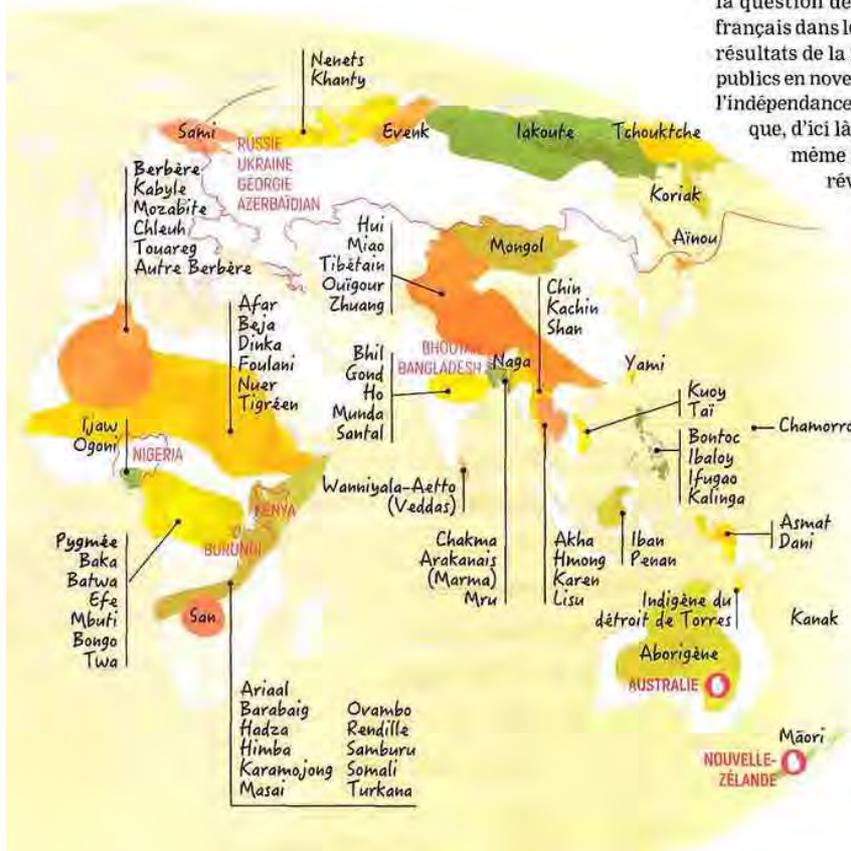
23 janvier 2012. À l'issue de l'exposition « Māori. Leurs trésors ont une âme », une cérémonie rituelle impressionnante se déroule au musée du quai Branly, à Paris, à l'occasion de la restitution des 21 têtes māori tatouées et surmodelées présentes dans les musées français. L'affaire a commencé pendant la rénovation du musée de Rouen, classé musée de France : le musée Te Papa Tongarewa de Wellington, en Nouvelle-Zélande, demandait le retour d'une tête humaine māori exposée dans les collections du muséum. Le conseil municipal accepta en 2007, vite rattrapé par la ministre de la Culture (Christine Albanel) qui décida d'interdire cette restitution au nom de l'inaliénabilité des collections nationales. En 2009, la sénatrice Catherine Morin-Desailly, ancienne adjointe à la

CATHERINE FLÉMENT
Philosophe et romancière, chargée de l'Université populaire du musée du quai Branly-Jacques Chirac, à Paris.

Culture de Rouen, proposa une loi sur la restitution des restes humains appartenant aux collections muséales françaises, en s'appuyant sur la loi de bioéthique qui en interdit le trafic. Adoptée en 2010, la loi exige que la demande de restitution émane du gouvernement d'un pays démocratique et que le peuple autochtone concerné soit vivant.

27 juillet 2016. Le Bénin annonce qu'il va réclamer la restitution des statues des rois du Dahomey, aujourd'hui exposées au musée du quai Branly. Ces très belles statues représentent notamment le roi Béhanzin sous la forme d'un homme à tête de requin (pour sa ténacité et sa témérité), dernier souverain du royaume d'Abomey mort en exil à Alger en 1906. Le colonel Dodds, qui conquiert l'actuel Bénin en 1892, rendit hommage à sa vaillance et à son courage, et embarqua les statues royales pour la France. Ce n'est pas le premier exemple d'une demande de restitution : la Grèce réclame à l'Angleterre depuis des décennies le retour des marbres du Parthénon, Venise a longtemps demandé à la France la restitution des *Noces de Cana*, tableau géant de Véronèse, etc. Mais c'est la vraie première demande de restitution de biens culturels touchant des peuples autochtones.

Brutale et simpliste, la demande du Bénin fut rejetée par la France de la même façon. Mais en mars 2018, le président Macron mit sur pied une mission confiée à Bénédicte Savoy, professeure au Collège de France, et Felwine Sarr, écrivain, économiste et musicien sénégalais, afin d'étudier la question de l'exposition des biens culturels français dans les pays d'Afrique francophone. Les résultats de la mission Savoy-Sarr seront rendus publics en novembre 2018, mois du référendum sur l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie. Gageons que, d'ici là, auront lieu d'autres actualités du même genre, qui soulignent la force et le réveil des peuples autochtones et, sans aucun doute, l'ouverture d'une nouvelle phase des décolonisations occidentales, qui sont loin d'être terminées.



Les principaux peuples autochtones face aux États

Miao Peuple autochtone
Déclaration des droits des peuples autochtones adoptée par l'Assemblée générale des Nations unies en 2007

- Pays ayant voté contre (ils se sont ralliés en 2010)
- Pays s'étant abstenus

LIBERTE DE CREATION

**Bonne nouvelle pour la liberté de création :
le spectacle « Kanata » aura bien lieu**

Communiqué de l'Observatoire de la liberté de création

L'Observatoire de la liberté de création a pris l'initiative d'organiser des auditions pour comprendre ce qui s'est passé à propos du spectacle « Kanata », devant être joué à la Cartoucherie dans le cadre du Festival d'Automne.

Nous nous réjouissons que le spectacle soit joué.

L'Observatoire de la liberté de création s'oppose à toute forme de censure, et promeut la critique et le débat.

Le débat public autour des œuvres est parfaitement légitime, et nécessaire, sous la seule réserve qu'il ne soit pas fait dans l'intention d'empêcher celles-ci de voir le jour ou de les priver de leurs soutiens financiers.

L'Observatoire souhaite que les artistes canadiens autochtones rencontrés par Ariane Mnouchkine et Robert Lepage en juillet puissent venir à Paris voir la pièce. Nous souhaitons pouvoir les rencontrer, comme nous avons déjà pris l'initiative de rencontrer Ariane Mnouchkine et Simon Brault, directeur du Conseil des arts du Canada.

Enfin, nous souhaitons organiser un débat une fois que la pièce aura été vue. Le débat, dans une société démocratique, est une nécessité.

Paris, le 24 octobre 2018



Laurent Dubreuil

Contre la politique d'identité

Nous étions bien abusés. Je ne suis détrompé que d'hier. Jusque-là, nous pensions que la politique avait pour objet le bien commun, la liberté individuelle ou collective, l'exercice du pouvoir, la conservation de la société, les formes de la citoyenneté, l'encadrement de l'exploitation, la protection contre la barbarie, la nation, l'ordre, le profit, le salut d'un peuple, les institutions, ou la révolution. Nous en débattions depuis quelques millénaires, souvent avec emportement. Des rébellions, des révoltes, des guerres étaient provoquées par ces puissants désaccords. Il apparaît que nous faisons erreur. L'affaire ultime de la politique serait l'*identité*, qui, s'inscrivant en nos vies, régirait nos discours, nos fantaisies, nos lois et nos gouvernements. Il y a des identités, elles agissent à travers nous. Les oublier, les nier, les relativiser ou les reléguer signifierait la typique vilénie de cette identité-ci (sans doute *majoritaire*), qui cherche à faire taire les *subalternes*.

La *politique d'identité* (*identity politics*) se dit le parachèvement vrai de toute politique : elle

excave le principe de l'existence en commun, elle ordonne les diverses strates du public et du privé. À couvert, elle agençait déjà tout. Le patriarcat, la misogynie, la phallocratie sont, par exemple, les manifestations d'une lutte de l'identité masculine contre les identités féminines et non normatives. L'esclavage en Occident, le commerce triangulaire et la colonisation de l'Amérique réalisent le combat de l'identité blanche contre les identités des personnes de couleur. Le genre des pronoms personnels dans les langues indo-européennes, la prostitution des travestis, la répartition dans les toilettes publiques cherchent l'anéantissement des identités transgenres par l'identité « cis » (c'est-à-dire conforme à l'assignation sociale du sexe à la naissance). La liste est longue. La *politique d'identité* prend acte de la structure cachée de la société. Elle va s'appliquer à la *corriger* instamment, non pas en minimisant son intrinsèque nocivité, ni en affaiblissant les lignes de séparation interne – mais en propageant une revendication identitaire,

Laurent Dubreuil est professeur de littératures romanes et comparées à l'université Cornell. Il est notamment l'auteur de *Pures fictions* et *Génération romantique* (Gallimard, 2013 et 2014).

sans cesse proliférant et se multipliant. Bas les masques ! Chaque identité va s'avancer, dénoncer le tort subi, réclamer une réparation, obtenir une prébende.

La transformation de l'*identité* en paradigme politique – soudain légitimement accessible d'un bord à l'autre des forces partisans –, sa configuration par la souffrance, la prétention à enrôler et limiter l'intégralité de l'existence en fonction d'un *état de fait*, l'inlassable promotion du *même* et du *comme-nous*, le ton outragé de chaque discours de revendication, la tendance au soliloque et à la censure, l'extraordinaire vitesse de diffusion électronique de ces conceptions, cette absence d'horizon autre que (au choix) la restauration des supériorités anciennes, l'inversion des hiérarchies ou la scissiparité des différents identiques — tous ces traits ensemble dessinent la configuration particulière que j'entends analyser. D'une part, la *politique d'identité* ne fait certes rien de plus que caricaturer le pire de la politiciannerie. De l'autre, son succès *présent* risque simplement de prohiber, voire d'annuler, les formes alternatives de vie commune ou partagée.

Échantillons

Envisagée par son ridicule, la phraséologie identitaire permettrait de composer des recueils d'anecdotes drolatiques. Les meilleures nous sont fournies par le campus américain, qui, depuis treize ans, est aussi mon *locus amœnus*. En 2015, une campagne médiatique est menée à Oberlin College, dans l'Ohio, contre ladite *appropriation culturelle* des traditions asiatiques par le service de restauration local. Un article explique comment une étudiante « de première année, originaire du Vietnam, [...] sautait d'excitation en voyant la mention de nourriture vietnamienne sur le menu¹ » du réfectoire. Las ! ses « hautes

espérances » sont amèrement déçues : le *bánh mì* qu'elle commande est non pas « une baguette croustillante avec du porc grillé, du pâté, des légumes au vinaigre et des herbes fraîches² », mais une *ciabatta* agrémentée d'effilochée de porc (*pulled pork*) et de salade de chou (*coleslaw*). Nous n'aurons pas, ensuite, un débat sur la malbouffe dans les restaurants universitaires, les tromperies de l'industrie agro-alimentaire et la gaucherie culinaire aux États-Unis. Non, le faux *bánh mì* est l'occasion d'une discussion sur le vol et l'oppression des identités asiatiques (ici vietnamienne, chinoise, japonaise). La directrice de la restauration insiste sur les valeurs de « diversité » et assure qu'elle veut que « les étudiants ne se sentent pas mal à l'aise »³. L'article insiste sur une manipulation dont l'aspect « inauthentique » est un « manque de respect » : « Si des gens, qui ne sont pas de telle ascendance (*heritage*), s'emparent d'un plat, le modifient et le servent comme "authentique", c'est appropriatif [*sic*]⁴. » On pourrait rappeler que le nom vietnamien de *bánh mì* dérive du français « pain de mie », que la baguette utilisée dans ce sandwich est en général mêlée de farine de riz, que le pâté ne figurait guère dans le répertoire gastronomique vietnamien avant l'occupation coloniale et que, comme la plupart des « nourritures traditionnelles », ce plat résulte d'une composition et adaptation de « cultures » hétérogènes⁵. Peu importe, le plan

1. Clover Linh Tran, « CDS Appropriates Asian Dishes, Students Say », *The Oberlin Review*, 6 novembre 2015. Tout au long de cet article, je traduis les textes cités.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Alain Locke, le penseur essentiel du mouvement Harlem Renaissance, parlait déjà de la nécessité d'un « libre échange de la culture », avançant que « les biens culturels, une fois qu'ils ont évolué, ne sont plus la propriété exclusive de la race ou du peuple qui en furent à l'origine » (in Leonard Harris [sous la dir. de], *The Philosophy of Alain Locke*, Philadelphie, Temple University Press, 1989, p. 206).

est clair et sera amplifié dans les « grandes conversations à Oberlin [...] sur l'appropriation culturelle⁶ » qui s'ensuivirent : les identités « culturelles » s'héritent, elles détiennent la propriété sur leurs expressions particulières, elles s'incarnent dans des individus qui sont les garants de l'authenticité et du respect. Le risible n'est-il pas déjà suffisamment inquiétant ? Tenez cette autre histoire, rapportée par le président de Northwestern, qui est l'une des deux grandes universités privées de la région de Chicago. Deux étudiants blancs demandent à un groupe d'étudiants noirs s'ils peuvent s'attabler avec eux, alors qu'il y a d'autres places libres à la cafétéria. L'un des jeunes Afro-Américains demande pourquoi. La réponse est alors : ce pourrait être l'occasion d'une expérience d'« enseignement (*learning*), hors de notre “zone de confort” » et telle que « l'encourage l'université⁷ ». « Les étudiants noirs disent non poliment⁸ » et les Blancs s'asseyaient ailleurs. Pour le président de Northwestern, « les étudiants blancs, quoique bien intentionnés, n'avaient pas le droit de décider unilatéralement quand l'enseignement hors des zones de confort aurait lieu⁹ ». Après tout, « nous méritons tous d'avoir des lieux sûrs » (ou « espaces sécurisés », comme je traduis *safe spaces*), et heureusement qu'il existe des internats séparés, où, par exemple, une étudiante juive n'a pas « à s'inquiéter du risque d'être interrogée par des non-juifs sur la politique israélienne¹⁰ ». La situation à la cafétéria pourrait se décrire en des termes qui ne soient pas allégoriques d'une guerre des races : plusieurs amis ont envie de manger ensemble, sans avoir à discuter avec des inconnus. Mais, dans ce récit, les deux jeunes Blancs voient leurs condisciples comme les porteurs d'une identité ethnique. D'où il découle que des espaces protégés doivent être établis et mis à la disposition d'individus associés par une

appartenance putative à un genre, une « race », une « culture », etc. En 2017, pour la première fois, je crois, la solennelle cérémonie de fin d'études, qui est d'ordinaire le seul grand événement unitaire des *colleges* américains, a été précédée, sur plusieurs campus, d'une autre séance officielle de remise des diplômes, destinée aux seuls membres de certaines minorités : pour les Noirs à Harvard, pour les personnes de couleur à Emory, pour les « lavandes » (lesbiennes, gays, transgenres, etc.) au Delaware, pour les « premières générations » (dont les parents n'ont pas poursuivi leur éducation dans le supérieur) à Columbia¹¹. La célébration de la « diversité » des identités s'inscrit dans la logique du ghetto nouveau, entendu comme forteresse, et où la race n'est qu'un modèle parmi d'autres pour justifier un système de division. Comme le dit une fois l'un de mes collègues en réunion, « nous avons beaucoup de diversité dans le département, mais nous n'en avons pas encore une de chaque (*one of each*) ».

Vu le renforcement des zones du *même*, le mélange des populations devient l'occasion rituelle de heurts, eux aussi *divers*. À l'université, Halloween est désormais une fête à hauts risques, et l'on instruira les étudiants au préalable par des séries d'affiches contrastant la photo d'une personne (au visage affligé) dans son identité authentique avec un déguisement péjoratif : la

6. Je cite une ancienne élève de Oberlin, Lena Dunham, dans un entretien intitulé « Lena Dunham Loves Burgers », *Food and Wine*, 11 juillet 2016 (consultable en ligne).

7. Morton Shapiro, « I'm Northwestern's President. Here's Why Safe Spaces for Students Are Important », *The Washington Post*, 15 janvier 2016.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.* Demander la permission n'est, bien sûr, pas la même chose que « décider unilatéralement ».

10. *Ibid.*

11. Anemona Hartocollis, « Colleges Celebrate Diversity With Separate Commencements », *The New York Times*, 2 juin 2017.

musulmane en hijab *vs* la danseuse des sept voiles, le petit blanc en chemise noire *vs* le *redneck* à banjo. « CE N'EST PAS QUI JE SUIS, ET CE N'EST PAS BIEN (NOT OKAY)¹² », affirme l'un des slogans, car *qui je suis* est un stéréotype – positif mais triste. En 2015, après ces années de campagnes nationales et internationales pour un Halloween « libre de tout stigmatisme » (*stigma-free*), un couple d'enseignants qui vit en résidence à Silliman – l'un des internats de Yale – et y organise les activités des étudiants fait la recommandation suivante : si vous voyez quelqu'un porter un costume qui vous déplaît, dites-lui que vous désapprouvez son attitude ou ignorez-le¹³ (au lieu, je le précise, d'appeler la police, de chercher à interrompre la soirée, d'éclater en sanglots). Ce conseil crée vite un tumulte, au retentissement national, et les professeurs finiront par démissionner de leur responsabilité administrative une fois l'année universitaire écoulée. Une de leurs fautes était de n'avoir pas compris qu'un costume raciste *nie* l'identité vraie et, pour ainsi dire, *tue* non seulement la personne qui « porte le stigmatisme pour la vie¹⁴ », mais *détruit* celles et ceux qui sont *comme elle*. Le dédain, la réprimande suffisent-ils à l'encontre d'un génocide ? Dans un article intitulé « Blessée dans ma propre maison », l'une des étudiantes de Yale résume le traumatisme qu'elle a souffert par la phrase : « J'ai le sentiment que ma maison a été menacée¹⁵. » L'enseignante en charge de l'internat « a marginalisé de nombreux étudiants de couleur jusque dans ce qui était censé être leur maison¹⁶ ». Son mari était toutefois plus monstrueux, et il a manqué à sa tâche, à savoir faire en sorte que Silliman soit un « lieu sûr » (*safe space*). Pis, lors d'une réunion de conciliation, *il a cherché à débattre*, malgré les pleurs de certains participants. Mais, s'écrie l'étudiante, « je ne veux pas débattre ; je veux parler de ma souffrance ».

« Mon papa, poursuit l'article, sait qu'aux premières larmes il doit se taire¹⁷. » Derrière le comique involontaire de la petite princesse qui veut qu'on l'écoute s'énonce un projet fort précis : l'identité personnelle est le dépôt de l'identité collective, dont l'intégrité est sacrée ; sa vulnérabilité est immédiate et immense, elle requiert des protections formelles et une sécurité constante ; l'énoncé de sa souffrance doit mettre fin à tout débat et, séance tenante, faire taire qui ne partage point sa conformation.

Un dogme autoritaire

La *politique d'identité* n'est pas seulement ridicule, diffuse, infantile ; elle est à la fois programme et réorganisation. Elle n'est aucunement restreinte aux universités, qui, de toute façon, exercent une puissance symbolique et réelle en Amérique, sans commune mesure avec leurs contreparties en Europe. La première conceptualisation d'une *identity politics* était liée aux mouvements militants « radicaux ». Mais ces efforts initiaux ne représentent plus ce qu'est devenu un projet aux ambitions et à l'emprise élargies, qui s'est rigidifié dans une expérience

12. Slogan pour 2011 de la campagne d'affiches « We're a Culture, Not a Costume », organisée par l'université de l'Ohio.

13. « Dressing Yourself », message électronique d'Erika Christakis envoyé le 30 octobre 2015 à tous les membres de Silliman House. Christakis écrit également « Je me demande si nous ne devrions pas réfléchir avec plus de transparence, et en tant que communauté, sur les conséquences de l'exercice institutionnel (c'est-à-dire bureaucratique et administratif) qui implique le contrôle sur des étudiants. » Cette réflexion était l'objet ultime du scandale déclenché par les propos des deux enseignants.

14. Le slogan pour 2012 de la campagne d'affiches à l'université de l'Ohio énonçait : « Tu portes le costume pour une nuit, je porte le stigmatisme pour la vie. »

15. Jency Paz, « Hurt at Home », *The Yale Herald*, 6 novembre 2015

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

pratique du pouvoir et de la télécommunication rapide. Ce programme repose sur une vision déterministe de l'identité individuelle qui, rapportant cette dernière à un être social collectif prédéfini et référentiel, en tire argument pour une éventuelle modification de la domination. Selon cette approche, chaque identité relève forcément de la politique car cette dernière ne connaît point de bornes. Pour changer l'oppression, il est nécessaire de reconnaître, exprimer, protéger la douleur et la peine qui font et fondent les identités minorées. Or, puisqu'il est quasi impossible de changer de place ontologique, la description de la souffrance et de l'expérience fondatrices de soi vise surtout à désigner qui fait partie de quel *même*, à conforter verbalement les sujets dans ce qu'ils sont, à faire honte à leurs ennemis, à censurer des propos ou des formes qui contreviendraient à l'établissement du paradigme identitaire et à la victoire des revendications spécifiques. L'espèce de « démocratie » que ce truchement propose est un grand jeu d'équilibres réciproques – mais pas d'égalité – entre les identités composant les corps sociaux, quels que soient leurs niveaux. Ce jeu n'est pas statique, dans la mesure où il est d'abord réglé par des phénomènes de compensation inverses. En outre, les identités peuvent se combiner sous certaines conditions (elles sont « intersectionnelles »), puisqu'elles n'existent pas en nombre fini. Le cours de l'histoire correspond à la découverte progressive de nouvelles catégories qui étaient jusque-là si réprimées et maltraitées qu'elles n'apparaissaient pas *en tant que telles*.

La prolifération de la taxinomie identitaire fait que l'être politique a d'innombrables avatars. Presque tout peut « s'identitariser ». Une première liste donnerait les identités de race, d'ethnie, de couleur de peau, de citoyenneté, de sexe, de genre, d'orientation sexuelle, de conformité à

l'assignation sexuelle et de genre, de classe (plus accessoire dans le débat américain), d'âge, de capacité physique et/ou mentale. Le « capablisme » (*ablism*) est le préjugé à l'encontre des handicapés physiques ou des personnes ayant des « neurostyles » différents. Il s'ajoute au sexisme et au racisme, ainsi qu'au spécisme – et l'on voit un mouvement vers les *tranimaux*, après les *transgenres*. En 2018, l'arc-en-ciel le plus large de l'orientation sexuelle a pour sigles anglais LGBTQIA+, soit *lesbiennes, gays, transgenres, bisexuels, queers, intersexes, asexuels, plus* les catégories qui seront à dénommer ensuite¹⁸. À l'université américaine, l'identité de « première génération » gagne de l'importance, dans la foulée d'une prise de conscience partielle du phénomène de la « reproduction sociale », et la difficulté à saisir sans détour le problème de classe. Une identité rurale (opprimée par l'urbaine) est en cours de formation. Les assignations religieuses sont naturellement multiples et importantes, surtout en France. Il se trouve encore un être de *survivant.e* (du cancer, d'un génocide, d'un viol), de *personne suicidaire*, de *traumatisé.e*, de *mère célibataire*, d'*enfant adoptif.ive*, d'*immigré.e sans papiers*¹⁹.

Ces qualités désignées correspondent à des situations qu'il serait fallacieux de nier et maladroit de tenir pour rien. Mais pourquoi diable en faire des « identités », *a fortiori* blessées ou déterminantes ? Cette opération de réduction à quelque commun authentique, avec les conséquences qui lui sont attachées en matière de séparation et de rétribution, n'est qu'un coup de force.

18. On rencontre l'ordre LGTB ou LGBT, et QI ou IQ, le + est une addition encore peu retenue, mais qui me paraît recommandable au vu de l'expansion d'initiales en vingt ans.

19. Traduisant des termes et des textes identitaristes, je reprends la graphie dite de « l'écriture inclusive » aujourd'hui la plus courante, et qui intercale des points entre marques de genre grammatical.

Identité n'est pas un terme neutre et polyvalent pour *origine, fonction, caractère*. Ce n'est pas davantage une manière objective d'indiquer une égalité relativement stable de soi à soi, car les circonstances politiques ne *transcrivent* pas des relations logiques, biologiques ou historiques. L'*identité* des identités qu'invoque le nouveau projet de commandement s'insère dans un programme politique. Dès lors, il devrait pouvoir être contesté discursivement – sauf s'il est en somme un dogme unitaire, univoque, autoritaire. En un sens, donc, il n'y a pas de « dérive identitaire », comme on le dit couramment et par erreur en France : vu la configuration présente, et sous les postulats que je viens de décrire, la distinction entre *identité modérée* et *identité extrémiste* est un leurre. Dans le champ politique qui devient « le nôtre », toute assertion étimologique et non transitoire d'identité – qu'elle soit « religieuse », « nationale », « culturelle », « genrée », sexuelle, etc. – est d'emblée mêlée d'autoritarisme.

Genèse

Les États-Unis ont d'abord connu deux grandes vagues de politique d'identité, dans les années 1970 puis 1980-1990, qui se transposèrent peu en dehors du monde anglophone, mais qui ont permis la méthode actuelle, plus apte au voyage. L'expression *identity politics* apparaît à l'écrit en 1977, dans une déclaration du collectif d'Afro-Américaines lesbiennes Combahee River qui énonce : « Le fait de nous concentrer sur notre propre oppression s'incarne dans le concept de politique d'identité (*identity politics*)²⁰. » À cette époque, ou plus tard, « politique de l'identité » (*politics of identity*) s'emploie volontiers et peut renvoyer au même geste qui consiste, pour faire simple, à commencer par soi dans une quête d'émancipation. Au lieu de

« descendre » du général vers le particulier – et, par exemple, de faire dépendre la libération des Noires lesbiennes d'Amérique d'une révolution ouvrière mondiale ou des conquêtes internationales « des femmes », auxquelles donner la priorité –, le collectif avance : « Nous croyons que la politique la plus profonde et potentiellement la plus radicale vient directement de notre propre identité, par opposition à la tâche consistant à mettre fin à l'oppression de quelqu'un d'autre²¹. » Ces militantes rejettent à la fois « tout type de déterminisme biologique » et la « fractionalisation », le « séparatisme », qu'elles attribuent sans précision à certains groupes de « femmes blanches »²². Tout en critiquant la construction sociale traditionnelle des « hommes », la déclaration insiste sur le fait que le centrage sur l'identité est un *moyen*, non une *fin*. « La séparation lesbienne [...] laisse de côté bien trop de choses et bien trop de gens, en particulier les hommes, femmes et enfants noirs²³. » Ce premier grand essai de théorisation d'une *politique d'identité*, pour n'être pas universaliste mais situé, n'en rejette pas moins, avec fermeté, ce qui deviendra l'optique majoritaire quarante ans plus tard. L'identitarisme tel que nous le voyons aujourd'hui prospérer est déjà envisagé en 1977 – et repoussé.

La locution *identity politics* mérite sans doute ici une considération philologique supplémentaire. Je traduis ces deux mots par « politique d'identité » en gardant l'italique pour insister

20. Combahee River Collective, « A Black Feminist Statement », inclus dans Alison Jaggar et Paula Rothenberg (sous la dir. de), *Feminist Framework*, New York, McGraw Hill, 1984, p. 204.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 205. Au sein du militantisme noir américain, le séparatisme a une longue histoire, qui est marquée (mais point commencée) par Marcus Garvey et son « Afrique aux Africains ! ».

23. *Ibid.*

sur la spécificité de l'expression. L'association directe de deux substantifs pour créer un sens nouveau est un phénomène linguistique courant en anglais. Les adaptations en français sont multiples. Parfois, un calque suffit et l'on en reste à l'apposition (« film culte » rend ainsi *cult movie*). Il est plus courant de transposer le premier nom en adjectif (*college degree* devenant « diplôme universitaire »), qui rend l'articulation induite par la juxtaposition des termes, ou par un complément de nom (« tasse à café » est pour *coffee cup*, « professeur d'université » pour *university professor*). Alors que *politics of identity* existe – et correspond tout à fait à *politique de l'identité* –, ce syntagme n'a, depuis la fin des années 1970, jamais été aussi usité que *identity politics*. C'est que la collision immédiate des deux mots indique mieux le dessein. Il ne s'agit pas, en effet, de « politiser » les identités ni de les « prendre en compte » (comme on parle de *politique de la famille*). L'enjeu est bel et bien de refonder totalement la politique sur l'identité, qui, en son concept absolu, ne souffre dès lors plus de pluriel : « les identités » ne sont, en somme, que les diverses réalisations du *même* antéposé. À ce titre, à la place de *identity politics*, « politique identitaire » ne va pas vraiment : outre la connotation nationaliste que charrie l'épithète, l'adjectif restreint un peu l'ambition. « Politique identité » (avec ou sans tiret entre les deux mots) ne serait pas mal, même si l'étrangeté relative de ce tour a l'inconvénient de rendre le concept trop exotique dans son appellation langagière. « Politique d'identité » est dès lors une moindre trahison de l'intime association entre *identity* et *politics*, et fait écho à des propositions différentes mais comparables, telles que « politique de classe ».

Vers la fin des années 1980, le mot d'ordre d'une *identity politics* commence à dépasser largement les groupuscules d'activistes. En 1989, il

apparaît en toutes lettres et, pour la première fois, semble-t-il dans le titre d'un livre, celui de Shane Phelan. La théorie de l'intellectuelle s'inscrit dans la lignée du collectif Combahee River. Elle prend fait et cause pour une « politique d'identité » et pour le « féminisme lesbien ». On retrouve l'idée d'une nécessaire objectivation de la situation personnelle, une perspective d'émancipation qui n'est pas menée au nom d'un sujet abstrait, ainsi que la rhétorique du « respect de soi » et de la « dignité »²⁴. Mais, en conclusion, Phelan met en garde contre ce qui serait pour elle une erreur stratégique d'envergure : « La politique d'identité ne signifie pas que nous devons bâtir notre action publique sur qui nous sommes et sur comment cette identité s'adapte ou pas à notre société. [...] Si nous transformons [la politique d'identité] en une exigence de pureté à chaque niveau de notre vie, nous nions les vies pour lesquelles nous avons commencé notre lutte. Si nous devons être libres, il nous faut apprendre à embrasser le paradoxe et l'incertitude ; en bref, il nous faut embrasser la politique. La politique d'identité doit être fondée, non pas seulement sur l'identité, mais sur un goût pour la politique comme art du vivre ensemble. La politique qui ignore nos identités, qui en fait des choses « privées », est inutile ; mais des identités non négociables nous asserviront, qu'elles nous soient imposées de l'intérieur ou de l'extérieur »²⁵.

Globalisation

Tant la déclaration de 1977 que le livre de 1989 – ces deux textes qui contribuèrent de

24. Shane Phelan, *Identity Politics*, Philadelphie, Temple University Press, 1989, pp. 34-35.

25. *Ibid.*, p. 170.

manière décisive à la diffusion des mots *identity politics* – repèrent un important écueil et tentent de l'éviter. Quelques années après l'ouvrage de Phelan, il est pourtant trop tard : la *politique d'identité*, dans la critique comme dans l'éloge, est assimilée à une organisation des catégories qui prône les séparations, qui ramène les vies à la réalisation de *types*, qui utilise la correction politique en guise de sophistique. On constate alors, dans les années 1990 en Amérique, une formidable contre-argumentation, émanant surtout de militantes ou militants et d'universitaires. Dans la presse, les articles de recherche ou les ouvrages d'opinion, un discours collectif s'établit qui, sur des modes différents et dans des perspectives nonpareilles, démontre le péril et la nullité de la nouvelle *politique d'identité*. La qualité du discours et l'abondance des preuves expliquent un reflux partiel de certains postulats²⁶. Et, en 1996, l'intellectuelle Jodi Dean peut sous-titrer son ouvrage *Le féminisme après la politique d'identité*, comme si celle-ci coïncidait avec une époque révolue.

Nous transportant dans notre aujourd'hui, nous observons qu'en dépit des positions premières et de la force de conviction des contre-arguments passés la détermination de la politique par une litanie d'identités va croissant. Plus, le phénomène ne se cantonne pas à quelques pays, ni à quelques lieux, même s'il conserve ses foyers et ses capitales. Il s'est répandu à la faveur d'une interconnexion électronique qui ne lui est pas fortuitement liée. En fait, la résurrection et l'expansion de la politique d'identité dépendent puissamment de notre système de télécommunication permanente. La popularisation du réseau dans les années 1990 correspond à la deuxième venue de cette *identity politics* qui, après avoir reculé dans le débat public classique, migrera dans certains recoins d'Internet, d'où elle pourra

ressortir après 2000, sous sa forme actuelle, plus brutale et retorse. Modes d'action et mots d'ordre se déplacent entre les contextes et y font souche, puisque l'environnement de chaque identité est un *moi (self)* électroniquement transportable et taylorisé. Par rapport aux années 1990, la constitution médiatique a été profondément modifiée, les relais d'identité se multipliant et se schématisant sur des écrans dé-nationalisés. Le champ d'action est cette bifurcation du monde dans sa double *globalisation* économique et communicationnelle. Deux autres différences sont sensibles par rapport à la fin du xx^e siècle. D'abord, la critique s'est incroyablement assourdie. On n'ose plus trop dire. En désertant de la sorte, par un mélange de couardise personnelle et de naïve solidarité pour la figure fantasmatique de subalternes parfaits, on laisse la place libre à toutes sortes d'éruptions suspectes qui *feront office* de critique, avec, le plus souvent, de nettes arrières-pensées. Enfin, le triomphe du cirque *identity politics* permet une entreprise de reformatage, capable dorénavant d'affecter n'importe quel positionnement partisan.

Il faut y insister : pour être historiquement et présentement un phénomène plutôt nord-américain, la *politique d'identité* n'a nulle vocation à rester cantonnée aux États-Unis. Elle est devenue un effet de l'enrégimentement électronique et communicationnel qui, de plus en plus, régit la réalité « globalisée ». Il serait donc illusoire de se croire, en Europe, à l'abri de conceptions qui sévissent particulièrement dans les réseaux sociaux, dont l'inhérente logique d'assignation renforce en permanence dans les discours et les esprits la fausse évidence d'une

26. Dans ce large corpus, je retiendrai, pour son efficace brièveté, l'article de Todd Gitlin, « The Rise of "Identity Politics" », *Dissent*, printemps 1993, pp. 172-177.

primaute de l'identité²⁷ L'autoritarisme du *même* se soutient à la fois de la reprogrammation mentale par nos outils informatiques et du contenu de propagation du grand brouhaha connecté La structuration algorithmique des « nouveaux » médias consolide la reconduction identitaire, qui se décline à la manière d'un menu déroulant sur un écran d'ordinateur, ou nous pouvons choisir ce que « nous sommes ». Comme cette propagande et ses moyens sont mondiaux, la *politique d'identité* a déjà commencé de largement déborder ses foyers privilégiés. Fût-ce en l'absence d'accompagnement des revendications identitaires par l'État ou le droit, la voix manufacturée de la plèbe électronique – qui, par définition, ne saurait être ni le peuple ni la démocratie – est capable d'en imposer et, à l'occasion, de dicter ses choix. La mobilisation totale et obligatoire des haut-parleurs du même est en train d'installer son contrôle par le biais d'une insidieuse censure qui, après avoir surtout visé les comportements publics (gestes, paroles, propos), s'intéresse aux arts avec empressement. Les censeurs ont compris que l'institution humaine la plus retive *a priori* au tout-identitaire est l'œuvre de l'art, plus encore que de la philosophie, de la science ou du savoir. L'accusation d'appropriation culturelle à l'encontre de la restauration collective d'Oberlin ou de Madonna, qui utilisa des portraits de leaders noirs pour la promotion d'un de ses albums, n'est qu'un prélude à une attaque beaucoup plus générale, et forcément transcontinentale, avec la création pour cible. Contrairement au sens que ses promoteurs conféraient initialement à la catégorie de *cultural appropriation*, il n'est désormais plus nécessaire, pour dénoncer une « appropriation » indue, que celle-ci ridiculise ou amoindrisse une population donnée. Dans la dictature identitaire 2.0, la critique fondamentale porte sur l'acte

dynamique et transformateur de *toute* appropriation, qui, en dernière analyse, est *toujours* suspecte par rapport à un *propre* réputé secret, inaccessible, sage et savant, et donne d'un bloc aux agents de l'expérience pure



Je terminerai cet article par un codicille et l'évocation d'une remarquable intimidation identitaire qui a su se transporter de part et d'autre de l'Atlantique et qui, du moins à la date où j'écris ce texte, semble avoir échoué, après un triomphe momentané. D'une manière inusuelle pour la troupe du Théâtre du Soleil, Ariane Mnouchkine a, voilà plusieurs années, proposé à Robert Lepage, le grand metteur en scène québécois, de monter un spectacle avec les artistes de la Cartoucherie Le Soleil et Ex Machina, la compagnie de Lepage, ont choisi d'évoquer l'histoire des Amérindiens du Canada. La pièce, intitulée *Kanata*, devait avoir sa première à l'automne 2018 à Vincennes. Or, en juin, un autre spectacle de Lepage, *SLAV*, se trouve au centre d'une violente polémique à Montréal, car l'utilisation de chants d'esclaves noirs ne s'accompagne pas d'une distribution raciale en rapport – et l'interprète principale, ainsi que de nombreux musiciens, sont blancs. L'un des appels à la manifestation devant la salle de théâtre indique « Les chants d'esclaves n'ont pas été écrits pour que puissent en profiter les blancs »²⁸. Un autre slogan est plus général et plus direct : « Je n'arrive pas à croire que nous

27 Je me permets de renvoyer à mon article « La pensée, par-delà la cognition », paru dans *Les Cahiers du cinéma*, n° 742, 2018, pp. 34-36, ainsi que, plus largement, à mon ouvrage *The Intellectual Space* (Minneapolis, University of Minnesota Press, 2015).

28 Consultable sur Facebook, « Betty Bonifassi and Robert Lepage are presenting an extremely offensive show », 26 juin 2018.

ayons encore besoin de protester contre toute cette merde²⁹. » Quoi qu'il en soit, les mobilisations se maintiennent à l'entrée du théâtre, la rumeur médiatique enfle, et le festival de jazz décide en juillet d'annuler les représentations. Lepage déplore une censure, et *Kanata* fait aussitôt l'objet en retour d'une campagne de dénonciation. L'idée est qu'une pièce sur les « premières nations » du Canada se doit d'inclure – sous peine d'*appropriation* – des acteurs, des auteurs, des techniciens amérindiens. Qui connaît le Théâtre du Soleil, dans sa pratique et sa poétique, sait que la troupe est un groupe spécifique et non point le résultat d'embauches ponctuelles, qu'elle est internationale dans sa composition, et que ses réalisations dépendent souvent d'un transfert et d'une assimilation de modes esthétiques non occidentaux. Ce qui fut longtemps vu comme une ouverture et une circulation inhérentes à l'aventure théâtrale devient, en contexte identitaire, la scandaleuse exploitation des identités *native* et une sorte de discrimination raciale (puisque aucun des comédiens et comédiennes du Soleil n'est issu des minorités « premières » du Québec).

Une longue réunion de conciliation, en juillet, entre Mnouchkine, Lepage et certains représentants ou porte-parole des Amérindiens n'aboutit pas au changement de distribution qui est réclamé. Une nouvelle pétition, succédant aux lettres ouvertes publiées en ligne, paraît cette fois dans *Le Devoir* du 14 juillet et déplore que les demandes de « collaboration » aient été refusées. Comme cela arrive dans des cas comparables, le terme de censure est révoqué – alors même que le souhait est d'une autocensure – et une prétention en dit long : « Monsieur Lepage s'est prononcé dans les derniers jours en affirmant qu'incarner un personnage implique de pouvoir jouer une autre identité, voire un autre genre. Oui, c'est vrai. Mais cette incarnation s'inscrit

dans un contexte social et historique³⁰. » Cela revient à poser que l'altération n'est possible que dans les limites d'une identité sociale-historique, ce qui, strictement, ne veut pas dire grand-chose : soyons autres tant que nous demeurons les mêmes. Un producteur, sans doute inquiet que ne recommence le scandale *SLAV*, décide de se retirer. Lepage jette l'éponge.

Il faudra la force de conviction de Mnouchkine et l'engagement du Théâtre du Soleil pour que le metteur en scène annonce finalement, le 5 septembre, la tenue, un peu repoussée, de *Kanata* à la Cartoucherie, Lepage renonçant à sa rétribution pour assurer la viabilité de l'entreprise. Il reste à voir ce qui se passera en décembre et ensuite, lors des premières représentations. Mais, dans tous les cas, nous disposons là d'une anecdote emblématique de ce qui ne manquera pas de se poursuivre si nous hésitons à repousser le programme identitariste. Celui-ci, répandu par le babil prédéterminé qu'autorisent les médias nouveaux, consiste en un exhaussement des stéréotypes divers, qui poursuit la reproduction du déjà-connu, soit la réduction de chaque être à son *objet petit moi*. En cet univers des identités et des représentants d'eux-mêmes, il n'est plus aucune place pour le dialogue, la création et les arts.

S'il n'est jamais *amusant* d'être opposé à quoi que ce soit, le rejet préalable de toute *politique d'identité* s'impose pourtant à qui voudrait encore essayer aujourd'hui de vivre et de penser autre chose « dans une âme et un corps ».

Laurent Dubreuil.

29. Voir par exemple dans *La Gazette de Montréal* (consultable en ligne), « *SLAV* Resistance Committee Wants Theatre to Apologize, Commit to Diversity », 11 juillet 2018.

30. « Encore une fois l'aventure se passera sans nous, les Autochtones » (consultable en ligne sur le site du *Devoir*, 14 juillet 2018).

ACTUALITE

Quand le Canada enflamme le théâtre

Par Valérie Lion,

publié le 08/11/2018 à 12:38



Répétitions de Kanata, spectacle de Robert Lepage retraçant l'histoire du Canada, créé à la Cartoucherie de Vincennes à l'invitation d'Ariane Mnouchkine (février 2017). @David Leclerc

Raconter l'histoire du Canada sur scène est le dernier défi que s'est lancé Ariane Mnouchkine, honorée par le Prix Champlain.

Le Canada a beau être un pays jeune - la confédération canadienne a fêté ses 150 ans l'an dernier - son histoire n'en est pas moins riche... et parfois conflictuelle. Conflits entre les premiers colons et les premières nations au XVI^e siècle, entre la France et l'Angleterre au XVIII^e siècle, drame acadien ("le grand dérangement", 1755), assimilation forcée des autochtones au XIX^e siècle, conflits de territoire entre le Québec et les Cris au XX^e siècle, ... la liste est longue.

Le Canada a encore des comptes à régler avec son passé comme en témoigne le travail mené depuis plusieurs années sur la douloureuse question des pensionnats indiens, où pendant plus d'un siècle (de 1880 à 1980 environ), des enfants de familles autochtones, arrachés à leurs parents, ont été coupés de leur milieu d'origine. Au-delà de la réparation accordée aux victimes, le chemin est long vers la réconciliation souhaitée par l'actuel Premier ministre Justin Trudeau.

On comprend dès lors que raconter l'histoire du Canada dans toutes ses dimensions n'est pas si simple, comme en témoignent les difficultés rencontrées par deux grandes figures du théâtre contemporain, la Française Ariane Mnouchkine et le Québécois Robert Lepage.

Pour la première fois dans l'existence du Théâtre du Soleil, Ariane Mnouchkine a décidé voilà deux ans de confier sa troupe à un metteur en scène étranger. Elle a choisi le Canadien Robert Lepage pour monter une pièce retraçant l'histoire de son pays, en abordant notamment l'oppression subie par les autochtones. Le travail a commencé en février 2017, à la Cartoucherie de Vincennes, avec une trentaine de comédiens. Il s'est poursuivi au Québec et le premier épisode de cette grande fresque, intitulée *Kanata*, sera présenté à partir du 15 décembre prochain à Paris. Kanata : un mot iroquoien qui signifie "village" et qui a donné son nom au Canada.

Malheureusement, au Canada, les spectateurs n'auront pas la chance de découvrir ce spectacle. En juillet, une violente polémique a éclaté : des artistes et intellectuels autochtones ont accusé Robert Lepage et Ariane Mnouchkine d'"appropriation culturelle". Autrement dit, les deux metteurs en scène se seraient appropriés une histoire qui ne leur appartient pas, puisque la pièce traite du sujet des autochtones sans intégrer aucun acteur autochtone. Et pour cause : la troupe du Théâtre du Soleil est basée en France, composée de comédiens d'origines diverses, certains réfugiés, d'autres résidents, puis devenus Français, mais aucun issu d'Amérique du Nord.

"Nous devons refuser qu'à la seule lumière de la composition ethnique de la distribution, avant même d'avoir vu nos spectacles, on nous dise qu'ils sont spoliateurs et racistes", déplore Ariane Mnouchkine. La fondatrice du Théâtre du Soleil a fait le déplacement à Montréal pour dialoguer avec les artistes autochtones montés au créneau. La réunion a duré plus de cinq heures trente. En vain. Le lendemain, les réseaux sociaux ont continué à se déchaîner contre le projet. Au point que les deux metteurs en scène ont dans un premier temps envisagé d'annuler le spectacle. En septembre, ils ont finalement décidé de maintenir sa production - au moins en France.

"Une fois le spectacle visible et jugeable, libre alors à ses détracteurs de le critiquer âprement et d'appeler à la sanction suprême, à savoir la désertification de la salle", a expliqué le Théâtre du Soleil dans un communiqué, le 5 septembre.

Le 5 novembre, Ariane Mnouchkine a reçu le prix Samuel de Champlain 2018, en même temps que le dramaturge canadien d'origine libanaise Wajdi Mouawad. Depuis plus de vingt ans, ce prix, créé par l'Institut France-Canada avec le soutien de la Fondation Macdonald Stewart, honore des personnalités françaises et canadiennes ayant contribué à la diffusion de leur culture dans l'autre pays. Récompenser Ariane Mnouchkine, qui a refusé de céder à l'intimidation, en affirmant la dimension universelle de l'humain et de l'art, est un geste fort. Distinguer Wajdi Mouawad également : né au Liban, venu en France à l'âge de dix ans, c'est au Canada qu'il se forme et révèle tout son talent avant de repartir en France où il dirige depuis 2016 le Théâtre de la Colline. Ses pièces ne cessent d'interroger les notions de racines, d'identité et de transmission.

Des notions au coeur même de l'histoire du Canada où, depuis l'origine, ceux qui étaient là avant et ceux qui viennent d'arriver doivent apprendre à vivre ensemble.

L'« appropriation culturelle », entre recel et émancipation

[jeudi 29 novembre 2018]

Accaparement ou emprunt fécond, le phénomène d'« appropriation » (culturelle ou non) donne prise à l'imagination de ce que pourrait être un avenir commun.

Christian RUBY 

L'actualité récente a popularisé la question de l'« appropriation culturelle », qui désigne l'utilisation par une culture « dominante » d'éléments empruntés à une culture « dominée ». Entre le Canada et la France, la question a notamment été posée des usages faits, par les metteurs en scène Robert Lepage et Ariane Mnouchkine, des cultures propres aux autochtones des anciens territoires colonisés de la Nouvelle France. Plus largement, les travaux non moins récents autour des zoos humains ne permettent pas de négliger ces problèmes posés par les processus d'appropriation d'un passé culturel, lesquels relèvent le plus souvent de ce que le sociologue Éric Fassin – à partir des exemples de Madonna parée d'un look berbère ou des réactions à l'absence de comédiens autochtones dans la dernière pièce du dramaturge Lepage – commente ainsi : « *L'appropriation culturelle, c'est lorsqu'un emprunt entre les cultures s'inscrit dans un contexte de domination* ».

Pour autant, il n'est sans doute pas bon de s'enfermer dans un débat qui opposerait mécaniquement et symétriquement les cloisonnements des communautés sur « leur » culture et les transversalités quelles qu'en soit la nature. Comme si tout dialogue était d'emblée interdit, et surtout, comme si chaque culture relevait d'une essence intangible, alors que toutes les analyses montrent – et notre compte rendu de l'ouvrage de Souleymane Bachir Diagne et Jean-Loup Amselle, [sur nonfiction](#), le souligne fort bien – que les cultures sont heureusement toujours ouvertes sur d'autres considérations que celles qu'elles produisent elles-mêmes et sur elles-mêmes.

L'ouvrage présenté ici, d'une certaine manière, évite ce piège en ouvrant la discussion moins sur l'appropriation culturelle que sur l'appropriation en général, en montrant que ce dernier phénomène a toujours deux faces. Une face négative : quand il est un moyen de s'accaparer des biens, des territoires, au détriment des autres. Mais aussi une face positive : lorsqu'il donne lieu à des emprunts, des recyclages qui peuvent finalement actualiser ce qui a été rejeté. Sur la base de cette distinction, les directeurs de l'ouvrage proposent alors de distinguer une appropriation privatisante et une appropriation régénératrice. Gaëtanne Lamarche-Vadel s'attache même à montrer qu'une appropriation « *nourrie d'intelligence collective* » peut faire naître des propositions de vie sociale fines et complexes. Elle prend pour témoin l'architecture postmoderne. Est-ce appropriation ? Il faut en discuter. Et en discuter surtout sur le fond d'une ambiguïté : s'approprier l'autre ou approprier son propos ou son action à une situation ?

Trop de mots pour l'appropriation

Sans doute fallait-il réunir un colloque entier pour clarifier le problème des vocables. ↔, puisqu'on peut finalement se réclamer de tout un vocabulaire de l'appropriation ou de la réappropriation. Encore n'est-il pas certain que la liste proposée en début d'ouvrage par Lamarche-Vadel pose vraiment le problème : appartenance, appropriation, reprise, répétition, plagiat, emprunt, hybridation, copie, recyclage, citation... Est-il question d'identité, ou de confusion des identités ? Et l'auteure d'élargir au maximum le champ de repères, d'Ovide à Roland Barthes. Si bien qu'on peut se demander si l'analyse sémantique ne reconduit pas à imposer une sorte d'essence de l'appropriation, supposée dans tous ces cas témoigner de la porosité des frontières, de la mutabilité des identités, de la vitalité des échanges entre les cultures, les langues, les musiques, les architectures. Finalement, la revue des notions interroge le devenir de la distinction rappelée dans notre introduction.

On ne peut d'ailleurs pas séparer l'appropriation de quelque chose (un objet culturel, un lieu, etc.) d'un engagement des personnes (une conquête) par rapport à cet objet. Évidemment, l'actualité de Kierkegaard pousse à se rapprocher de lui : il proposait en son temps, mais pour des raisons différentes, le concept de « reprise » (titre par ailleurs d'un de ses ouvrages). On peut évidemment se réclamer aussi de la notion d'hybridation (Deleuze et Guattari), de celle de réactualisation, voire de celle de rapt ou de réemploi et de remixage (*reenactement* disent les anglo-saxons). Et certes, quelle que soit la notion, il est évident que l'appropriation fait perdre à la chose appropriée tout caractère ontologique – elle lui critique son « propre », comme elle critique l'idée de « pureté » – comme elle exalte les facultés inventives. On peut bien sûr encore se réclamer d'autres auteurs – une note indique curieusement qu'il existerait une « épistémologie de l'appropriation » depuis John Locke (Stéphane Léger) – spécifiques aux sciences historiques : sans doute de Henri Lefebvre (qui oppose aliénation et appropriation) ou de Michel de Certeau (qui oppose norme et usage) : l'un comme l'autre prennent la mesure des processus qui altèrent une situation par appropriation des machines de pouvoir, sous forme d'appropriations combatives et résistantes. Le premier envisage un retournement créatif des formes sociales aliénées par l'appropriation ; le second prône la disponibilité des habitants aux occasions de se saisir, par ruses, des lieux et des volumes bâtis. Un troisième théoricien pourrait être Benjamin Buchloh, le critique d'art.

Mais on peut se demander aussi, s'agissant par exemple de l'architecture – imposition de normes, appropriation critique, normalisation de l'appropriation –, si l'appropriation ainsi conçue, de manière très ample, ne conduit pas à sacraliser des démarches pourtant hétérogènes, à se contenter de constater des extensions des périmètres d'action, des limites du licite repoussées en les laissant à l'appréciation de celui qui les constate. Toute appropriation culturelle, par exemple coloniale, rentre-t-elle bien dans ces indistinctions. S'agit-il aussi d'un détournement « qui se fait sculpture », est-il écrit ?

Appropriation et émancipation

Et que penser, dans un premier temps, de l'anthropophagie devenue appropriation de l'autre, selon Manola Antonioli, mais qui pose le problème de la différence entre incorporation (d'ailleurs ritualisée, à temporalité complexe et dont le but n'est pas de devenir comme l'autre, mais d'utiliser des particules pour construire une vision élargie du monde) et appropriation ?

L'affaire est déjà plus claire lorsqu'il s'agit de comprendre l'appropriation de la culture populaire brésilienne comme un contrepoint critique au mouvement moderne en architecture. L'exemple étudié est évidemment celui de Brasilia (comme on aurait pu s'intéresser à Chandigarh en Inde), montrant au passage comment des milliers de travailleurs ruraux, convertis en ouvriers, ont dû construire leurs propres favellas, pour y vivre, pendant la construction de la capitale. Dans ce même contexte, un artiste comme Hélio Oiticica propose, au lieu de dévorer l'art européen, d'incorporer, en exagérant à l'extrême, l'image tropicale pour chercher à aller au-delà du cliché colonial ou normatif de l'État.

Changeant de terrain, on peut se demander aussi quel type d'appropriation se déploie lorsque les architectes et les étudiants en art investissent les chantiers de construction afin de transformer l'acte constructif en un acte culturel. Il n'est pas certain que l'exploration du travail de PEROU (Pôle d'exploration des ressources urbaines, ici par Chloé Bodart), notamment à Ris-Orangis, entre bien dans le cadre imparti par le thème de l'ouvrage, sinon à interroger finalement le lecteur : quelle différence soutenir entre une appropriation et un acte approprié ? Dans quelle mesure un travail approprié conduit-il à une émancipation de la société civile, en l'impliquant dans la production de la ville et de ses espaces, si jamais l'appropriation se restreint trop souvent à une action unilatérale émanant d'un groupe particulier, appelant tout au plus la « participation » des habitants ou des autochtones ? Ce qui manque sans doute aux raisons de l'appropriation qui nous sont proposées, c'est une théorie politique de la différence entre appropriation et approprié, qu'un auteur pourtant (Marti Peran, *Post-it City*) tente de mettre en avant ; différence reprise dans l'étude de Mina Saïdi-Sharouz portant sur l'usage et l'appropriation urbains par les femmes dans une société où les espaces publics sont traditionnellement conçus pour les hommes (l'exemple est celui de l'Iran).

Plagier, pirater, squatter

Puisque sa venue en France est programmée, en provenance des États-Unis, parlons du poète étatsunien Kenneth Goldsmith et des pratiques qu'il encourage : techniques dites d'appropriation, piratage, montage de citations, détournement d'ouvrages, etc. Un article de ce recueil lui est consacré, avec une référence donnée d'emblée à José Luis Borgès et à la nouvelle « Pierre Ménard », celle qui renvoie à un écrivain qui réécrit le Don Quichotte de Cervantès. L'auteur développe l'idée selon laquelle, quoique identique à l'original, le nouveau texte n'a rien à voir avec lui. Mais la question demeure : parlera-t-on d'appropriation ou d'expropriation ? Certes, le registre est celui de la déconstruction des conceptions sacralisantes de l'œuvre et de l'auteur. Ce qui implique un artiste en acte de subversion de l'autorité et du pouvoir (dans le prolongement du *ready-made* ?) ou une littérature conçue comme méthode de penser les discours et les rapports de pouvoir s'organisant autour de leur circulation.

Encore cela ne suffit-il pas : le geste peut aussi correspondre à une manière de détruire non seulement les instruments de contrôle de la littérature, ainsi que de la parole et de l'image, soumis à une idéologie esthétique. On connaît de nombreux exemples de ces gestes : Guy Debord (le détournement), William Burroughs (le *cut up*), François Bon (et le tour de Tours par ses ronds-points avec livres enterrés), etc. Et donc aussi Kenneth Goldsmith plus haut cité.

Ce dernier cherche à contester une littérature héritée de la pensée romantique (singularité, originalité, créativité) au profit d'une « écriture non créative » (il publie un recueil intitulé *The Weather*, composé de bulletins météo radiodiffusés), et pense que la littérature devrait être constituée par le texte total de l'Internet que le poète n'a qu'à recopier. Paradoxe : on sait tout de même qui signe cette « littérature » !

Quoi qu'il en soit, chacun a remarqué que les écrivains pratiquent de nouveaux modes d'appropriation (est-ce encore le bon terme ?) de l'espace public, sans pour autant rejoindre une quelconque scène *underground*, et sans s'inscrire dans les désormais anciennes friches industrielles devenues culturelles. Ils déplacent souvent la scène littéraire qui ne se borne plus à l'espace du livre dit d'auteur, s'ouvrant plutôt à la dissolution de l'individualité, ainsi qu'à l'espace du Web ou à l'espace urbain (panneaux publicitaires des villes ou hypermarchés dans le cas de Jean-Charles Massera).

Espace public et arts

La notion d'appropriation est-elle finalement une bonne clef d'entrée dans la question des espaces publics et des arts ? Là encore, paradoxe il y a. Car chacun sait que l'économie de marché, comme les politiques publiques, ne cessent de tenter de s'« approprier » les espaces publics et les temps libres des citoyennes et des citoyens (pensons par exemple aux pressions exercées pour banaliser le dimanche). Utilisera-t-on alors le même concept pour penser l'arythmie des actions citoyennes dans les lieux publics ?

Le parallèle avec les arts est possible. Terminons en effet cette chronique par ce biais. Il est tout à fait dommage que cette section de l'ouvrage ne soit pas assez étayée, si l'on pense aux arts plastiques et à la musique. Elle n'évoque le problème que par le truchement de la signature de l'œuvre ou le schéma du droit d'auteur. Ce qui est certes central (et nous vaut un article juridique tout à fait pertinent, par Valérie-Laure Benabou), mais un peu court pour donner lieu à une réflexion globale sur l'appropriation en matière artistique (les pratiques) et esthétique (les spectateurs, etc.). L'appropriation inventive et critique reste en effet tout à fait essentielle dans le cas des spectateurs.

22 — LA GAZETTE DU FESTIVAL —

LA QUESTION

MAXIME DE VIELLES

«S...»

2019

«On ne voit pas souvent des fonctionnaires faire des câbles avec leurs victimes.»

23 — LA GAZETTE DU FESTIVAL —

CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE THÉÂTRE DE RAOU

«S...»

REPORTAGES

MICA, PARIS, SIVAOLE ET SNAF - EN AFRIQUE À SÉOUL

«S...»

LA PHOTO



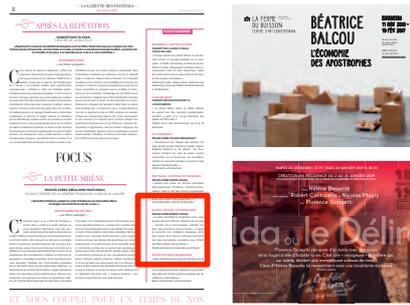
Festival d'Automne

LA PHOTO



«Kanata», de Robert Lepage, du 15 décembre au 17 février au Théâtre du Soleil © David Leclerc

i/o Gazette – Décembre 2018



KANATA – ÉPISODE I LA CONTROVERSE

MISE EN SCÈNE ROBERT LEPAGE

« La pièce assemble les fragments d'une vaste épopée retraçant 200 ans d'histoire de son pays — "kanata" est le mot iroquoien, signifiant "village", qui a donné son nom au Canada — et scelle la rencontre, par comédiens interposés, entre deux géants de la mise en scène qui sont avant tout deux humanistes, convaincus que l'artiste doit être le témoin de son temps. »

Théâtre du Soleil, du 15 décembre au 17 février.



Kanata - Épisode I - La Controverse

THÉÂTRE DU SOLEIL / MES ROBERT LEPAGE / AVEC LES COMÉDIENS DU THÉÂTRE DU SOLEIL

Robert Lepage et la troupe du Théâtre du Soleil créent une vaste épopée autour de l'histoire méconnue des Autochtones du Canada. À ne pas manquer !



© David Leclair

Kanata, photo de répétition.

Qui connaît l'histoire des Premières Nations du Canada, pays qui doit son nom au mot iroquoien « Kanata » signifiant « village » ? Quelques spécialistes tout au plus... Merci donc à Robert Lepage de donner vie à une fresque théâtrale qui nous éclaire, et merci à Ariane Mnouchkine de lui avoir confié la troupe du Théâtre du Soleil pour une traversée scénique d'une histoire douloureuse et méconnue, marquée par la spoliation, l'exclusion et l'assimilation forcée des enfants dans des pensionnats dirigés pour la plupart par des missionnaires, dont le dernier a fermé

en 1996. Suite à une longue phase préparatoire de rencontres et d'immersion auprès d'Autochtones, pour la plupart Amérindiens, l'épopée théâtrale a été construite en trois périodes à partir du XIX^e siècle, associée chacune à un médium différent : la peinture, puis la photographie, et enfin le cinéma. Elle parcourt environ deux siècles et un immense territoire d'Ottawa à la Colombie Britannique jusqu'à Vancouver, et nous en découvrons l'épisode 1.

À la découverte de l'autre

Au-delà de l'aspect documentaire, en soi très intéressant, c'est librement et en toute subjectivité le regard des artistes qui structure et imagine cette vaste traversée où s'expriment les pouvoirs d'un théâtre moderne, humaniste, fabriqué avec ténacité et minutie par des artistes témoins de leur temps. En quelque cinquante ans d'histoire du Théâtre du Soleil, c'est la première fois qu'Ariane Mnouchkine confie sa troupe à un metteur en scène invité – le québécois Robert Lepage. Leurs œuvres célèbrent chacune à leur manière le partage, la beauté, la curiosité, l'ouverture et l'humain universel riche de multiples singularités. Quelques mots enfin sur la polémique provoquée en juillet dernier par une tribune publiée par la presse canadienne, qui dénonçait l'absence de comédiens autochtones dans le spectacle, et provoqua dans un premier temps l'annulation du spectacle, malgré une longue réunion rassemblant Ariane Mnouchkine, Robert Lepage et des artistes autochtones à Montréal, qui sembla mener vers davantage de compréhension. Nous avons alors parcouru les réseaux sociaux et constaté la violence et l'ineptie fascinantes des attaques. Un comble pour une troupe composée depuis ses débuts de comédiens de multiples origines, nourrie de compagnonnages ancrés en Inde et autres terres lointaines. L'annulation confirmait deux tendances lourdes des sociétés humaines : celui qui crie le plus fort triomphe, et les *fake news*, avatar moderne de la rumeur, distillent un poison que la raison ne peut contrer. Le Théâtre du Soleil et Robert Lepage ont heureusement trouvé assez de force pour que vive leur art merveilleux. À vos agendas !

Agnès Santi

Théâtre du Soleil, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris.
Du 15 décembre 2018 au 17 février 2019, du mercredi au vendredi à 19h30, le samedi à 15h et 20h, le dimanche à 13h30. Relâche exceptionnelle mercredi 2 janvier.
Tél. 01 43 74 24 08. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Durée estimée du spectacle : 2h30, entracte inclus.

franceinfo:

Théâtre du Soleil : la pièce "Kanata" continue à faire polémique, mais sera bien jouée à partir du 15 décembre

Par Culturebox (avec AFP) 

Mis à jour le 12/12/2018 à 12H50, publié le 12/12/2018 à 12H14



Répétition "Kanata", Robert Lepage © Michèle Laurent

C'est une pièce censée éclairer le public sur le "génocide culturel" à l'encontre des autochtones du Canada. Mais bien avant la première, le metteur en scène s'est vu accuser par cette communauté de "voler" son histoire.

Conçue par la star québécoise Robert Lepage, "Kanata", qui débute samedi au Théâtre du Soleil à Paris, évoque plus d'un siècle de spoliation subie par les indigènes du Canada. Ce n'est que récemment qu'ils ont commencé à se réapproprier leur histoire. Et en 2017, l'Etat canadien décidait d'indemniser des milliers d'autochtones placés contre leur gré dans des familles d'accueil dans les années 1960, une pratique qui n'a pris fin que dans les années 1990. Cette page noire s'est ajoutée à la scolarisation forcée dans des pensionnats de plus de 150.000 enfants autochtones de la fin du XIXe siècle aux années 1970.

"Spectacle" stéréotypé

"Kanata" va être jouée par la troupe du Théâtre du Soleil, que la "reine" Ariane Mnouchkine confie pour la première fois en 54 ans à un metteur en scène invité. Mais cette tentative s'est heurtée à des accusations d'appropriation culturelle, des personnalités autochtones affirmant cet été être "saturées" d'entendre les autres raconter leur histoire, s'indignant aussi de l'absence d'acteur indigène et d'une recherche insuffisante.



"Kanata", le metteur en Scène Robert Lepage en répétition © Michèle Laurent

Trois artistes issus des "premières nations" ont affirmé à l'AFP que Lepage et Mnouchkine n'ont pas tenu compte de leurs opinions, s'inquiétant d'un spectacle "stéréotypé". "La colère vient de gens à qui on a volé leur identité (...) On nous a refusé tellement de choses et là, on refuse de nous écouter", affirme à l'AFP Margo Kane, une figure des arts indigènes basée à Vancouver.

Pas besoin d'être Danois pour jouer Hamlet, avait répondu Mnouchkine lorsque le débat a éclaté en juillet. Un acteur hétérosexuel peut jouer un homosexuel, a aussi répliqué Lepage. Il avait essuyé cette même année des critiques pour un autre spectacle, SLAV, une évocation de l'esclavage, car sa distribution était majoritairement blanche. Sollicités par l'AFP, le dramaturge et la metteuse en scène n'ont pas souhaité donner d'interview.

"Comment ose-t-il refuser d'écouter ces mêmes voix qu'il dit vouloir représenter?"

La polémique a enflé cet été si bien qu'un coproducteur nord-américain a retiré son soutien financier, provoquant l'annulation de la pièce et l'indignation au Québec, où Lepage est considéré comme un héros. Mais le projet est ensuite rebaptisé "Kanata - Episode 1 - la Controverse", le Théâtre du Soleil ne voulant pas "céder aux tentatives d'intimidation idéologique". Les deux metteurs en scène ont refusé de modifier la distribution et affirment avoir dès le départ consulté des spécialistes.



Répétition de la pièce "Kanata", novembre 2018 © Michèle Laurent

Or ceux-là mêmes, dont Mme Kane, ont senti qu'ils étaient ignorés. "C'est décevant. Cet homme (Lepage) qui était un visionnaire... comment ose-t-il refuser d'écouter ces mêmes voix qu'il dit vouloir représenter?", s'indigne-t-elle. La classe politique, des intellectuels et des artistes avaient crié à la censure de l'art. "Nous n'avons jamais dit : nous allons vous empêcher de faire votre pièce", assure à l'AFP Nakuset, directrice générale du Foyer pour femmes autochtones de Montréal, qui fait partie de la vingtaine de personnalités qui se sont réunies avec Lepage en été.

"Une version très hollywoodienne des Indiens en peau de daim et dans des tipis"

Pas besoin d'être Danois pour jouer Hamlet, avait répondu Mnouchkine lorsque le débat a éclaté en juillet. Un acteur hétérosexuel peut jouer un homosexuel, a aussi répliqué Lepage. Il avait essuyé cette même année des critiques pour un autre spectacle, SLAV, une évocation de l'esclavage, car sa distribution était majoritairement blanche. Sollicités par l'AFP, le dramaturge et la metteuse en scène n'ont pas souhaité donner d'interview. "On a dit que +si vous nous écoutez, ça ne la rendrait que meilleure+", ajoute cette femme Cri. Mais d'après elle, l'attitude de Lepage était "+venez voir ma pièce et si vous n'aimez pas, vous pouvez alors vous plaindre".

Ariane Mnouchkine, connue pour sa troupe cosmopolite, [avait affirmé à Télérama que les cultures n'étaient "les propriétés de personne"](#). "Si 'Nous, juifs', si 'nous, noirs', on commence à entrer dans ces schémas-là, par légitime amertume, on va reproduire et d'une façon aussi irrémédiable des souffrances folles, absurdes", avait-elle aussi confié au quotidien canadien "Le Devoir".

Mais la hantise des autochtones, ce sont les stéréotypes, alors que leur histoire est encore méconnue. Nakuset affirme que les photos de promotion montraient des costumes "sortis tout droit d'un magasin de Halloween", et la pièce pourrait être "une version très hollywoodienne des Indiens en peau de daim et dans des tipis".



RADIO-CANADA

***Kanata* de Robert Lepage, sur scène à Paris à compter de samedi**

Publié le mercredi 12 décembre 2018 à 19 h 23



La première de *Kanata* se tiendra le samedi 15 décembre, à Paris. Photo: CBC / Théâtre du Soleil

La pièce *Kanata* était censée éclairer le public sur le « génocide culturel » à l'encontre des Autochtones du Canada. Cependant, bien avant la première, qui aura lieu samedi à Paris, l'absence de comédiens autochtones a créé la polémique.

Dans la vague de la controverse autour de *SLĀV* cet été, [*Kanata* avait d'abord été annulée](#). Finalement, en accord avec Robert Lepage, le Théâtre du Soleil a décidé [de poursuivre la création du spectacle](#). Les représentations commencent le samedi 15 décembre au Théâtre du Soleil, à Paris.

C'est la première fois en 54 ans qu'Ariane Mnouchkine, fondatrice du Théâtre du Soleil, confie les rênes à un metteur en scène invité.

Lors de l'annonce du spectacle, Robert Lepage et Ariane Mnouchkine se sont heurtés à des accusations d'appropriation culturelle. Cet été, des personnalités autochtones affirmaient être lasses d'entendre les autres raconter leur histoire, s'indignant aussi de l'absence d'acteurs autochtones et d'une recherche insuffisante.

Trois artistes issus des Premières Nations ont affirmé à l'Agence France-Presse (AFP) que Lepage et Mnouchkine n'ont pas tenu compte de leurs opinions, s'inquiétant d'un spectacle stéréotypé.

« La colère vient de gens à qui on a volé leur identité [...] On nous a refusé tellement de choses, et là, on refuse de nous écouter », a confié à l'AFP Margo Kane, une figure des arts autochtones basée à Vancouver.

Pas besoin d'être Danois pour jouer Hamlet, avait répondu Mnouchkine lorsque le débat a éclaté en juillet. Un acteur hétérosexuel peut jouer un homosexuel, a aussi répliqué Lepage.

Sollicités par l'AFP, le dramaturge et la metteuse en scène n'ont pas souhaité donner d'entrevue.

Un spectacle rebaptisé

Après la controverse estivale, le spectacle a été rebaptisé *Kanata – Épisode 1 – La controverse*, le Théâtre du Soleil ne voulant pas « céder aux tentatives d'intimidation idéologique ».

Malgré les demandes d'artistes autochtones et une rencontre entre 35 personnalités autochtones, Ariane Mnouchkine et Robert Lepage avaient refusé tout changement. Ces derniers affirmaient avoir dès le départ consulté des spécialistes.

Or ceux-là mêmes, dont Mme Kane, ont senti qu'ils étaient ignorés. « C'est décevant. Cet homme [Robert Lepage] qui était un visionnaire, comment ose-t-il refuser d'écouter ces mêmes voix qu'il dit vouloir représenter? » s'indigne-t-elle.

Des intellectuels et des artistes avaient crié à la censure de l'art. « Nous n'avons jamais dit "nous allons vous empêcher de faire votre pièce" », assure à l'AFP Nakuset, directrice générale du Foyer pour femmes autochtones de Montréal, qui fait partie des personnalités qui se sont réunies avec Robert Lepage cet été. « On a dit que "si vous nous écoutez, ça ne la rendrait que meilleure" », précise-t-elle.

Mais d'après elle, l'attitude de Lepage voulait plutôt dire : « Venez voir ma pièce et si vous n'aimez pas, vous pouvez alors vous plaindre. »

Ariane Mnouchkine, connue pour sa troupe cosmopolite, avait affirmé à l'hebdomadaire français *Télérama* que les cultures n'étaient les propriétés de personne.

« Si nous, juifs, si nous, Noirs, on commence à entrer dans ces schémas-là, par légitime amertume, on va reproduire d'une façon aussi irrémédiable des souffrances folles, absurdes », avait-elle aussi confié au quotidien *Le Devoir*.

Nakuset affirme que les photos de promotion du spectacle *Kanata* montraient des costumes sortis tout droit d'un magasin d'Halloween et que la pièce pourrait être « une version très hollywoodienne des Indiens en peau de daim et dans des tipis ».

Publié le 12 décembre 2018 à 10h52 | Mis à jour le 12 décembre 2018 à 10h52

Kanata: deux artistes autochtones invitées à Paris



Photo prise lors d'une répétition de la pièce *Kanata* de Robert Lepage pour le Théâtre du Soleil.

PHOTO DAVID LECLARC, TIRÉE DU SITE DU THÉÂTRE DU SOLEIL



MARIO CLOUTIER
La Presse

La pièce *Kanata* de Robert Lepage prendra l'affiche samedi à Paris au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. Il n'y aura pas de comédiens autochtones en scène, mais la poète Maya Cousineau Mollen et la réalisatrice Kim O'Bomsawin assisteront à la première grâce à une invitation de l'association Décoloniser les arts.

Les artistes Maya Cousineau Mollen (Innue) et Kim O'Bomsawin (Abénakise) assisteront samedi à la première de la pièce de Robert Lepage *Kanata - Épisode 1 - La controverse*, produite par le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. Invitées par l'association Décoloniser les arts, elles participeront lundi à un séminaire à ce sujet.

«C'est un groupe indépendant, note Maya Cousineau Mollen, et c'est à leur initiative que nous y allons. Ce n'est pas le Théâtre du Soleil qui nous a invitées. Je ne m'attendais jamais à aller voir la première de la pièce. En fait, on ne pensait pas que notre lettre de juillet allait causer un tsunami sur les réseaux sociaux. Mais ce qui s'est passé est positif finalement.»

L'été dernier, dans une lettre publiée dans *Le Devoir*, une trentaine d'artistes et d'intellectuels autochtones et non autochtones avaient dénoncé l'absence de créateurs des Premières Nations dans Kanata. Une rencontre de plus de cinq heures avait suivi entre Robert Lepage, Ariane Mnouchkine et leurs détracteurs, sans toutefois changer le cours des choses.

Samedi, une nouvelle lettre ouverte paraîtra dans les médias québécois pour saluer le travail des acteurs du Théâtre du Soleil tout en décochant quelques flèches à l'endroit des producteurs du spectacle.

«Dans le contexte, cela aurait été insupportable pour un comédien autochtone de participer à la pièce. Nous, ce qu'on voulait, c'est juste rappeler que nous sommes là. La création théâtrale autochtone a évolué beaucoup», explique Maya Cousineau Mollen.

«Naître autochtone est un acte politique, poursuit la poète innue. Il faut le rappeler. La voie que je privilégie, c'est le dialogue et c'est pour ça qu'on va à Paris. Il ne faut pas avoir peur des questions délicates afin de voir ce qui se cache derrière.»

Sujets historiques

Sous le thème «Que représente l'histoire? Qui parle pour qui?», les deux artistes échangeront lundi «sur la représentation des minorités, le positionnement et la responsabilité des artistes quand il s'agit de s'emparer des sujets historiques ou mémoriels», annonce le site de Décoloniser les arts.

«Il y a eu maladresse de la part de ces deux monstres sacrés du théâtre [Robert Lepage et Ariane Mnouchkine], croit Maya Cousineau Mollen, mais il n'est pas trop tard pour corriger le tir et, surtout, en vue de la suite des choses. J'encourage le dialogue et rien ne sert de rester dans une position fermée.»

D'autres artistes des Premières Nations et innues - Émilie Monnet, Charles Bender et Caroline Nepton Hotte notamment - auraient reçu une invitation de Décoloniser les arts, mais n'étaient pas disponibles pour ce voyage en France.

Maya Cousineau Mollen dit aller voir *Kanata* en gardant l'esprit ouvert et en voulant donner la chance au coureur. Elle se dit «positive» face à la pièce.

«J'espère qu'il n'y a rien de choquant dans le spectacle. Par exemple, j'espère qu'on n'y verra pas des objets symboliques maltraités. Il semble qu'ils aient retravaillé la pièce, mais on ne sait pas du tout à quoi s'attendre.»



Dave Jenniss

PHOTO FOURNIE PAR
L'ARTISTE

Artistes à (re)connaître

> Dave Jenniss

Dramaturge, acteur et directeur artistique de la compagnie de théâtre Ondinnok, le Malécite Dave Jenniss termine sa prochaine pièce qui sera présentée dans un théâtre montréalais en 2020. Il a aussi écrit *Ktahkomiq*, *Le tambour du temps*, *Mokatek* et *l'étoile disparue* ainsi que *Delphine rêve toujours*. Il pense qu'on devrait entendre parler davantage des artistes Ivanie Aubin-Malo et Louis-Karl Picard-Siouï.

«J'ai travaillé avec Ivanie Aubin-Malo qui est une jeune danseuse contemporaine. Elle fait aussi de la danse traditionnelle. Elle a performé à Tangente cette année. En littérature, Louis-Karl Picard-Siouï gagne à être connu. Il a sorti l'an dernier son recueil de nouvelles *Chroniques de Kitchike*. C'est vraiment bon.»

> Kim O'Bomsawin

Réalisatrice abénakise très demandée, Kim O'Bomsawin coécrit un long métrage d'animation, une coproduction luxembourgeoise sur les féminicides intitulée *Ghostdance*. Elle termine le montage d'un moyen métrage documentaire pour Radio-Canada sur la justice autochtone et entreprendra ensuite un film sur la poète Joséphine Bacon. Elle veut faire connaître les artistes Meko Ottawa et Eruoma Awashish.

«Meko est une artiste multidisciplinaire en pleine ascension qui se spécialise en illustration et en animation. C'est elle qui a réalisé la murale d'Alanis O'Bomsawin. Eruoma vit au Lac-Saint-Jean. C'est formidable, ce qu'elle fait. Ses oeuvres voyagent déjà dans le monde.»

> Maya Cousineau Mollen

Originaire d'Ekuanitshit (Mingan), Maya Cousineau Mollen est poète et travaille en développement communautaire pour la firme d'architectes EVOQ. Elle croit que le dramaturge et acteur torontois Cliff Cardinal devrait être davantage connu partout au pays. Auteur de six pièces pour tous publics, dont *Huff* qui a fait deux tournées nationales, il est le fils de l'actrice Tantoo Cardinal.

«Sa pièce *Huff*, qui a été présentée récemment à La Petite Licorne, est choquante, mais c'est une oeuvre magistrale. C'est l'histoire de trois frères, mais Cliff joue tous les rôles dans sa pièce. La traduction d'Étienne Lepage est très juste. C'est d'un humour très noir.»



ANALYSE

L'« affaire Kanata » en plein Soleil

THÉÂTRE

La pièce sur l'oppression des Premières Nations du Canada, mise en scène par le Québécois Robert Lepage, a déclenché en juillet une vive polémique en raison de l'absence d'artistes autochtones. Sa programmation à Paris par Ariane Mnouchkine pourrait relancer le débat.



THÉÂTRE DU SOLEIL

alors en cours de répétition « ne violait ni la loi du 29 juillet 1881, ni celle du 13 juillet 1990, ni les articles du code pénal qui en découlent, en cela qu'il n'appelle ni à la haine, ni au sexisme, ni au racisme, ni à l'antisémitisme ». Et qu'en conséquence une critique valable ne pouvait que se fonder sur la pièce achevée. Sur une expérience de spectateur.

« Libre alors [aux détracteurs de la pièce] de [la] critiquer âprement et d'appeler à la sanction suprême, c'est-à-dire à la désertification de la salle. Tous les artistes savent qu'ils sont faillibles et que leurs insuffisances artistiques seront toujours sévèrement notées. Ils l'acceptent depuis des millénaires », lit-on à la fin d'un texte publié sur le site du Théâtre du Soleil. Une manière non seulement de mettre le débat entre parenthèses, mais aussi d'opposer une fin de non-recevoir à l'argument principal des opposants à la pièce. Celui de l'« appropriation culturelle », déjà utilisé contre Robert Lepage quelques mois plus tôt au sujet de *Slav*, odyssee théâtrale à travers les chants traditionnels afro-américains interprétés par la chanteuse montréalaise Betty Bonifassi et six choristes. Jusqu'à l'annulation du spectacle par le Festival international de jazz de Montréal, où il était programmé. Pour Ex Machina, *Kanata* a la mauvaise saveur d'un second épisode.

Récemment popularisé par des polémiques dans les milieux de la musique, du cinéma et de la mode – la tenue berbère portée par Madonna lors des MTV Video Music Awards ou les nattes indiennes arborées par Katy Perry dans un clip ont, par exemple, fait couler beaucoup d'encre –, l'expression « appropriation culturelle » est très en vogue au Canada. Beaucoup plus qu'en France. Selon Simon Brault, directeur du Conseil des arts du Canada, des débats liés à ce concept ont fait là-bas « les manchettes dans les médias, ce qui a propulsé au cœur de l'actualité des questions relatives à la liberté de création, à la liberté d'expression et à l'inclusion sociale », très souvent en lien avec les enjeux autochtones. Lesquels sont davantage pris en considération depuis que la Commission vérité et réconciliation

Anais Heluin

Encore une fois, l'aventure se passera sans nous, les Autochtones ? » Ainsi intitulée, la lettre ouverte qui paraît dans le grand quotidien québécois *Le Devoir*, le 14 juillet dernier, témoigne de l'inquiétude et de l'agacement de ses signataires. Soit dix-huit autochtones et douze « alliés » allochtones, unis derrière un même texte. Ils réagissent à un article paru plus tôt dans le même journal, dans lequel Ariane Mnouchkine présentait *Kanata* – « village », en huron et en iroquois. Une pièce qui propose de traverser « l'histoire du Canada en abordant les oppressions subies par les Autochtones », née d'une invitation lancée par la directrice

du Théâtre du Soleil au Québécois Robert Lepage, fondateur de la fameuse compagnie Ex Machina, qui en signe la mise en scène, polémique avant d'avoir été vue par quiconque. En cause, l'absence d'artistes autochtones dans la distribution prévue. Le projet *Kanata* devient vite l'« affaire Kanata ».

Autant le dire d'emblée : la pièce que nous pourrions voir au Théâtre du Soleil à partir du 15 décembre n'est portée que par les membres de la troupe permanente du lieu. Ariane Mnouchkine et Robert Lepage n'ont donc pas accédé à la demande formulée dans la lettre ouverte. Après « avoir pris le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger », dit Ariane Mnouchkine dans un communiqué daté du 5 septembre, ils ont estimé que le spectacle

Kanata, Épisode I, La Controverse, à partir du 15 décembre au Théâtre du Soleil, Cartoucherie, Paris XIII, 01 43 74 24 08, www.theatre-du-soleil.fr

WOT a documenté en 2015 une « tentative de génocide culturel des Autochtones, dont les conséquences sont encore durement ressenties par les communautés autochtones au Canada ». Ce qui a débouché sur 94 appels à l'action, dont plusieurs concernent les arts et la culture.

Dans ce contexte, la polémique suscitée par *Kanata* se distingue pourtant. D'une part, parce qu'elle provient du milieu culturel lui-même ; d'autre part, du fait de sa grande publicité. Un nombre impressionnant de réactions, autant sur les réseaux sociaux que dans les médias, a en effet démultiplié l'ampleur des différents rebondissements de l'« affaire ». À commencer par la rencontre à Montréal, le 19 juillet, entre les signataires de la lettre ouverte, Robert Lepage et Ariane Mnouchkine, à l'initiative des deux derniers.

« Le rendez-vous s'est plutôt bien déroulé. Dans un cercle de parole où circulait un bâton (1), chacun a exprimé sa position.

La nôtre peut être résumée ainsi : luttant pour sortir de notre invisibilité dans l'espace public et artistique, nous demandions à vraiment collaborer à la pièce. À aller au-delà de la consultation réalisée par Ex Machina auprès de certains d'entre nous. Ariane Mnouchkine et Robert Lepage ont quant à eux développé leur conception du théâtre et du métier de l'acteur, qui consiste selon eux à incarner l'Autre, quel qu'il soit », rapporte Maya

Cousineau Mollen, poétesse innue et auteure avec trois autres personnes de la lettre ouverte. Les participants des Premières Nations sont mitigés. Si la plupart saluent l'écoute de leurs deux interlocuteurs, certains formulent déjà des doutes quant à l'utilité de cette rencontre.

Dans un article paru sur le site de *Montreal Gazette* le 20 juillet, la réalisatrice abénakie Kim O'Bomsawim relève la récurrence du mot « censure » dans l'intervention d'Ariane Mnouchkine, qui ne cessera en effet ensuite d'utiliser ce vocable jugé problématique dans ses diverses interventions. À tort, d'après Maya Cousineau Mollen, qui rappelle que « les peuples des Premières Nations ont été censurés pendant plus de quatre cents ans sur leur propre terre, dans leurs propres rites. Notamment à travers le système des pensionnats dirigés par l'Église catholique, qui ont éloigné les enfants autochtones de leurs parents et de leur culture. Si bien que je ne parle plus ma langue maternelle. Comment pourrait-on imposer à d'autres ce dont nous avons tant souffert ? » La poétesse n'en reconnaît pas moins les mains tendues. Celle d'Ariane Mnouchkine d'abord, qui propose aux artistes autochtones de leur ouvrir son lieu pendant un mois ou deux après *Kanata*, afin de leur permettre de répondre à l'art par l'art. Et celle de Robert Lepage, leur offrant quant à lui une place dans son théâtre en construction à Québec, Le Diamant.

Les malentendus se multiplient pourtant, gonflés par les réseaux sociaux. Notamment lorsqu'Ariane Mnouchkine choisit de dévoiler qu'une subvention sollicitée par la compagnie Ex Machina pour le projet *Kanata* a été refusée par le Conseil des arts du Canada. Et que l'absence d'artistes autochtones en serait la cause. En réponse, Simon Brault précise que « la demande en question a été déposée dans le cadre du programme Nouveau Chapitre [...], lancé en mai 2016 pour souligner le 150^e anniversaire du Canada. Ce programme ponctuel invitait le milieu artistique à présenter des projets ambitieux, puisque la subvention maximale de 500 000 dollars par projet était exceptionnelle. La demande totale pour Nouveau Chapitre a été phénoménale et, malgré une enveloppe budgétaire sans précédent, environ 90 % des projets n'ont pas été retenus par les comités de pairs ». À quoi il faut ajouter que, de la part de la même institution, Ex Machina reçoit pour l'ensemble de son activité l'une des subventions de base les plus élevées.

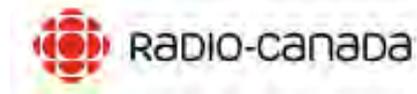
Entre-temps, le débat sur l'appropriation culturelle se poursuit au rythme accidenté de la création. Annulée une première fois du fait des critiques évoquées plus tôt et du retrait d'un financeur, finalement maintenue, la pièce *Kanata* fait écho à une question sensible dans le paysage théâtral français. Celle de la représentation des minorités et de leur histoire, surtout lorsque celle-ci comprend des

épisodes coloniaux. L'association Décoloniser les arts a ainsi été « maintes fois sollicitée pour s'exprimer sur la polémique qui s'est développée durant l'été autour de la lettre des artistes autochtones, interprétée à tort comme de la censure », disent ses représentants dans un communiqué de presse annonçant l'organisation d'une rencontre avec Maya Cousineau Mollen et Kim O'Bomsawim le 17 décembre à La Colonie à Paris.

« Refusant de parler à la place des autres, nous avons jugé que c'était là la seule chose à faire », explique Marine Bachelor Nguyen, qui déplore les attaques plus ou moins explicites dont fait l'objet le collectif dont elle est membre. Car, selon elle, l'identité des « idéologues » dont parle Ariane Mnouchkine dans un article de *Télérama* (18 septembre) – « pourquoi certains idéologues tentent-ils de duper ainsi notre jeunesse en profitant de son idéalisme, de sa générosité et de sa soif de solidarité et d'humanité ? » – fait peu de doutes. La création de *Kanata* permettra peut-être aux autochtones de se clarifier. Que ce soit ou non dans le sens souhaitable, celui de l'apaisement. Espérons aussi que les belles propositions faites par le Théâtre du Soleil et la compagnie Ex Machina lors de la réunion de juillet pourront alors commencer à se concrétiser. L'avenir, le théâtre le dira. ■

(1) Un bâton de parole, permettant à chacun de s'exprimer à son tour sans être interrompu.

La récurrence
du mot « censure »
dans les
interventions
d'Ariane
Mnouchkine
est jugée
problématique.



La première de *Kanata* suscite une vive émotion à Paris

Publié le samedi 15 décembre 2018 à 21 h 00

Mis à jour le 15 décembre 2018 à 21 h 56



La première de la pièce *Kanata*, de Robert Lepage, a eu lieu à Paris, samedi 15 décembre. Photo: Courtoisie/Théâtre du Soleil

Radio-Canada

Après avoir fait l'objet d'une grande controverse l'été dernier, la pièce de Robert Lepage, rebaptisée *Kanata – Épisode I – La Controverse*, a finalement été présentée en grande première samedi après-midi par le Théâtre du Soleil, à Paris.

La représentation, qui a fait salle comble, a grandement ému les 500 spectateurs présents, [selon Katia Chapoutier](#), chroniqueuse à l'émission *Culture club*, qui était sur place.

En juillet dernier, une polémique entourant la création de la pièce *Kanata* avait secoué le milieu artistique québécois. Le défaut d'avoir fait appel à des comédiens issus des communautés autochtones pour ce spectacle avait déclenché de vives critiques et une controverse sur la question de l'appropriation culturelle.

Le metteur en scène Robert Lepage avait alors choisi d'annuler les représentations de la pièce. Toutefois, en accord avec lui, le Théâtre du Soleil avait décidé, au mois de septembre, d'aller de l'avant avec la création du spectacle.

Des spectateurs aux yeux humides

Comme prévu initialement, la première de *Kanata – Épisode I – La Controverse* s'est donc déroulée à Paris samedi après-midi. Le public s'est montré très concentré pendant toute la représentation, qui a duré 2 h 30 min. « Beaucoup de gens sont sortis avec les larmes aux yeux », a raconté Katia Chapoutier depuis Paris. Le Canada restant peu connu des Français, la plupart des spectateurs ont découvert samedi une parcelle de l'histoire des mauvais traitements infligés aux Autochtones.

La comédienne québécoise Sophie Faucher, qui s'est rendue à Paris pour l'occasion, s'est réjouie que le fruit de la rencontre entre « deux grands créateurs », Ariane Mnouchkine – la metteuse en scène du Théâtre du Soleil – et Robert Lepage, ait pu être présenté sur scène. « Le spectacle est bouleversant », a-t-elle affirmé.

Robert Lepage a refusé de donner une entrevue, mais il s'est dit « heureux de l'accueil », selon Katia Chapoutier. « Je l'ai senti soulagé, car les applaudissements ont été nourris. »

À la fin de la pièce, quelques voix ont toutefois exprimé leur mécontentement. « Ce sont toujours les mêmes qui parlent, ce sont les coloniaux », a déploré un spectateur rencontré par Katia Chapoutier.

Une pièce réaliste

Kanata – Épisode I – La Controverse se déroule dans une rue sordide de Vancouver frappée par la drogue et l'itinérance. De jeunes femmes autochtones y disparaissent mystérieusement, mais la police reste inactive. En plusieurs tableaux, la pièce, très réaliste, selon Katia Chapoutier, fait le portrait de différentes personnes vivant dans cette rue. « Robert Lepage nous oblige à regarder une réalité difficile à voir », dit-elle.

Une scène montre notamment une femme se faisant enlever son bébé. « C'était une scène insoutenable », a-t-elle ajouté, précisant que ce moment de la pièce a marqué plusieurs personnes dans le public.

L'appropriation culturelle abordée

La pièce, également ponctuée de moments légers et même comiques, affronte la question de l'appropriation culturelle sous la forme d'une scène où une peintre française se heurte à des critiques quand elle souhaite monter une exposition de portraits des femmes autochtones disparues. « On nous a volé nos terres, nos terres, nos enfants, on ne va pas nous voler nos larmes », dit alors une femme autochtone.

La polémique née au Québec en juillet dernier a été peu comprise en France. Ariane Mnouchkine, la metteuse en scène du Théâtre du Soleil qui cédait pour la première fois son poste à un autre metteur en scène depuis la création de la troupe en 1964, est connue pour être très engagée.

Le Théâtre du Soleil regroupe 30 comédiens originaires d'une vingtaine de pays. Certains ont le statut de réfugié. Depuis 54 ans, Ariane Mnouchkine reste fidèle à sa philosophie : tout le monde peut jouer tout le monde.

Samedi, un groupe d'Autochtones et de leurs alliés a publié une [lettre adressée aux artistes](#) ayant créé *Kanata* – *Épisode I – La Controverse*.

Pour incarner les personnages de Shakespeare ou de Molière, les metteurs en scène font désormais appel à des comédiens noirs. Une vague « colorblind » qui estime que la couleur de la peau ne revêt aucun sens particulier

Macbeth est noir, et alors ?

FABIENNE DARGE

Visage blanc, masque noir ? Visage noir, masque blanc ? Que voit-on, que donne-t-on à voir, aujourd'hui en France, quand on voit des comédiens ou comédiennes noirs sur les plateaux de théâtre ? Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont enfin visibles, après des années de « blanchiment » généralisé sur nos scènes.

Et visibles notamment dans des rôles du répertoire classique, et dans des mises en scène prestigieuses de grandes institutions : Adama Diop a joué le rôle-titre dans *Macbeth*, de Shakespeare, Assane Timbo est actuellement Chrysalde dans *L'École des femmes*, de Molière, deux mises en scène de Stéphane Braunschweig, le directeur de l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Gaël Kamilindi, engagé dans la troupe de la Comédie-Française en 2017, y joue Hugo, Molière ou Wedekind, sous la direction de Denis Podalydès ou de Clément Hervieu-Léger. Océane Cairaty fait partie de la distribution de *La Dame aux camélias*, mise en scène par Arthur Nauzyciel, Alison Valence figurait dans celle de *Macbeth*.

Dans tous ces spectacles, la couleur de peau de ces comédiens ou comédiennes a cessé de revêtir un sens particulier : ils ne sont pas là pour incarner des Noirs, mais pour figurer les personnages d'un patrimoine universel. C'est ce que recouvre la notion de *colorblind*, qui commence à être utilisée en France – et l'emploi du terme anglo-saxon, l'incapacité à

nommer cette notion en français, ne sont pas anodins. Cela n'a peut-être l'air de rien, mais il a fallu une longue bataille, qui n'est pas terminée, pour arriver là, à travers une forêt de représentations aussi épaisses et fantasmagiques que celle de *Macbeth*.

Il y avait urgence : la France est longtemps apparue comme très en retard par rapport aux pays anglo-saxons, où les comédiens noirs – ou indo-pakistanaïses – jouent depuis longtemps les grands et petits rôles du répertoire, shakespearien notamment. Le théâtre, par essence cet art où l'homme se représente, ne reflète pas « la pluralité des corps et des voix que l'on croise dans l'espace urbain et qui constitue aujourd'hui la nation française », note l'universitaire Sylvie Chalaye, anthropologue des représentations coloniales et historienne des arts du spectacle, qui a notamment dirigé le numéro *Culture(s) noire(s) en France : la scène et les images*, de la revue *Africultures* (n° 9293, L'Harmattan, 2013).

« DISTRIBUTION LIBRE »

Pourtant, au fil de ses recherches, Sylvie Chalaye a rappelé qu'au sortir de la colonisation les artistes afro-descendants étaient présents sur la scène française, et qu'ils n'étaient pas perçus comme étrangers. Daniel Sorano (1920-1962), franco-sénégalais, est un des piliers de la troupe du Théâtre national populaire de Jean Vilar, le metteur en scène Jean-Marie Serreau (1915-1973) « revendique le *brassage des corps et des voix de toutes les couleurs*,

et distribue des acteurs de toutes origines dans toutes sortes de pièces du répertoire contemporain, de Brecht à Genet, de Claudel à Ionesco, en passant par Samuel Beckett », observe-t-elle dans un article de la revue *Alternatives théâtrales*, en juillet 2017, intitulé « Quelle diversité sur les scènes européennes ? ». Jean-Louis Barraud travaille avec des acteurs noirs, comme Robert Liensol et Georges Aminel, qui entrera à la Comédie-Française en 1967. Antoine Vitez engage Akonio Dolo et pratique la « distribution libre », autrement dit sans a priori racial, au Théâtre des Quartiers d'Ivry...

« C'est à la fin des années 1970, après le choc pétrolier, l'arrivée du chômage et l'entrée de l'immigration dans le discours politique qu'un changement se fait sentir », résume Sylvie Chalaye. Les médias montrent systématiquement des Noirs pour évoquer l'immigration et l'acteur ethnicié devient l'image même de l'étranger, du travailleur immigré. L'acteur noir incarne l'altérité, l'immigré, l'étranger, et il commence à faire signe dans les distributions. Bientôt les figures noires emblématiques de la scène des années 1980 tels Sidiki Bakaba, Isaach de Bankolé, Alex Descas, Pascal Nzonzi, Félicité Wouassi, Sotigui Kouyaté, Bakary Sangaré, Lisette Malidor, Firmine Richard... se retrouvent ethniciés et sont renvoyés, Africains comme Antillais, à une identité d'assignation. »

Peter Brook, Britannique installé à Paris, au Théâtre des Bouffes du Nord, fait figure d'exception, avec son approche esthétique qui s'appuie sur la multiculturalité, et ses distributions



où figurent systématiquement des acteurs noirs, qu'ils soient africains, et porteurs de leur culture, comme Sotigui Kouyaté, qui interprète Prospero dans *La Tempête* de Shakespeare, en 1990, ou britanniques, comme le jeune Adrian Lester, qui, en 2000, sera un Hamlet tout à fait *colorblind*. Mais, peut-être Peter Brook est-il, dans ces années-là, de même que la fondatrice du Théâtre du Soleil Ariane Mnouchkine, dont les acteurs viennent du monde entier, l'exception qui confirme la règle et qui, sans que le maître des Bouffes du Nord n'y soit pour rien, sert d'alibi au théâtre français.

« Le corps noir charrie tout un tas de clichés et présupposés »

Acteur, metteur en scène et pédagogue noir, Assane Timbo est actuellement Chrysalde dans *L'École des femmes* mise en scène par Stéphane Braunschweig à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, puis en tournée en France jusqu'en juin. Il joue ainsi l'oncle de Suzanne Aubert, qui interprète Agnès, sans que l'on se pose à aucun moment la question de la vraisemblance. Auparavant, il a joué aussi bien Corneille, Shakespeare ou Tchekhov que des auteurs contemporains. Non sans obstacles.

Vous aviez envie d'être acteur dès le début, mais vous ne vous êtes pas dirigé directement vers le théâtre parce que vous pensiez que ce n'était pas pour vous. Pourquoi ?
Au début des années 1990, quand j'ai eu mon bac, il n'y avait aucun acteur noir qui me permette de me projeter dans une carrière possible. Dans le paysage culturel français, il y avait juste Michel Leeb qui faisait le nègre à grosses narines. J'ai intériorisé que là n'était pas ma place, et je me suis résolu à étudier autre chose en attendant d'avoir le courage de mon rêve.

Vous dites qu'au début la question de la couleur de votre peau ne se posait pas, que vous avez refusé

cette question-là, et qu'au fil du temps elle est devenue inévitable. Pourquoi ?

Simplicité parce que lorsque j'étais enfant, j'étais protégé par mon milieu et la réussite de mes parents. C'est au moment de la puberté, devenant un homme noir, que j'ai compris que j'étais l'Autre. Ou du moins qu'aux yeux de la société blanche dans laquelle je suis né, je n'étais pas un Français comme un autre. La vie a suivi son cours et je suis allé à l'école de théâtre : là-bas, je n'ai jamais été fils, frère, père ou époux, mais valet, Arlequin, figure de tragédie, concept de mise en scène. Jamais un homme, tous les hommes.

J'ai découvert qu'au-delà de moi-même, de mon travail, de mon envie, ma peau masquait toute possibilité d'être quelqu'un. Cela m'a aussi permis de comprendre, par le regard innocent et souvent bienveillant de mes professeurs et collègues, que le corps noir charrie tout un tas de clichés et présupposés. J'ai compris que ces représentations sont partagées. Nous les portons tous.

Avez-vous eu d'emblée envie de jouer des rôles du répertoire ?

Oui. Ma peau ne dit pas qui je suis : je suis français, j'appartiens à la culture occidentale, je n'ai pas été élevé dans la culture africaine. Et j'avais tout autant

qu'un autre envie de porter notre répertoire commun, la langue des grands auteurs. Pourquoi n'aurais-je le droit de jouer que des types torse nu, enrégés, des délinquants de banlieue et des rappers ?

Vous avez joué « Othello », en 2008, sous la direction d'Edith Garraud. Qu'avez-vous observé dans le regard des spectateurs ?

J'ai compris que je n'étais pas le Noir attendu, celui dont la violence physique et l'impulsivité « sauvage » feraient frémir le public venu là pour se faire peur. On attend de l'acteur noir qu'il opère une séduction animale, qu'il porte la sagesse des anciens ou qu'il soit un grand naïf. Qu'il soit un corps réifié, réduit à ce corps. C'est là que j'ai saisi ce que l'on attend de nous : un chaînon manquant entre nature et culture.

Comment, selon vous, s'est construit ce regard qui fait du Noir une figure de l'Autre absolu ?

L'histoire coloniale française est au cœur du problème, bien sûr. Mais je pense qu'il s'est aussi passé quelque chose d'assez désastreux dans les années 1980, les années « Touche pas à mon pote ». On a voulu effacer les différences, les nier, et donc nier les histoires, les vécus. Les Noirs étaient « black », étaient « cool »,

construction qui a culminé au moment de la victoire de l'équipe de France de football, en 1998.

Je me souviens que ce soir-là, loin de la liesse générale, je me suis dit : « On est foutus ». Parce que c'était encore une construction imaginaire et que, du coup, cela a entraîné un retour de bâton. Aujourd'hui, surtout depuis les attentats, c'est simple : les Noirs sont musulmans – une autre figure de l'Autre.

Que pensez-vous de cette expression de « colorblind », de plus en plus utilisée pour définir l'idée que le corps noir ne ferait plus sens au théâtre ?

Le fait que ce soit un terme anglo-saxon nous dispense, nous lave, si je puis dire, de charrier quelque chose de nous du point de vue psychanalytique. C'est une manière de ne pas accrocher cette question à notre histoire française, et notamment, bien sûr, à celle de la colonisation. C'est une désignation qui vide le problème de sa substance.

Comment penser et que faire avec cet essentialisme, qui, d'une part, enferme souvent les acteurs noirs dans des rôles-clichés, et qui, d'autre part, revêt sous forme de revendications assez radicales sur le fait que des créateurs blancs n'auraient pas le droit

de s'emparer de l'histoire de l'Afrique – ou de celle des Indiens, etc. ?

Ces réactions radicales peuvent se comprendre. Elles viennent du fait que ces questions ne sont pas tranchées dans la société : il faut donc donner des signes clairs pour que tout le monde avance dans son regard – cette question de l'éducation du regard est la clé de tout. Les personnes qui appartiennent à des groupes minoritaires doivent pouvoir être vues, se donner à voir, pour que l'ensemble de la population puisse s'approprier leur présence. Ensuite on pourra les raconter. Mais il faut d'abord qu'on les voie.

Comment analysez-vous la diabolisation du corps noir ?

Le corps noir masculin inspire des craintes : celle de la dépossession, du vol, du viol. Il charrie des représentations quant à la puissance physique supposée, la taille du sexe, la performance sportive... La femme noire, elle, a été reléguée à l'endroit de la séduction féline, animale. Dans le corps noir acculturé, il y a ce que le Noir sait et que celui qui le regarde ne saurait pas, une opacité.

Derrière ce corps que l'on voit, il y aurait un mystère incompréhensible. Et qui n'existe pas, bien entendu. Le mystère vient de la différence de culture, pas de celle de la couleur de peau. ♦

PROPOS RECUEILLIS PAR F. DA.

Liliane Patrick, Daniel Sorano et Henriette Conté dans « Le Carthaginois », d'après Plaute, mis en scène par Daniel Sorano, au Théâtre du Vieux-Colombier, à Paris, en 1959. KEYSTONE-FRANCE/100% KEYSTONE



Pourtant, l'action de Peter Brook, en mêlant de manière indissoluble politique et esthétique, ouvrira dans le théâtre français une brèche qui ne se refermera pas et se rouvre aujourd'hui de manière plus large, notamment sur cette question de savoir si la couleur de peau doit ou non faire sens au théâtre. L'universitaire Georges Banu, dans un article justement intitulé « La couleur fait-elle sens? » de son livre *Peter Brook. Vers un théâtre premier* (Seuil, 2005), note qu'une bascule s'est opérée avec *Les Iks*, un spectacle signé par Brook en 1975.

« Le théâtre français est resté longtemps attaché aux "emplois" : une femme est une femme, un Noir un Noir. Mais c'est en train de changer »

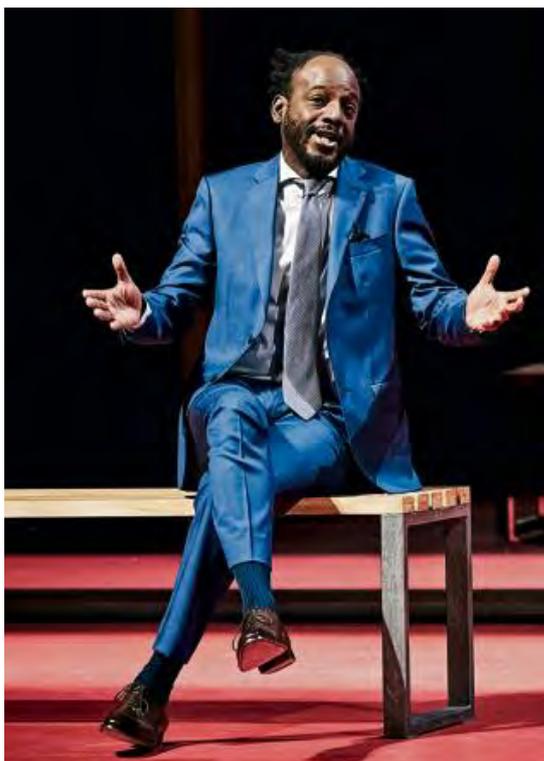
ARNAUD MEUNIER
directeur de la Comédie de Saint-Etienne

« Sans considération de race, les acteurs, qu'ils soient japonais, anglais ou canadiens jouaient indistinctement les Noirs d'une tribu menacée. Le "principe de la traduction généralisée" [cher à Antoine Vitez] permet au plateau d'intervertir les sexes, d'être libre à l'égard de tout déterminisme préalable (...). Plus tard, dans une farce, *L'Os*, le même principe régissait la distribution : rien n'est interdit à personne, et Yoshi Oida, Bruce Myers ou Mireille Maalouf pouvaient jouer sans réticence des villageois africains, de même que dans *Ubu aux Bouffes* c'est un acteur blanc et une comédienne noire qui constituaient le couple infernal. Il y a donc une réciprocité qui garantit toutes les permutations car ici les Blancs jouent les Noirs, de même que des acteurs noirs peuvent être distribués dans des rôles shakespeariens sans la moindre réticence. »

Ce n'est évidemment pas un hasard si l'ouverture est venue de metteurs en scène britanniques – outre Brook, il y a eu aussi Declan Donnellan qui, en 1998, a monté *Le Cid*, de Corneille, au Festival d'Avignon, avec un acteur noir et français, William Nadyam, dans le rôle de Rodrigue. « Dans les pays anglo-saxons, d'obédience shakespearienne, les spectateurs acceptent beaucoup mieux la convention théâtrale, et la couleur de peau arrête de faire sens,

analyse Arnaud Meunier, le directeur de la Comédie de Saint-Etienne, qui est à l'origine d'un dispositif original pour faire entrer dans les écoles d'acteurs des jeunes issus de la diversité. Le théâtre français, de par sa nature, est resté longtemps attaché à la fabrication de signes, aux "emplois" : une femme est une femme, un Noir un Noir, etc. Mais depuis quelques mois, on voit que c'est en train de changer, nettement. On a franchi une étape. Je l'ai observé quand les jeunes gens de notre classe préparatoire intégrée ont monté juste la fin du monde, de Jean-Luc Lagarce. C'est un théâtre intime, une histoire de famille française, ils étaient mélangés entre acteurs noirs et blancs, mais on ne voyait plus la couleur : on voyait la fable. »

Cette évolution n'a pas que des vertus politiques, morales et sociales : elle fait aussi souffler un vent de fraîcheur sur le théâtre français, un théâtre moins prisonnier de l'illustration, du naturalisme et des clichés, qui ne touchent pas que les acteurs noirs – pourquoi une jeune



Assane Timbo joue Chrysalde dans « L'École des femmes », de Molière, mis en scène par Stéphane Braunschweig, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, jusqu'au 29 décembre. AGATHE POUPENE/DIVERGENCE



Océane Cairaty dans « La Dame aux camélias », d'Alexandre Dumas fils, mis en scène par Arthur Nauzyciel, au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, en octobre. PHILIPPE CHANCEL

première devrait-elle forcément être blonde aux yeux bleus, et filiforme? Suliane Brahim, la belle actrice d'origine marocaine de la troupe de la Comédie-Française, l'a amplement démontré, en étant une magnifique Juliette dans le *Roméo et Juliette* de Shakespeare monté par Eric Ruf, en 2016.

Ces clichés ont encore la vie dure, comme le montrent les seize actrices qui, dans *Noire n'est pas mon métier* (Seuil, 128 p., 17 euros), témoignent de manière drôle, rageuse et très concrète du regard qui est encore porté sur les femmes noires, et de l'essentialisation qui les enferme largement dans les rôles de « panthères noires » sexy ou d'employées de maison. « Quand serons-nous banales? », s'y demande notamment Eye Haidara, qui, en 2017, jouait dans *Le Sens de la fête*, le film d'Eric Toledano et Olivier Nakache où, pour la première fois sans doute dans un film français grand public, elle endosse un rôle « normal », sans connotation racialisée.

Si le théâtre progresse dans la voie du *color-blind*, si l'on sort de l'essentialisation, pourquoi, alors, demandera-t-on, de telles polémiques sont-elles apparues, ces dernières années, quand il s'est agi de faire jouer un rôle de Noir par un acteur blanc, ou quand un metteur en scène blanc s'attaque à un sujet qui concerne l'histoire des Noirs? Polémique qui a fait rage, en 2015, quand Luc Bondy, alors directeur de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, a annoncé vouloir monter *Othello* avec Philippe Torreton dans le rôle-titre – Othello étant bien un personnage explicitement noir dans la pièce, et non un Maure blanc. Ou encore, en 2014, quand le metteur en scène sud-africain et blanc Brett Bailey a présenté en Europe *Exhibit B*, une installation-spectacle reproduisant (pour mieux le dénoncer), avec des figurants noirs, le dispositif des zoos humains du temps de la colonisation.

« POSITION PATERNALISTE »

Tout simplement, répond Sylvie Chalaye, parce qu'« on est dans un moment historique particulier, où les frustrations et les souffrances, issues de discriminations réelles, explosent et osent enfin se dire. Et parce qu'à partir d'un certain moment, on ne peut pas raconter ces histoires-là, celle des Noirs, de l'Afrique, de la colonisation, mais aussi celle des Amérindiens, comme dans le spectacle de Robert Lepage Kanata [visible au Théâtre du Soleil, à Paris, du 15 décembre au 17 février 2019], sans prendre en compte le point de vue de l'autre. On ne peut pas se soustraire au fait d'entendre l'autre, sauf à reproduire une position paternaliste. »

Dans la génération d'acteurs et d'actrices noirs, qui sont nombreux à sortir des écoles de théâtre depuis deux ou trois ans, de ce coin optimiste, un point de vue plus lumineux se fait jour, à l'image de celui d'Océane Cairaty. La jeune femme, réunionnaise, a d'abord été footballeuse professionnelle (défenseuse centrale à l'Olympique lyonnais de 2005 à 2010), avant de se tourner vers le théâtre et d'intégrer l'école du Théâtre national de Strasbourg, en 2016.

Elle constate qu'« au foot, pour avoir le poste, il fallait juste être bonne », alors qu'« au théâtre, c'est une autre histoire ». Elle note que, concrètement, les deux rôles qui lui ont été offerts jusque-là (par Stéphane Braunschweig dans *Soudain l'été dernier*, de Tennessee Williams, et par Arthur Nauzyciel dans *La Dame aux camélias*) sont « des rôles de gouvernante ». Mais elle nuance : « Il me semble que parler de cliché ne serait pas juste, dans la mesure où je commence et où je n'ai pas beaucoup d'expérience. J'ai donc de petites partitions, ce qui n'a rien d'absurde. » « L'art peut demander la fin de ses maux anciens, et commencer par instituer une mémoire partagée, s'exclame-t-elle. Par la diversité des récits et des acteurs, il doit attaquer les insuffisances d'imagination, tous ceux qui n'imaginent pas beaucoup et pas très loin! »

Océane Cairaty enregistre aussi, comme toutes ses consœurs, la « double peine » que subissent les actrices noires, par rapport à leurs camarades hommes. Mais il n'y a pas là de quoi l'empêcher d'aller de l'avant et d'enfoncer les buts adverses : « Mon désir de transcender la vie par l'art théâtral est plus fort, plus beau que tout le reste. Il est de mon devoir d'être forte, et de continuer ma route avec joie et impertinence. J'entends bien jouer Nina [La Mouette, de Tchekhov], Alceste [Le Misanthrope, de Molière], Rosalinde [Comme il vous plaira, de Shakespeare] ou Dom Juan. Qui m'aime me suive! » ♦



Lapresse.ca – 16 décembre 2018

Publié le 16 décembre 2018 à 05h00 | Mis à jour le 16 décembre 2018 à 07h28

La première de *Kanata* fait salle comble à Paris

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE
La Presse

(PARIS) Une ruelle *trash* de Vancouver. Un loft d'artistes. Une travailleuse sociale. Des *junkies* autochtones. Un tueur en série. Un drame réaliste avec des pointes d'onirisme. Ainsi va *Kanata*, dont la première avait lieu samedi, à la Cartoucherie de Paris.

La salle de 540 places est archicomble pour cette représentation. Personne ne veut manquer l'événement. Certains parce qu'il s'agit d'une nouvelle proposition du Théâtre du Soleil, véritable institution française. D'autres à cause de la polémique sur l'appropriation culturelle qui a fait rage l'été dernier au Québec et n'a sûrement pas fini de faire des vagues.

« Je ne serais pas venu dès la première s'il n'y avait pas eu cette histoire », admet Wes Williams, professeur de littérature française à Oxford, parti d'Angleterre le matin même.

Fait inusité : tous les spectateurs qui ont acheté leur billet sont remboursés. La patronne de la troupe, Arianne Mnouchkine, estime que le spectacle n'est pas encore au point et nous demande de le prendre comme une répétition générale. Fidèle à la tradition, Mme Mnouchkine se tient à la porte pour déchirer les billets et accueillir les visiteurs. On lui demande si elle appréhende la critique des quelques autochtones qui sont venus du Québec pour juger de la pièce.

« Je n'appréhende qu'une chose, c'est que le résultat ne soit pas à la hauteur », dit-elle, avant d'envoyer gentiment paître le journaliste.

Présences québécoises et autochtones dans la salle

Dans la salle, on aperçoit Sophie Faucher. La comédienne québécoise est ici pour soutenir son ami Robert Lepage, qui signe la mise en scène de la pièce à titre d'artiste invité, un précédent dans le cas du Théâtre du Soleil.

Mme Faucher est de ceux qui croient à la liberté de création. La controverse *Kanata* l'a « rendue malade » l'été dernier, d'autant que « personne n'avait vu la pièce ».

Elle ne nie pas la souffrance des Premières Nations, mais croit qu'on a « tiré sur le messenger » en attaquant Lepage et Mnouchkine.

Un peu plus loin, Guy Sioui Durand nuance un peu. Cet artiste wendat (huron) dit préférer le scandale à la censure. Il trouve cependant que Lepage et Mnouchkine sont « braves » d'être allés au bout de ce projet explosif.

« À mon avis, c'est une erreur stratégique de ne pas avoir eu au moins un cometteur en scène autochtone, dit-il. Cela dit, il faut mettre les choses en perspective. C'est du théâtre, ce n'est pas la guerre. On est loin d'un attentat à Strasbourg. »

Un spectacle qui suggère moins qu'il n'impose

Sur scène, une peinture de Cornelius Krieghoff représentant un Huron-Wendat. C'est la première image de *Kanata*, qui n'en manque d'ailleurs pas : pendant deux heures et demie, sans entracte, les tableaux se succèdent et se multiplient, comme les épisodes d'une télésérie.

À Vancouver, des *junkies* se piquent. Des prostituées amérindiennes disparaissent. La police se tourne les pouces. Dans le quartier de la rue Hastings, réputée pour ses marginaux, un couple d'artistes français cherche le bonheur dans son loft.

Ferdinand veut faire du cinéma, Miranda veut peindre. Il repart pour la France. Elle se lie d'amitié avec Tanya, jeune autochtone à la dérive.

Lorsque cette dernière est retrouvée assassinée, Miranda trouve enfin l'inspiration : par solidarité, elle peindra les 49 femmes autochtones qui ont été tuées par un éleveur de cochons, référence sans équivoque à Robert Pickton, tueur en série qui avait fait les manchettes au tournant des années 2000.

Mais Miranda a-t-elle le droit de s'approprier des larmes qui ne sont pas les siennes ? *That is the question...*

On ne rouvrira pas ici le dossier de l'appropriation culturelle. Mais visiblement, Lepage et Mnouchkine n'ont pu s'empêcher de revenir sur ce débat houleux, parfois même lourdement, comme poussés par le désir de se justifier ou d'avoir le fin mot de toute cette histoire.

Dans un style direct, *Kanata* suggère moins qu'il n'impose. La facture est réaliste, proche du docudrame. Cela n'empêche pas toutefois quelques moments de grâce, dont deux sublimes scènes de rêve en canot, qui transcendent littéralement une pièce par ailleurs plutôt sage côté mise en scène.

Des avis partagés

À la sortie, commentaires mitigés.

Assise derrière nous, Lily, la soixantaine, déplore « l'accumulation de clichés » et le pathos d'un récit qui « veut se donner bonne conscience ».

« On devrait pleurer, mais ça ne m'a pas touchée du tout », tranche cette habituée de la Cartoucherie, qui semble en avoir gros sur le cœur.

Trois rangées plus haut, Angélique, jeune comédienne, n'est pas du même avis. Elle a aimé le « visuel cinématographique » et trouve le sujet pertinent, voire éclairant. « La marginalité de ces gens : ça nous raconte un truc qu'en France on ne sait pas trop... ou qu'on ne sait pas assez », dit-elle.

Idem pour Jeannine, inconditionnelle d'Arianne Mnouchkine depuis les années 70. « Cette pièce me donne envie de vivre », dit-elle, en prenant des photos du décor.

Chez les autochtones, en revanche, la déception se mêle à l'optimisme.

Abordée à l'extérieur de la salle, Maya Cousineau Mollen hésite d'abord à donner son avis, avant de s'ouvrir un peu.

Si elle dit « comprendre » la démarche d'Arianne Mnouchkine, elle croit encore qu'il est trop tôt pour que d'autres s'expriment sur le drame vécu par les Premières Nations.

« Si on nous avait mieux consultés, ça aurait sans doute mieux passé », lance l'écrivaine innue, invitée à Paris par une association antiraciste (Décoloniser les arts).

Mme Cousineau Mollen croit néanmoins que la polémique *Kanata* a fait avancer les choses. « Il faut apprendre de ça pour ce qui s'en vient », dit-elle, à la fois résignée et philosophe.

Y aura-t-il donc un avant- et un après-*Kanata* ? Guy Sioui Durand en est convaincu. Le débat s'est fait dans la douleur, dit-il. Mais au moins, il y a eu prise de conscience.

« Maintenant, on ne pourra plus parler de nous sans nous. »

***Kanata* est présentée au théâtre de la Cartoucherie jusqu'au 17 février 2019**

/ critique / Kanata : le carrefour des âmes de Robert Lepage

16 décembre 2018 / dans À la une, Paris, Théâtre / par Vincent Bouquet

Pour la première fois depuis sa création, la troupe du Théâtre du Soleil se voit confier à un autre metteur en scène qu'Ariane Mnouchkine. La rencontre alchimique entre ses comédiens cosmopolites et le maître québécois façonne le joyau théâtral de cette fin d'année.

Kanata revient de loin. Annoncée comme l'un des événements du Festival d'automne à Paris, la rencontre entre **Robert Lepage** et la troupe du Théâtre du Soleil, dirigée par **Ariane Mnouchkine**, a bien failli ne pas avoir lieu. En cause, une polémique, née **cet été au Canada**, autour du sujet que le maître québécois entendait aborder, celui du « génocide culturel » des Premières Nations. Après la controverse provoquée par son spectacle *SLĀV*, il s'est cette fois vu accuser « d'appropriation culturelle » par des personnalités autochtones, inquiètes de voir leur histoire caricaturée dans un spectacle « stéréotypé » et indignées par l'absence d'acteur indigène dans la distribution. Annulé l'espace de quelques semaines, ce travail long de plusieurs années a **finalement pu poursuivre sa route** et permet à Robert Lepage de répondre à ses détracteurs de la plus belle des manières, par **un théâtre de la réconciliation**.

Conscient de l'aspect épineux de la thématique, le metteur en scène a préféré ne pas l'aborder de front. Sous-titré *Episode I – La Controverse*, *Kanata* utilise le chemin de la fiction pour arriver à ses fins et s'interroger, en toile de fond, sur la place laissée aux descendants des Premières Nations dans le Canada contemporain. Bien avant d'être un spectacle politique, il édifie **une magnifique Tour de Babel** où les langues – français, anglais, persan, autochtones – et les cultures – des comédiens comme des personnages – se mêlent pour ne faire plus qu'un. **A la manière du *Tous des oiseaux* de Wajdi Mouawad**, Robert Lepage, épaulé par le dramaturge **Michel Nadeau**, construit un enchevêtrement de destins autour de Hastings Street, cette artère de Vancouver où la misère et la drogue sont reines.

Alors que Leyla Farrozhad, restauratrice au musée des Beaux-Arts du Canada, et Jacques Pelletier, commissaire d'exposition, nouent une histoire d'amour devant des tableaux de Joseph L'Égaré, Ferdinand et Miranda, comédien et artiste peintre français, s'installent à Vancouver pour s'offrir une nouvelle chance professionnelle. Sous l'œil de Tobie, un descendant de Hurons qui réalise un documentaire sur Hastings Street et plus généralement sur les populations autochtones, la jeune femme fait la rencontre de Tanya, une prostituée qui erre dans le quartier à la recherche d'argent pour payer sa drogue. Protégée par Rosa, une travailleuse sociale du centre d'injections tout proche, elle vit sous la menace d'un tueur en série qui a déjà fait disparaître plusieurs dizaines de ses semblables, sans que la police, désintéressée du sort de ces laissées pour compte, ne fasse rien.

Carrefour des âmes errantes, *Kanata* est aussi le point de rencontres des identités dans un Canada qui a longtemps mis sa diversité sous le boisseau. Du comédien français qui cherche à perdre son accent, voire sa culture hexagonale, pour essayer de réussir à cette artiste peintre qui se voit reprocher sa soudaine inspiration provoquée par le malheur de ces femmes autochtones, Robert Lepage donne le change à ses contempteurs et **questionne les ravages de l'acculturation**. En filigrane, il dénonce cette politique de l'Etat canadien qui, pendant plusieurs dizaines d'années, a forcé les enfants des descendants des Premières Nations à être scolarisés dans des pensionnats, ou à être placés dans des familles d'accueil, quitte à consumer leurs racines, détruire leur identité et compromettre leur avenir.

Tout en subtilité, construite tel un patchwork qui ne trouve sa cohérence qu'à mesure qu'il se construit, sa proposition est propulsée par le cosmopolitisme de la troupe du Théâtre du Soleil. Venus des quatre coins du monde, les comédiens empoignent le texte original à la lumière de leur propre vécu, personnel ou scénique, et haussent leur niveau de jeu. Apparemment aux antipodes, les galaxies théâtrales de Lepage, féru de magie technique, et de Mnouchkine, adepte du théâtre artisanal, s'enchevêtrent **jusqu'à l'alchimie la plus totale**. Avec plus de moyens qu'à l'accoutumée, accompagnée par un dispositif vidéo qui magnifie les passages de lieu en lieu, la troupe est prise dans un mouvement perpétuel, provoqué par des changements de décor incessants, qui donne au spectacle un rythme naturel. Émerge, alors, ce lien qui unit les univers de ces deux maîtres théâtraux, celui qui place, toujours, l'humain au centre de tout. Avec une simplicité rare et une force tranquille, ***Kanata* étreint et bouleverse jusque dans ses ultimes instants**. Pour cette dernière « répétition », comme est traditionnellement appelée la première représentation d'un spectacle du Théâtre du Soleil, **l'accueil fut triomphal**.

Vincent BOUQUET – www.sceneweb.fr

*Théâtre du Soleil, dans le cadre du Festival d'automne à Paris
du 15 décembre 2018 au 17 février 2019*

Controversy over Indigenous representation pursues Robert Lepage play as it opens in Paris

Abenaki filmmaker attends premiere, says play overlooks history of Indigenous activism

CBC News · Posted: Dec 17, 2018 2:48 PM ET | Last Updated: 11 hours ago



Robert Lepage's contentious play, *Kanata*, premiered in Paris this weekend. (Théâtre du Soleil)

For Kim O'Bomsawin, there has been a "before" and an "after" *Kanata*, the contentious play by Robert Lepage that premiered in Paris this weekend.

"Everybody knows that we are here, capable of telling our story and that it will no longer happen without us," she said Monday.

O'Bomsawin, an Abenaki filmmaker, travelled to France to see the play that she and a number of other Indigenous artists and activists had publicly denounced earlier this year for its representation of Indigenous people.

Lepage's production company, Ex Machina, initially [cancelled](#) the Paris production of *Kanata* in July when some North American co-producers withdrew financial support amid the criticism.

But a French theatre, Théâtre du Soleil, decided to mount the play anyway, despite revelations there had been no consultation with Indigenous people in its creation.

The theatre said it would produce the play with its own funds and "with the help of Robert Lepage, who will direct the production without remuneration and in a personal capacity." Ex Machina dissociated itself with the production.

- [Robert Lepage's contentious play Kanata will go ahead in Paris after all](#)



Indigenous filmmaker Kim O'Bomsawin travelled to France to see the play that she, and a number of other Indigenous artists and activists, had publicly denounced this summer for its representation of Indigenous people. (Claire Loewen/CBC)

O'Bomsawin, who signed a letter criticizing the production this summer, said one of the more offensive parts of the play — about residential schools — had been taken out, but more could have been done to rid it of its colonialist undertones.

A positive debate

The most significant thing about the play to her, though, was not its content, but the conversation it started on the need for more collaboration with Indigenous people in Quebec entertainment.

"All this debate was very positive," O'Bomsawin said. "I think there was a before *Kanata* and an after."

Since the original controversy, O'Bomsawin said, she has been consulted by several producers in the entertainment world "who want to do things right."

- [Robert Lepage acknowledges judgment error in developing Kanata production](#)

She applauded the Montreal Symphony Orchestra for collaborating with Inuit, Cree and Innu artists for its opera *The Trickster's Quest* earlier this fall.

"All I want to say is that I think *Kanata* would have been better with us in it," she said.

"If there would have been [an Indigenous] co-writer, or maybe a co-play director or a musician, it would have just been better."

How *Kanata* depicts settler-Indigenous relations

O'Bomsawin explained that the play is about a French couple who moves to Vancouver for the male partner to improve his English and further his career as an actor.

Meanwhile, the female partner is a painter lacking inspiration who meets a Mohawk woman on the Downtown Eastside, one of Canada's poorest neighbourhoods.

The pair become friends in the play, but the Mohawk woman is later lured and killed by serial killer Robert Pickton.

"That gives inspiration to [the] French woman, French artist, and she starts to paint the faces of Native women that have been killed in the Downtown Eastside," O'Bomsawin said. "In the end, she becomes a type of saviour."



The Paris theatre that put on the play said Robert Lepage directed the production without remuneration. (Christian Côté/Radio-Canada)

To O'Bomsawin, the depiction of the white-settler relationship with Indigenous people felt superficial and simplistic.

The play overlooked decades of efforts by Indigenous women to shine a light on the violence experienced by their community, she said.

"We've been trying for years so that people can hear us, saying: 'Hey, there's a problem here: we're losing women,'" O'Bomsawin said.

- [Long meeting but little hope as Indigenous activists raise representation issues with Robert Lepage](#)

The Théâtre du Soleil version of Lepage's play was called *Kanata – Épisode I — La Controverse*. It's unclear whether there will be a sequel.

More than 500 people packed into the theatre to see it, according to a Radio-Canada culture commentator, Katia Chapoutier, who is based in France.

"A lot of people left with tears in their eyes," she said.

The play received a more tepid review in the New York Times, which called the transitions "clunky," the acting "artificial" and said the dialogue had "little flow to it."

Le Canada dans la tourmente de l'histoire



Le Canada dans la tourmente de l'histoire

THÉÂTRE Le metteur en scène Robert Lepage a fait retravailler la troupe d'Ariane Mnouchkine sur « Kanata-Épisode 1-La Controverse ». Il prend en compte la polémique sur « l'appropriation culturelle ». Décryptage.

Elle se tient à la porte du théâtre. Elle a toujours fait ainsi. Elle accueille le public et déchire elle-même les billets. Ariane Mnouchkine, beau visage aux traits fermes encadrés de cheveux blancs, regard clair, voix douce, a un mot pour chacun. On est samedi après-midi à la Cartoucherie. À 15 heures a lieu la première d'un spectacle inscrit dans le cadre du Festival d'automne. *Kanata-Épisode 1-La Controverse*.

ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

Un spectacle qui a failli ne pas voir le jour - alors que le processus de répétitions n'était pas encore achevé - à cause de l'éclatement d'une polémique très violente sur les réseaux sociaux, cet été, au Canada. Certains représentants autochtones reprochaient au metteur en scène de parler à leur place des Premières Nations du Canada et de faire jouer des Autochtones par des comédiens qui n'en étaient pas. Robert Lepage avait déjà été attaqué pour un autre spectacle en ce même été 2018, à Montréal.

Ariane Mnouchkine s'était alors rendue au Canada, avait rencontré, avec le metteur en scène, des artistes et des personnalités représentant des associations. Un dialogue s'était ouvert. Mais des personnes qui n'avaient pas assisté à cette rencontre s'employèrent à dissoudre ces ferment d'entente et rien n'y fit. Certains producteurs se retirèrent, les promesses de représentations nord-américaines furent anéanties. Profondément blessé, le metteur en scène québécois ne voyait plus d'issue.

Et puis, au milieu de l'été, Ariane Mnouchkine et Robert Lepage, qui l'avaient dit tout de suite, ont fait savoir qu'ils se remettaient au travail avec la troupe. Ainsi est né *Kanata-Épisode 1-La*



« Nous avons eu de longues conversations. Nous nous entendons très bien. Il est un très grand artiste et aussi un comédien remarquable », souligne Ariane Mnouchkine à propos de Robert Lepage (à droite). MICHELE LAURENT

Controverse, manière magistrale de répondre par l'art à une polémique stérile.

L'accueil a été enthousiaste, à l'issue de la première représentation publique. Ovation debout, émotion, larmes. Car l'histoire qui est mise au jour est terrible et le récit qu'en fait Robert Lepage, l'intelligence avec laquelle il lie les événements passés et la situation de ce début de XXI^e siècle, est d'une force et d'une lucidité qui n'étouffent jamais la matière théâtrale, le jeu, jusqu'à la comédie. Encore faut-il comprendre...

Ne pas demeurer crispé sur une vision radicale et déformante. À l'issue de la représentation de samedi, des pro-

ches de « Décoloniser les arts » ont fait entendre leur courroux et une spectatrice a même stigmatisé la manière dont les Chinois sont représentés dans la pièce ! La veille, une lettre ouverte avait été adressée aux comédiens du Soleil par les mêmes représentants autochtones rencontrés pendant l'été, leur souhaitant bonne chance, mais redisant leur regret de ne pas avoir été partie prenante de la distribution.

Assimilation forcée

Ariane Mnouchkine en convient : « La refonte du spectacle est importante. Il y avait trois épisodes, l'un centré sur le

XIX^e siècle et les Hurons, l'autre sur les pensionnats qui ont perduré jusqu'en 1996. Le dernier nous conduisait jusqu'à Vancouver en ce début de XXI^e siècle. » Elle explique : « Robert Lepage commence par la fin. Par ce tableau de Vancouver, mais il donne les fils qui conduisent à cette situation, et notamment on comprend le rôle épouvantable joué par les pensionnats. »

On coupait les enfants de leurs parents, de leur communauté, de leur culture, dans ces établissements où s'exerçait une assimilation forcée par des méthodes d'une violence terrible. Les enfants autochtones furent soumis à

des pratiques similaires, en Australie. Évidemment, se remettre complètement au travail en très peu de temps et faire naître un nouveau spectacle a exigé beaucoup de chaque membre de la troupe - ils sont une quarantaine engagés dans ce travail. « Mais, comme le dit Ariane Mnouchkine, qu'est-ce être dépossédé d'un rôle, lorsqu'il s'agit de parler de cette dépossession-là ? C'est tellement plus grave. »

Annoncé au Printemps des comédiens de Montpellier

Tout au long de ces mois, la fondatrice, en 1964, du Théâtre du Soleil, et Robert Lepage, qu'elle a choisi, ont beaucoup échangé. « Nous avons eu de longues conversations. Nous nous entendons très bien. Il est un très grand artiste et aussi un comédien remarquable. Cela a été très nourrissant et singulier pour la troupe de bénéficier de sa direction, il est très bon dans la direction d'acteur. » Et d'ajouter : « Cela donne un objet très particulier. Un spectacle de Robert Lepage qui est aussi un spectacle du Théâtre du Soleil ! En tout cas, chacun peut juger. Kanata est un objet légitime qui accepte critiques ou louanges. Peut-être rassérènera-t-il ceux qui étaient inquiets. »

Kanata-Épisode 1-La Controverse se donne jusqu'au 17 février et est déjà annoncé au Printemps des comédiens de Montpellier en juin. Pourrait-il aller jusqu'au Canada ? Qui sait ? Ariane Mnouchkine songe au prochain spectacle du Théâtre du Soleil... Mais il est encore trop tôt pour indiquer la moindre piste.

En attendant, elle renouvelle sa proposition de l'été dernier : « J'offre la scène du Soleil aux comédiens autochtones, aux artistes, pour jouer, pour exposer, pour débattre. Ils sont les bienvenus ici, à la Cartoucherie. La porte est toujours ouverte de notre côté. Nous attendons une réponse qui, j'en suis sûre, viendra un jour. » ■

Vancouver, souvenirs amers

Cela commence dans un musée d'Ottawa. Devant des tableaux du peintre québécois Joseph Légaré. Ils représentent des Indiens. La question est ainsi posée d'entrée de jeu. Que représenter? Qui représenter? Qui peut représenter? *Kanata-Épisode 1-La Controverse* est une réponse, par l'art même, à ceux qui ont tenté d'interdire le travail de Robert Lepage avec la troupe du Théâtre du Soleil. Le metteur en scène avait choisi, il y a plusieurs années, en accord avec les comédiens, de parler de l'histoire de son pays. Selon le lent et long processus qui préside à toutes ses créations, en France et au Canada, il a cerné peu à peu son propos, établissant un nouveau texte, imaginant l'enchaînement des scènes, tressant les fils en un récit complexe et clair qui devait embrasser une grande partie du destin du Canada. Pas seulement du Québec où la compagnie Ex Machina est implantée! Tout le Canada, d'est en ouest, d'Atlantique à Pacifique.

Après le musée, on assiste à l'abattage violent de grands arbres. Un haut totem à tête d'oiseau subit le même sort tandis que glisse un long kayak, comme en un songe. On retrouvera la fine embarcation, à la fin, en une scène onirique et sublime réunissant deux des personnages principaux, Miranda, artiste peintre portant le prénom de la fille de Prospero dans *La Tempête* de Shakespeare (Dominique Lambert) et Tobie, documentariste (Martial Jacques) qui filme le groupe que l'on découvre au cœur du spectacle, filles et garçons, jeunes, de la célèbre artère de Vancouver, Hastings Street.

L'essentiel de *Kanata-Épisode 1-La Controverse* se déroule dans la ville immense de Colombie-Britannique, coincée entre Rocheuses et Pacifique nord. Ariane Sauvé, l'imaginative scénographe de Robert Lepage, a choisi un espace très dégagé qui peut être, à l'ouverture, le musée à colonnades, la forêt, puis un loft immense avec longue baie vitrée, au fond, donnant sur la ville et au loin les Rocheuses, qui, à la fin, enneigées, seront illuminées par un admirable orage. L'appartement peut disparaître et l'on est dans la rue, au milieu du royaume des drogués, des êtres en souffrance, dans une salle de shoot, dans un commissariat

ou, en scènes particulièrement éprouvantes, dans une ferme de la région ou dans une morgue... Les changements se font dans la pénombre, en un ballet dont les trente-deux comédiens eux-mêmes sont les artisans. Pas de technologie, n'étaient quelques moments de vidéo.

En moins de deux heures trente réglées avec une précision d'horlogerie, on balaye une grande partie de l'Histoire, prenant en écharpe les épisodes cruels des pensionnats autochtones ou de faits divers atroces. Autant le dire, même s'il y a des scènes savoureuses - une leçon d'anglais pour comédien français en espérance d'Hollywood ou une séance de tai-chi dans la ville très chinoise -, l'inspiration est sombre et les émotions qui vous saisissent sont déchirantes. Mais il y a beaucoup d'amour entre les êtres. Tout ici est fondé. Au-delà du récit, c'est une réflexion sur notre monde, nos sociétés, une analyse lucide

☛ Une partie du Soleil est réfugiée ou a fait le choix de l'exil. Ce qui donne à la pièce son caractère universel ☛

ROBERT LEPAGE

d'un XXI^e siècle coupé de ses racines profondes. Et où la seule réponse qui vaille est l'art et le partage.

Pour la première fois sous la houlette de quelqu'un d'autre qu'Ariane Mnouchkine, la troupe conserve sa formidable vitalité, sa capacité de déplacement physique et intellectuel, sensible. Chacun ici se surpasse. Shaghayegh Beheshti, Frédérique Voruz, mère restauratrice de musée, fille perdue, sont magnifiques, comme tous leurs camarades. Sébastien Brottet-Michel, Vincent Mangado, Man Wai Fok, Alice Milléquant, Eve Doe Bruce, Nirupama Nityanandan, Maurice Durozier, Sylvain Jailloux, Astrid Grant, Duccio Belugi-Vannuccini, entre autres. ■ A. H.

Théâtre du Soleil, Jusqu'au 17 février.

Durée: 2h30 en français et anglais sur-titré.

Tél.: 0143742408 (individuels),

0143748850 (collectivités, groupes).

À Paris, «Kanata» agite le drame des femmes autochtones disparues



Photo: Michèle Laurent Malgré le réalisme de l'ensemble, le spectacle cherche, par un sens de l'image et des références assumées à l'art pictural autochtone, à toucher un langage visuel onirique.

Philippe Couture
à Paris

Collaborateur

17 décembre 2018

CRITIQUE
Théâtre

Les comédiens du Théâtre du Soleil dirigés par Robert Lepage dans *Kanata* ont reçu leurs premiers applaudissements à Paris cette fin de semaine en offrant un spectacle éparpillé et prudent, qui ne risque ni de faire taire ses détracteurs ni d'enthousiasmer les autres. Critique et débat.

Une jeune prostituée mohawk tente tant bien que mal d'échapper à un destin toxique dans les rues du quartier Downtown East Side de Vancouver. À deux pas de là, une artiste française trouve enfin l'inspiration au contact de cette communauté écorchée. Joués par des acteurs d'origine iranienne ou française plutôt que par des artistes des Premières Nations, les personnages autochtones imaginés par Robert Lepage et Michel Nadeau ont finalement pris forme sur la scène mythique de la Cartoucherie, à Paris.

Après les débats estivaux sur l'appropriation culturelle et l'invisibilisation des artistes autochtones, le spectacle qui avait d'abord été annulé a été remis sur les rails par Ariane Mnouchkine, enthousiaste à l'idée de raconter un pan de la réalité autochtone à son public du Théâtre du Soleil, inscrivant aussi ces premières représentations parisiennes dans la programmation du Festival d'automne. *Kanata* existe bel et bien, pour le meilleur et pour le pire : ni vraiment offensant ni particulièrement inspiré, il continuera vraisemblablement à alimenter la chronique.

Au fil d'une intrigue morcelée qui croise les vies de la faune de la rue Hastings à celle d'une restauratrice d'oeuvres d'art et d'un policier apprenti acteur (entre autres), la pièce, rebaptisée *Kanata. Épisode 1 : La controverse*, fait de l'affaire Robert Pickton et du drame des femmes autochtones disparues et assassinées ses principaux pivots dramatiques, avant d'y greffer des considérations sur l'art et l'appropriation culturelle, rejouant une partie du débat qui a fait rage cet été au sujet des spectacles *SL?V* et *Kanata*.

Une matière explosive permettant de flirter avec des décennies d'acculturation des Premières Nations. Lepage tente notamment de révéler la prise de parole féminine et de créer un espace d'émotion libérateur. Malgré le réalisme de l'ensemble, le spectacle cherche aussi, par un sens de l'image et des références assumées à l'art pictural autochtone, à toucher un langage visuel onirique. Or, on a beau voir et comprendre les intentions, ce spectacle se disperse tant qu'il nous donne l'impression d'être constamment en superficie de ses intrigues et de ses personnages, n'évitant pas quelques clichés.

S'appropriier ou ne pas s'appropriier

Cela est-il dû au processus de création presque dénué de soutien dramaturgique autochtone ? Posons donc tout de suite cette question qui tue. Puisqu'il est joué par les acteurs du Théâtre du Soleil, une troupe multiculturelle unique en son genre, mais dans laquelle on ne trouve aucun artiste autochtone du Canada, *Kanata* fait-il acte d'appropriation culturelle ? Sa représentation des Premières Nations est-elle tronquée, problématique, lacunaire ? Disons qu'elle semble à première vue réaliste et évite la plupart du temps la folklorisation, mais qu'elle est dénuée de profondeur et de véritable perspective historique.

C'est du moins l'analyse qu'en font la cinéaste abénakise Kim Obomsawin et l'écrivaine innue Maya Cousineau Mollen, rencontrées à la sortie du spectacle. « Nous comprenons que le Théâtre du Soleil est une troupe permanente et le fait qu'aucun acteur autochtone n'ait été embauché n'est pas en soi catastrophique, analyse Kim Obomsawin. Mais je demeure persuadée qu'un co-metteur en scène autochtone aurait contribué à bonifier les personnages, qui sont plutôt inconsistants. Ce que j'ai vu à la Cartoucherie confirme les craintes de la communauté autochtone. Nous impliquer aurait vraiment pu faire de cette pièce une oeuvre meilleure. Je n'y ai pas non plus vu, par exemple, de discours critique sur la responsabilité collective devant le sort des femmes autochtones assassinées. Tout reste au premier degré. »

Le spectacle tente pourtant d'affirmer, en déliant un fil narratif jusqu'au drame des pensionnats autochtones, les liens manifestes entre l'oppression systématique du passé et celle qui perdure insidieusement aujourd'hui. « Mais force est de constater que la pièce ne fait que flirter avec cette idée sans l'approfondir », lance l'écrivaine innue Maya Cousineau Mollen, qui soulève aussi des questions sur la représentation de la violence. « Je ne recommanderais pas le spectacle à des familles autochtones touchées par le drame des femmes assassinées, car il présente [cette réalité] de façon trop graphique et je me demande vraiment à quoi sert dramatiquement cette violence. Elle pourrait avoir un effet dévastateur à Vancouver auprès d'un public qui connaît cette réalité intimement. »

Jusqu'où aller dans la représentation de la violence ? Voilà une question théâtrale millénaire à laquelle nous ne trouverons pas de réponse aujourd'hui, mais qui prend un sens particulier dans le contexte autochtone actuel.

Du Lepage sans remous

Dans une mise en scène fragmentée qui fait basculer constamment l'espace-temps, Robert Lepage se montre fidèle à sa dramaturgie habituelle, cinématographique dans sa manière de calquer les processus du montage et d'enchaîner les effets de transition et de rupture en multipliant les changements de décor. Or, ici, cette mécanique ne revêt pas de signification profonde ni ne s'ancre dans une quelconque vérité englobante : on a connu des dispositifs lepagiens plus aptes à transcender les intrigues et les dialogues parfois trop linéaires ou trop badins du créateur. La mise en scène est bien sage, en somme, pour un propos dans l'ensemble diffus.

Reste un savoir-faire certain, que les admirateurs de Lepage, présents en grand nombre le soir de la première, n'ont pas manqué d'applaudir. De la comédienne Sophie Faucher, citée par de nombreux médias montréalais, jusqu'à de nombreux artistes québécois ayant fait le voyage jusqu'à Paris, certains sont venus applaudir également le triomphe de la liberté de création. La critique parisienne, encore discrète au moment de mettre cet article sous presse, a pour l'instant laissé place aux commentaires élogieux du *Figaro*, qui y a vu un spectacle « magistral et sombre ».

Nytimes.com - 17 décembre 2018

The New York Times

Review: In Robert Lepage's 'Kanata,' the Director, Too, Plays the Victim



Canadian police officers trying to take a baby from an Indigenous woman in "Kanata — Episode 1 — The Controversy." Michèle Laurent

By Laura Cappelle

PARIS — Robert Lepage would like you to know that he doesn't shy away from controversy. To make his point, the Canadian director renamed his latest project, "Kanata," which [was briefly canceled](#) in July after an outcry about cultural appropriation, then revived, and, ultimately, had its world premiere in Paris on Saturday. Now it's called "Kanata — Episode 1 — The Controversy," and runs through Feb. 17.

It's not the only sign that Mr. Lepage and the French company Théâtre du Soleil, which is staging the play, have let the kerfuffle overwhelm them. "Kanata" was supposed to delve into the troubled relationship between Canada's Indigenous people and their colonizers. The final product does explore the plight of the country's First Nations, but it does so through the defensive gaze of a white artist who can't resist telling us that he, too, has been victimized.

Mr. Lepage has been plagued by accusations of cultural insensitivity this year. Performances of his production “SLAV,” inspired by African-American slave songs, were halted in Montreal after an outcry because it featured a predominantly white cast. Then came “Kanata” and [an open letter](#) from Indigenous artists and activists, published in the Quebec newspaper *Le Devoir* in July. In it, the authors accused Mr. Lepage and the Théâtre du Soleil of seeking to tell their stories without Indigenous input.

Shortly after, the production’s North American co-producers withdrew their financial support and it was called off. (Activists said that they [never asked for that to happen, only for inclusion](#).) In September, however, Ariane Mnouchkine, the founder and director of the Théâtre du Soleil, announced that the company would stage the production after all, as part of the Festival d’Automne, a yearly arts event in Paris. Ms. Mnouchkine used the opportunity to rail against what she called the “censorship” of the play in Canada.

There are sly references to the debate in the first scene of “Kanata — Episode 1 — The Controversy,” but the first half of the production sets up promising characters. Mr. Lepage is fond of telling stories through shifting perspectives and mixed media, and he weaves together a series of loosely related subplots. Most of them center on Hastings Street in Vancouver, in British Columbia, where a character of Mohawk descent, Tanya, prostitutes herself to finance a heroin addiction. She is estranged from her mother, Leyla, who works in a museum. Tanya befriends Miranda, a French painter, while a serial killer, based on the real-life murderer [Robert W. Pickton](#), lurks in the background.

The characters allow Mr. Lepage to touch on several issues that have affected Canada’s Indigenous people: the large number of missing and murdered Indigenous women; the prevalence of substance abuse; and the forcible removal of Indigenous children from their communities, a practice that continued until the 1980s. The production isn’t especially subtle in addressing those issues, however. The murderer is a brooding caricature, and the scene in which he kills Tanya in his van is both predictable and over the top, with bloodcurdling screams and blood splattered on the window.

Until that point, “Kanata — Episode 1 — The Controversy” is merely a passable play, with practically none of Mr. Lepage’s usual inventiveness. The transitions are clunky, with multiple set changes, all handled in full view by the Théâtre du Soleil’s large troupe. The dialogue has little flow to it, and the acting often felt artificial on opening night. (Ms. Mnouchkine came out for a preshow speech, in which she asked the audience to think of it as “a final rehearsal” for the cast.)

After Tanya’s death, however, Mr. Lepage tacks on overt meta-references to the “Kanata” uproar that divert attention from the Indigenous story lines. Miranda decides to paint the murdered women and to exhibit her work at a local community center. At the last minute, managers realize Miranda hasn’t asked the families of the victims for permission and — wait for it — they cancel the exhibition.

“Our history has been stolen from us for 400 years,” one Indigenous character says. “Expect some strong reactions.” One can hear Mr. Lepage reply through Miranda: “I’m an artist! These women moved me as human beings, not Indigenous people.”

At one point, the painter laments: “Nowadays, to understand a black person, you have to be black! To understand a Jewish person, you have to be Jewish!”

The line echoed [Ms. Mnouchkine’s own words](#) in an interview with *Le Devoir*: “If we start saying ‘We Jews’ or ‘We blacks’ because of our legitimate bitterness about the past, we will only reproduce the same crazy irreparable suffering.”

The French director’s stance isn’t unusual in her country, where the notion of cultural appropriation isn’t widely recognized. (Unsurprisingly, there were no protests at Saturday’s premiere.) It’s also in keeping with the universalist ethos of the Théâtre du Soleil, a utopian collective founded in 1964. It employs actors from diverse backgrounds, and its productions have often taken inspiration from foreign cultures.

The company's brand of humanism was shaped at a time when oppressed minorities had few opportunities to make their voices heard, however. The times have changed, and it's disheartening to see Mr. Lepage and Ms. Mnouchkine, both celebrated directors with an international following and significant power, dig their heels in and cry censorship instead of engaging with a community.

"Kanata — Episode 1 — The Controversy" ends with Miranda alone in her studio. As she starts to paint, she conjures up a ghostlike Tanya who is reunited at last with her mother. The tableau, well-meaning though it is, enshrines Miranda as a white savior who transcends divisions and a painful history through art. Remind you of anyone?

Kanata — Episode 1 — The Controversy

Through Feb. 17 at the Théâtre du Soleil, Paris; festival.automne.com.



« Artistes, qu'avons-nous le droit de faire ? »

Robert Lepage, qui monte « Kanata » au Théâtre du Soleil, a été accusé d'« appropriation culturelle ». Il s'explique

ENTRETIEN

A l'invitation d'Ariane Mnouchkine, qui, pour la première fois dans l'histoire de son Théâtre du Soleil, à Paris, confie sa troupe à un autre metteur en scène qu'elle, le Québécois Robert Lepage s'est lancé, il y a deux ans, dans la préparation d'un spectacle sur l'histoire du Canada – sous le titre de *Kanata*, soit « village », le nom ancien du pays. En juillet, une tribune dans le quotidien de Montréal *Le Devoir* a mis le feu aux poudres en reprochant au metteur en scène l'absence d'acteurs autochtones.

Ariane Mnouchkine s'est rendue avec Robert Lepage à Québec, pour discuter avec des représentants de communautés des premières nations, sans parvenir à éteindre la controverse. Le spectacle, que Robert Lepage a pensé annuler, a finalement lieu, dans le cadre du Festival d'automne, mais seul le premier des trois épisodes prévus est présenté, depuis le 15 décembre, à la Cartoucherie de Vincennes. Avec, en toile de fond, la question de l'appropriation culturelle. Robert Lepage s'en explique.

« Kanata » porte en sous-titre : « Episode 1 – la controverse ». Pourquoi ?

Parce que, dans cet épisode, il y a une controverse qui fait écho à celle qu'Ariane Mnouchkine et moi avons dû affronter cet été. Mais ce n'est pas une réponse : elle était dans le projet du spectacle depuis le début du travail. Son point de départ repose sur une histoire terrible : au tournant des années 2000, dans l'Ouest canadien, un homme a tué quarante-neuf femmes, principalement des autochtones démunies qui vivaient dans la rue, droguées ou prostituées. Une peintre de Vancouver, qui n'est pas autochtone, a décidé de faire le portrait de ces femmes. Cela a suscité une énorme controverse, parce que des membres des communautés autochtones ont dit : « Nous n'avons pas eu le temps de faire notre deuil, l'enquête n'est pas terminée, et vous utilisez nos filles, nos femmes, nos mères pour acquérir un capital de sympathie. »

Ce n'était pas du tout dans l'intention de la peintre, qui de plus voulait vendre les portraits pour récolter de l'argent pour les centres de femmes à la rue. Son geste a été mal interprété, et depuis, le débat ne s'est pas éteint. Il pose une question qui m'intéresse depuis longtemps : en tant qu'artistes, qu'avons-nous le droit de dire ? De

faire ? Peut-on parler, et comment parler d'une chose qui nous touche ? A partir de quel moment la question de l'appropriation culturelle devient-elle la continuation de la colonisation, ou au contraire, une façon d'universaliser une histoire ? Dès nos premiers échanges avec la troupe du Soleil, nous nous sommes dit qu'il fallait parler de ces questions, dont je ne pensais pas qu'elles allaient nous mettre au milieu d'une telle tempête.

Pourquoi cette tempête a-t-elle été si vive, d'après vous ?

Parce que la question de l'appropriation culturelle, qui est fondamentale aujourd'hui, et concerne tous les domaines artistiques, se pose au théâtre d'une manière particulièrement forte : elle se traduit dans la chair même, puisque les acteurs incarnent. Ceux qui se sont opposés au projet de *Kanata* ont malheureusement mal compris ce que l'on voulait faire. Ils ont interprété notre ap-

proche comme étant celle d'un emprunt à la vie des autochtones, alors que cet épisode 1 de *Kanata* ne parle pas de la réalité autochtone, ni directement de la femme qui a peint les portraits. Nous reprenez des éléments de l'histoire pour montrer, à travers une jeune couple d'artistes français qui s'installe à Vancouver, comment, à un moment donné, des Européens blancs croisent sur leur chemin la réalité autochtone.

Avez-vous rencontré des autochtones quand vous prépariez « Kanata » ?

Bien sûr. On a emmené la troupe du Soleil au Canada, d'abord au Québec, puis dans l'Ouest canadien, où on a rencontré des gens qui ont été chassés de leurs réserves et se retrouvent à Vancouver, dans la rue. Puis on est allés à Banff, en Alberta, où se trouve un centre consacré à la culture autochtone. On a fait des *workshops*, on a recueilli des témoigna-

ges, on est aussi allés dans la nature, parce que la terre, pour les premières nations, ce n'est pas seulement celle qu'on leur a volée, c'est une continuité de leur être. On a vu des chamans et des chefs spirituels, et aussi des spécialistes des pensionnats autochtones qui représentent une page horrible de l'histoire canadienne : jusqu'en 1996, on y a mis les autochtones pour les « éduquer », et « tuer l'Indien dans l'Indien ».

Après coup, je pense que l'incompréhension vient du fait que des gens pensaient qu'on venait engager des acteurs autochtones. C'est vrai que c'est devenu la coutume au Canada. Et c'est idiot de ne pas le faire, parce qu'il y a plein de bons acteurs autochtones. Je comprends leur point de vue, « *Nothing about us without us* » (« rien sur nous sans nous »), parce que leur culture a été trop longtemps filtrée par une vision colonisatrice qui ne leur laissait aucune place. Mais pour *Kanata*, le contexte est

« Je pense que l'incompréhension vient du fait que des gens pensaient qu'on engagerait des acteurs autochtones »

différent : on est en France, je travaille avec les acteurs du Théâtre du Soleil, dont je sens que ce qui les intéresse le plus, dans l'histoire du Canada, c'est la question autochtone. Ils s'y identifient, parce que, sur les trente-deux acteurs de la troupe, vingt-quatre ne viennent pas de France, beaucoup ont vécu des histoires de déracinement.

Vous n'avez donc pas pensé que « Kanata » poserait des problèmes ici...

C'est peut-être un peu naïf, mais je me sentais autorisé à faire le spectacle, parce que j'ai souvent travaillé avec les communautés autochtones. J'aurais peut-être dû être plus prévoyant, parce que les communautés autochtones ne sont pas homogènes au Canada. J'admets mon erreur, et, après la polémique, qui nous a fait perdre le coproducteur principal, j'ai envisagé de renoncer. Ariane Mnouchkine a insisté pour que le spectacle se fasse. Et j'ai reçu une très belle lettre du porte-parole de deux grands chefs autochtones qui me disent : nous n'avons pas envie que le spectacle soit annulé, parce que nous pensons que vous êtes un agent du changement. Peu importe ce que vous allez faire. Même si vous ne travaillez pas, comme on aimerait, avec des acteurs autochtones, vous ferez avancer la cause plus que si vous renoncez. Il faut faire le spectacle. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE SALINO



Répétitions de « Kanata » par la troupe du Théâtre du Soleil, en novembre. MICHÈLE LAURENT

A la Cartoucherie, un Canada malade de son passé colonial

Dans « Kanata », spectacle inabouti mais prometteur, le metteur en scène québécois entrecroise les temporalités et les récits

THÉÂTRE

Sur les sièges du Théâtre du Soleil, samedi 15 décembre, les spectateurs de la première représentation de *Kanata – Episode 1 – La Controverse*, mis en scène par Robert Lepage, ont trouvé un avertissement les inclinant à la bienveillance : « *Ceci est une répétition!* », titrait la feuille imprimée. Répétition ovationnée par le public, même si ce qu'on a vu à la Cartoucherie de Vincennes (et qui sera présenté au Printemps des comédiens, à Montpellier) en était encore, au jour J, au stade des (bonnes) intentions, sans avoir décollé de ce qui ressemblait à une suite de séquences mises bout à bout. Et ce, malgré une certitude : tout est en place dans ce projet pour qu'opère la magie.

Il y a d'abord le propos. Il est humaniste, potentiellement émouvant et assurément attentif aux destins singuliers qu'il expose. Dans le fil des récits racontés qui renvoient à l'histoire mal connue d'un Canada malade de son passé colonial, s'entrecroisent les sorts de Tanya, prostituée droguée qui finira, comme quarante-huit de ses semblables, assassinée par un tueur en série; Miranda, jeune peintre française habitant Vancouver et qui voudrait, nonobstant le temps nécessaire du deuil des familles, exposer ses tableaux des victimes du meurtrier; Leyla, restauratrice d'art et mère de Tanya; Tobie, documentariste homosexuel dont la caméra traque les déclassés du quartier pauvre de la ville; Louise, Amérindienne que les colons ont envoyée en internat catholique avant de lui

soustraire son enfant. Ces histoires, qui articulent les causes avec leurs conséquences, s'inspirent de la réalité. Robert Lepage fictionne à peine, il rend compte des souffrances d'un pays en quête de résilience.

Fraternité esthétique et éthique

Il y a aussi une forme. Elle évoque celle, merveilleuse, dont Ariane Mnouchkine, patronne du Théâtre du Soleil, a fait sa signature. Pas seulement parce que ce sont ses comédiens qui jouent (d'où la colère de certains artistes autochtones canadiens, mécontents de ne pas être de la distribution alors que le spectacle parle, en partie, d'eux). Mais aussi parce que la représentation, tout en chassés-croisés de décors et va-et-vient entre temporalités passées et présentes, rappelle, à s'y

méprendre, le geste de la metteuse en scène.

Mêmes façons subtiles de métamorphoser le plateau, mêmes glissements habiles de l'ici vers l'ailleurs. On passe, sans s'en apercevoir, d'un commissariat de police à une forêt ancestrale, d'un clair appartement à un abri pour toxicomanes, d'un restaurant chic à une rue interlope. Entre les deux créateurs, la fraternité esthétique et éthique est réelle, ce qui explique pourquoi Ariane Mnouchkine s'est battue avec détermination pour que ce spectacle voie le jour. A raison. Sa troupe, où se mêlent Afghans, Sud-Américains, Indiens, Français, etc. n'a rien à prouver quant à l'universalité des paroles portées sur la scène.

Mais ce qui parasite *Kanata – Episode 1 – La Controverse*, au-delà de son rythme encore hasardeux

et du jeu des acteurs parfois maladroit (autant d'écueils qui peuvent être surmontés), c'est l'embaras du spectacle lui-même. Robert Lepage est-il, à son insu, entravé par une culpabilité où l'aurait aculé le regard critique de ses compatriotes autochtones? On sent, dans sa représentation, un désir de légitimation. Il se traduit par une gêne, de malhabiles tentatives de justification. Témoins : cette séquence au cours de laquelle Miranda, la peintre, consume de l'opium pour vivre ce que vivent les sujets héroïnomanes de ses toiles. Son argument? S'il faut être juif ou noir pour comprendre les juifs et les Noirs et pouvoir parler en leur nom, il faut donc se droguer pour être autorisé à peindre des drogués.

Le raccourci, trop raccourci, pose problème. C'est néanmoins

à ce moment qu'advient la plus belle séquence. Dans un canoë en apesanteur, Miranda plane. La scène est superbe. Comme si Robert Lepage accédait à la fulgurance théâtrale une fois libéré d'injonctions intérieures qui cadent son propos. Comme si *Kanata*, pour se trouver pleinement, devait s'affranchir des controverse, ne plus tenter de leur répondre, assumer d'être ce qu'il est : un spectacle de théâtre. Donc de l'art. ■

JOËLLE GAYOT

Kanata – Episode 1 – La Controverse. Mise en scène Robert Lepage. Avec la troupe du Théâtre du Soleil. Jusqu'au 17 février à la Cartoucherie de Vincennes (dans le cadre du Festival d'automne). Theatre-du-soleil.fr

IDEES & DEBATS

Soleil d'hiver à Vancouver

art&culture

Philippe Chevilley

@pchevilley

Pour Robert Lepage, tout est théâtre, tout doit être littéralement représenté : une banale scène de ménage comme un crime sanglant, un dépôt de plainte au poste de police comme les effets d'une pipe d'opium – sans doute la plus belle scène de son dernier spectacle « Kanata », jouée en scène dans un canoë flottant... renversant. Quand on dispose d'une trentaine de comédiens investis, la vaillante troupe du Théâtre du Soleil, on peut transformer sans peine un plateau de théâtre en loft, en quartier underground de Vancouver, en grande forêt ou en porcherie. Et on peut orchestrer un récit gigogne qui évoque la spoliation des autochtones du Canada, l'assassinat sauvage de 49 prostituées par un tueur en série (un vrai fait divers), l'installation difficile d'un jeune couple français arty dans la ville cosmopolite du Canada. En posant au passage la question très polémique des limites de l'art.

Car si ce spectacle qui clôt peu ou prou le Festival d'automne 2018 fait autant parler de lui, c'est d'abord parce qu'il a failli ne jamais voir le jour, des associations d'autochtones jugeant qu'elles n'avaient pas été associées comme il convient au projet. Après avoir songé à jeter l'éponge, Robert Lepage et

THÉÂTRE**Kanata - Episode 1 - La Controverse**

de Robert Lepage
Théâtre du Soleil
(0143742408).
Festival d'automne.
Du 15 décembre
au 17 février. 2 h 30.

Ariane Mnouchkine (qui a mis sa troupe à la disposition du Québécois) ont finalement décidé de présenter la pièce, rebaptisée « Kanata - Episode 1 - La Controverse ». Le double pari d'évoquer l'oppression des autochtones et la liberté de l'art est

bien tenu dans un récit haletant qui évoque aussi bien les séries télé que les sitcoms, en mode décalé. S'appuyant sur les origines plurielles des comédiens de la troupe du Soleil, Lepage universalise avec brio le débat sur l'identité et les rapports colonisateur-colonisé.

Instants bouleversants

Les passages les plus réussis sont les scènes oniriques où le sorcier Lepage nous gratifie d'allégories sublimes et les instants bouleversants où les personnages évoquent leur détresse intime. « Kanata » est un spectacle encore très vert et souffre en conséquence de deux défauts : un problème de rythme (des changements de décor pas assez fluides) et le jeu encore très approximatif des comédiens. Qu'à cela ne tienne, ce livre d'images horribles nous emporte dans un tourbillon de sensations et de réflexions vives sur l'humanité qui se fracture, se shoote aux illusions mortelles, mais qui peut encore croire à son salut, en cultivant l'art, la rédemption et la tendresse. ■



Shaghayegh Beheshti (restauratrice de tableaux) et Vincent Mangado (commissaire d'exposition) font connaissance dans un restaurant de Vancouver. Photo Michèle Laurent



Le minimalisme américain déployé chez Ropac



Naomi Kawase lors d'une performance calligraphique au centre Pompidou, le 22 novembre. HERVE VERONESE / CENTRE POMPIDOU



Le cahier de correspondances de Lacuesta et Kawase

A Beaubourg, une installation relate le dialogue par films interposés entre le Catalan et la Japonaise durant une année.

Lorsqu'il est invité au Centre de culture temporaire de Barcelone (CCCB) en 2008, le cinéaste catalan et critique de cinéma Isaki Lacuesta (43 ans) propose pour l'occasion à Naomi Kawase, de six ans son aînée, d'entamer une correspondance filmée. Il s'agit d'un dialogue de films courts avec cette cinéaste japonaise dont il admire le travail depuis la découverte de son sublime *Shara*, un long métrage à la

mise en scène elliptique, sorti sur les écrans en 2003. L'échange, qui s'étale entre août 2008 et juillet 2009, est présenté dans la foulée au festival de Locarno, puis exposé deux ans plus tard au CCCB, et à l'occasion de leur rétrospective conjointe, déployée sobrement ici en une installation au centre Pompidou.

Songes croisés. Ce sont donc sept lettres-écrans, sept instants, sept petits haïkus visuels dont on s'approche, curieux, pour entendre: «*Si je te connaissais, je ne te dirais pas tout ça.*» La première «lettre», intitulée *Se réveiller lentement*, nous fait quitter le port de Gérone avec Lacuesta (terre natale de l'auteur, qui y vit par ailleurs

toujours avec sa femme) via une bande sonore asynchrone de l'image. La litanie des ferries et autres petits bateaux qui s'entrechoquent couvre un voyage balisé de songes croisés, de récits qui ne se ressemblent pas, de surimpressions et de légendes, comme celle d'un homme dont la maison fut bâtie sur la frontière entre la Russie et la Pologne: si quelqu'un lui demande où il vit, ce dernier a l'habitude de répondre plutôt «*en Pologne*», car il y fait moins froid. Puis le cinéaste s'attarde sur la peau de son épouse, épiderme marqué d'être tant resté sous les draps. Naomi Kawase livre également son quotidien, avec une écriture plus solennelle et une retranscription de la

temporalité plus fidèle, à l'instar de la façon qu'elle a de simplement nommer ces missives de la date où elle les a «écrites». «*On offre tout le temps des prières dans mon pays*», lui dit-elle. Les bougies brûlent à l'écran, les incantations nous enveloppent.

Coïncidences. Née à Nara et abandonnée par ses deux parents, la cinéaste japonaise reste profondément marquée par l'absence, la naissance, la disparition, les blessures qui se pensent dans les profondeurs rassurantes, verdoyan-

tes et obscures de la nature. Thèmes qui frémissent et dessinent les contours de ses fictions, comme de ses plus beaux portraits: on pense à ceux d'Uno, sa grand-tante adoptive qu'elle a rebaptisée «*grand-mère*», et qu'elle accompagnera jusque dans la mort avec l'ultime *Chiri* (2012).

Tout comme Kawase, Lacuesta s'attarde sur les destins qui se croisent, se superposent, jusqu'à tisser des liens et coïncidences entre des existences dont la rencontre – voire le destin – semble délicatement guidée par

le pouvoir des images et la magie du découpage. Les deux cinéastes finissent par se rejoindre (à Banyoles, en Espagne): de cette confrontation, il ne reste que des images accidentellement mal exposées, comme si, dans le choc de ce face-à-face, le réel en prenait un coup, quitte à brûler.

JÉRÉMY PIETTE

NAOMI KAWASE ET ISAKI LACUESTA, CINÉASTES EN CORRESPONDANCE
Centre Pompidou, 75004. Jusqu'au 7 janvier. Rens.: www.centrepompidou.fr

Le Théâtre du Soleil et «l'appropriation culturelle»

Dans *Le Figaro*, Armelle Héliot revient sur la polémique née de la collaboration entre Robert Lepage et le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, en vue d'un spectacle accusé de se repaître de l'histoire des peuples premiers du Canada tout en les effaçant sur scène

Un spectacle qui a failli ne pas voir le jour – alors que le processus de répétitions n'était pas encore achevé – à cause de l'éclatement d'une polémique très violente sur les réseaux sociaux, cet été, au Canada. Certains représentants autochtones reprochaient au metteur en scène de parler à leur place des Premières Nations du Canada et de faire jouer des autochtones par des comédiens qui n'en étaient pas. Robert Lepage avait déjà été attaqué pour un autre spectacle en ce même été 2018, à Montréal.

Ariane Mnouchkine s'était alors rendue au Canada, avait rencontré, avec le metteur en scène, des artistes et des personnalités représentant des associations. Un dialogue s'était ouvert. Mais des personnes qui n'avaient pas assisté à cette rencontre s'employèrent à dissoudre ces ferments d'entente et rien n'y fit. Certains producteurs se retirèrent, les promesses de représentations nord-américaines furent anéanties. Profondément blessé, le metteur en scène québécois ne voyait plus d'issue.

Et puis, au milieu de l'été, Ariane Mnouchkine et Robert Lepage, qui l'avaient dit tout de suite, ont fait savoir qu'ils se remettaient au travail avec la troupe. Ainsi est né *Kanata-Épisode 1-La Controverse*, manière magistrale de répondre par l'art à une polémique stérile.

Au Théâtre de Soleil, à la Cartoucherie de Vincennes, où le spectacle se joue depuis le 15 décembre et jusqu'au 17 février, l'accueil a été enthousiaste, à l'issue de la première représentation publique. Ovation debout, émotion, larmes.

Lire l'article d'Armelle Héliot sur le site du *Figaro*.

Global News – 19 décembre 2018

CANADA

December 19, 2018 3:57 pm

Updated: December 19, 2018 3:58 pm

Indigenous artists disappointed with Paris staging of controversial Robert Lepage play

By Giuseppe Valiante The Canadian Press

Comments 1

Facebook 3

Twitter

Email

Print

...



Quebec playwright and stage director Robert Lepage is staging his contentious 'Kanata' play in Paris.

Sean Kilpatrick/The Canadian Press



Innu writer Maya Cousineau Mollen travelled to Paris from Quebec hoping to find that Robert Lepage had heard the grievances of Indigenous artists about his play “Kanata.” But after attending a preview Saturday of the previously cancelled show, she came away disappointed.

“One of the things we asked (Lepage) when we met him over the summer, was for him to convince us that we didn’t need to be there,” Cousineau Mollen said in an interview from Paris Tuesday.

They wanted to be persuaded Lepage’s account was true enough to the Indigenous experience “that we didn’t need to be part of the project.”

READ MORE: [Robert Lepage's controversial ‘Kanata’ play to go ahead in Paris this December](#)

From what she saw on the weekend, she said, “I wasn’t convinced.”

What was initially billed as a premiere Saturday was downgraded to a dress rehearsal, and people who had paid for their tickets were offered refunds. The official premiere is now scheduled for Wednesday night.

READ MORE: [Indigenous artists criticize SLAV director Lepage for new show ‘Kanata’](#)

Last summer, Cousineau Mollen was one of about 30 Indigenous artists and activists who met with the internationally acclaimed director after a national controversy erupted over the production of “Kanata.”

The producers promised Kanata would explore Canada’s history “through the lens of the relationship between white and Aboriginal people.” But Indigenous activists and artists accused Lepage of producing a culturally insensitive play with little input from the communities portrayed. When the show’s North American co-producers backed out because of the controversy, Paris’s Theatre du Soleil cancelled its planned production of “Kanata” as part of a festival this month.

ADVERTISEMENT

WATCH BELOW: Montreal singer/songwriter Hanorah reflects on the cancellation of the Jazz Fest show SLAV



But in September, Lepage announced the show would go on, under a new name: “Kanata — Episode 1 — The Controversy.” Artists who saw the play last weekend said the new version focuses on missing and murdered Indigenous women in Vancouver. But as hinted at in the new title, there is a subplot of a non-Indigenous artist struggling with her right to portray Indigenous subjects.

Cousineau Mollen said the production would have benefited from having an Indigenous person as co-director. She was particularly unsettled by a graphic scene in which a young Indigenous female character is murdered by a character modelled on Canadian serial killer Robert Pickton.

READ MORE: [No promises to change Kanata after Robert Lepage meets with show’s opponents](#)

Pickton was arrested in 2002 and convicted of six counts of second-degree murder in 2007. The remains or DNA of 33 women were found on Pickton’s property in Port Coquitlam, B.C., and many of his victims were Indigenous. Cousineau Mollen said due in part to that “raw and violent” scene, the play “would not have been well received” in western Canada had it played there instead of Paris.

‘It wasn’t a work of art’

Guy Sioui Durand, a Huron sociologist and art critic, also travelled to Paris to see the show. He did not appreciate how Lepage incorporated the controversy surrounding the production within the plot.

A French painter grapples with whether she has the right to paint portraits of the murdered Indigenous women, he explained.

“It’s as if by putting the controversy in the play, Lepage and the theatre are painting themselves as victims alongside the murdered women,” Sioui Durand said after returning to Montreal. “It doesn’t work. Nothing is settled.”

His verdict is that the play “wasn’t great. It wasn’t a work of art.” But he prefers seeing Kanata staged to having it shut down.

“I don’t want anything to do with censorship,” he said.

Gerty Dambury, who is part of a Paris-based collective called “Decolonize the Arts,” invited Cousineau Mollen and Indigenous filmmaker Kim O’Bomsawin to Paris to see Lepage’s play. O’Bomsawin screened her documentary on missing and murdered Indigenous women at a separate event.

READ MORE: [Robert Lepage says decision to cancel SLAV show ‘direct blow to artistic freedom’](#)

Dambury said the French aren’t particularly sensitive to the issue of cultural appropriation — when a dominant culture appropriates elements of a minority group’s culture.

“It’s not very much discussed” Dambury said from Paris. “And those who talk about it do so in a negative way.”

“They talk about it as a way to censor artists and to prevent them from doing what they want, how they want.”